



  
COLLECTION  
COMPLÈTE  
DES  
ŒUVRES  
DE  
MR. de VOLTAIRE.  
DERNIÈRE ÉDITION.  
TOME NEUVIÈME.  


840-2

49158



OUVRAGES  
DRAMATIQUES,  
A V E C  
LES PIÈCES RELATIVES  
A CHACUN.  
TOME TROISIEME.



---

M. DCC. LXX.

~~Ministry of Education  
F. 496 53  
XII  
W. S. P. 1913~~

QUARANTAINES  
LES TROIS RELATIVES  
A CHACUN  
TOME TROISIEME

M. DECELY

DISSERTATION  
SUR  
LA TRAGÉDIE  
ANCIENNE ET MODERNE,  
A  
SON ÉMINENCE  
MONSIEUR  
LE CARDINAL QUERINI,  
NOBLE VENITIEN, EVEQUE DE BRESCIA,  
BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN.

DISSERTATION

ON

THE TRAGEDY

OF

THE

TRAGEDY

OF

THE

TRAGEDY

1784



## MONSEIGNEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre, & d'un homme qui est à la tête de la plus ancienne bibliothèque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels princes de l'église sous un pontife qui a éclairé le monde chrétien avant de le gouverner. Mais si tous les lettrés vous doivent de la reconnaissance, je vous en dois plus que personne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en si beaux vers la *Henriade* & le *Poème de Fontenoy*. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés sont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encor plus respectables aux nations les noms de *Henri IV.* & de *Louis XV.* & pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, & surtout aux premiers pontifes & à leurs ministres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces & grossières de nos peuples septentrionaux, & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse, nos délices & notre gloire.

C'est sous le grand *Léon X.* que le théâtre Grec renâquit, ainsi que l'éloquence. La *Sophonisbe* du

célèbre prélat *Trifino*, nonce du Pape, est la première tragédie régulière que l'Europe ait vûe après tant de siècles de barbarie, comme la *Calandra* du cardinal *Bibiens* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, & qui donnâtes au monde quelque idée de cette splendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les nations étrangères à ses solemnités, & qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'est pas que votre langue harmonieuse, féconde & flexible, ne soit propre à tous les sujets; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la musique, ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'est un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre éminence dans une discussion littéraire. Quelques personnes, accoutumées au style des épîtres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les usages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maison; mais je parle à un savant, à un sage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, & dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.

---

PREMIERE PARTIE.

*Des tragédies Grecques imitées par quelques opéra Italiens & Français.*

UN célèbre auteur de votre nation dit , que depuis les beaux jours d'Athènes , la tragédie errante & abandonnée , cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main , & qui lui rende ses premiers honneurs , mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres , où des chœurs occupent presque toujours la scène , & chantent des strophes , des épodes & des antistrophes accompagnées d'une danse grave ; qu'aucune nation ne fait paraître ses acteurs sur des espèces d'échasses , le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté & la joie de l'autre ; que la déclamation de nos tragédies n'est point notée & soutenue par des flûtes ; il a sans doute raison : & je ne fais si c'est à notre désavantage. J'ignore si la forme de nos tragédies , plus rapprochée de la nature , ne vaut pas celle des Grecs , qui avait un appareil plus imposant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'est pas aussi considéré , depuis la renaissance des lettres , qu'il l'était autrefois ; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois  
usé

usé d'ingratitude envers les successeurs des *Sophocles* & des *Euripides* ; que nos théâtres ne font point de ces édifices superbes dans lesquels les Athéniens mettaient leur gloire ; que nous ne prenons pas les mêmes soins qu'eux de ces spectacles devenus si nécessaires dans nos villes immenses : on doit être entièrement de son opinion. *Et sapit, & mecum facit, & Jove iudicat æquo.*

Où trouver un spectacle qui nous donne une image de la scène Grecque ? c'est peut-être dans vos tragédies nommées opéra, que cette image subsiste. Quoi, me dira-t-on, un opéra Italien aurait quelque ressemblance avec le théâtre d'Athènes ? Oui. Le récitatif Italien est précisément la mélopée des anciens ; c'est cette déclamation notée & soutenue par des instrumens de musique. Cette mélopée, qui n'est ennuyeuse que dans vos mauvaises *tragédies opéra*, est admirable dans vos bonnes pièces. Les chœurs, que vous y avez ajoutés depuis quelques années, & qui sont liés essentiellement au sujet, approchent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils sont exprimés avec une musique différente du récitatif, comme la strophe, l'épode & l'antistrophe étaient chantées chez les Grecs tout autrement que la mélopée des scènes. Ajoutez à ces ressemblances, que dans plusieurs *tragédies opéra* du célèbre abbé *Metastasio*, l'unité de lieu, d'action & de tems, sont observées : ajoutez que ces pièces sont pleines de cette poésie d'expression, & de cette élégance continue, qui embellissent le naturel sans jamais

mais le charger, talent que depuis les Grecs le seul *Racine* a possédé parmi nous, & le seul *Addisson* chez les Anglais.

Je fais que ces tragédies si imposantes par les charmes de la Musique, & par la magnificence du spectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité; je fais que ce défaut a fait des monstres des pièces les plus belles, & d'ailleurs les plus régulières: Il consiste à mettre dans toutes les scènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, & qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt & du bon sens. Le grand auteur que j'ai déjà cité, & qui a tiré beaucoup de ses pièces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui est devenu une nécessité. Les paroles de ses airs détachés sont souvent des embellissemens du sujet même; elles sont passionnées; elles sont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace*; j'en apporterai pour preuve cette strophe touchante que chante *Arbace* accusé & innocent.

*Vo solcando un mar crudele*

*Senza vele*

*E senza farte.*

*Freme l'onda, il ciel s'imbruna,*

*Cresce il vento, e manca l'arte;*

*E il voler della fortuna*

*Son costretto à seguirar.*

*Infelice in questo stato,*

12 DISSERT. SUR LA TRAGÉDIE

*Son da tutti abbandonato ;  
Meco sola è l'innocenza  
Che mi porta à naufragar.*

J'y ajouterai encor cette autre ariette sublime que débite le roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire servir sa défaite même à sa vengeance.

*Sprezza il furor del vento  
Robusta quercia auvezza  
Di cento venti è cento  
L'injurie a tolerar.  
E se pur cade al suolo ;  
Spiega per l'onde il volo ;  
E con quel vento istesso  
Va contrassando il mar.*

Il y en a beaucoup de cette espèce ; mais que font des beautés hors de place ? & qu'aurait-on dit dans Athènes, si *Oedipe* & *Oreste* avaient, au moment de la reconnaissance, chanté des petits airs fredonnés, & débité des comparaisons à *Jocaste* & à *Electre* ? Il faut donc avouer que l'opéra, en séduisant les Italiens par les agrémens de la musique, a détruit d'un côté la véritable tragédie Grecque qu'il faisait renaître de l'autre.

Notre opéra Français nous devait faire encor plus de tort ; notre mélodie rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle ; elle est plus languissante ; elle ne permet jamais que les scènes ayent leur juste étendue, elle

elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une espèce de chanson.

Que ceux qui sont au fait de la vraie littérature des autres nations, & qui ne bornent pas leur science aux airs de nos ballets, fongent à cette admirable scène dans *la Clemenza di Tito*, entre *Titus* & son favori, qui a conspiré contre lui; je veux parler de cette scène où *Titus* dit à *Sestus* ces paroles :

*Siam soli, il tuo Sovrano  
No è presente; apri il tuo core à Tito;  
Confida ti all' amico; io ti prometto  
Qu' Augusto no'l saprà.*

Qu'ils relisent le monologue suivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les rois, & le charme de tous les hommes.

*. . . . Il torré' altrui la vita  
E facoltà commune  
A più vil della terra; il darla è solo  
De' numi, & de' regnanti.*

Ces deux scènes comparables à tout ce que la Grèce a eu de plus beau, si elles ne sont pas supérieures; ces deux scènes dignes de *Corneille*, quand il n'est pas déclamateur, & de *Racine*, quand il n'est pas faible; ces deux scènes, qui ne sont pas fondées sur un amour d'opéra, mais sur les nobles sentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les

les scènes les plus étendues de nos tragédies en musique. De pareils morceaux ne seraient pas supportés sur notre théâtre lyrique, qui ne se soutient guères que par des maximes de la galanterie, & par des passions manquées, à l'exception d'*Armide*, & des belles scènes d'*Iphigénie*, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui sont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils sont moins liés au sujet. Les paroles y sont presque toujours asservies aux musiciens, qui ne pouvant exprimer dans leurs petites chansons les termes mâles & énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oisives, vagues, étrangères à l'action, & ajustées comme on peut à de petits airs mesurés, semblables à ceux qu'on appelle à Venise *Barcarole*. Quel rapport, par exemple, entre *Thésée*, reconnu par son père, sur le point d'être empoisonné par lui, & ces ridicules paroles :

Le plus sage  
S'enflamme & s'engage,  
Sans savoir comment.

Malgré ces défauts, j'ose encore penser que nos bonnes tragédies opéra, telles qu'*Atis*, *Armide*, *Thésée*, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies sont chantées comme celles des Grecs; parce que le chœur, tout vicieux qu'on

l'a rendu , tout fade panégyriste qu'on l'a fait de la morale amoureuse , ressemble pourtant à celui des Grecs , en ce qu'il occupe souvent la scène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire , il n'enseigne pas la vertu , *Et regat iratos , Et amet peccare timen-*tes ; mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies opéra nous retrace la forme de la tragédie Grecque à quelques égards. Il m'a donc paru en général , en consultant les gens de lettres qui connaissent l'antiquité , que ces tragédies opéra sont la copie & la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en sont la copie , en ce qu'elles admettent la mélodie , les chœurs , les machines , les divinités : elles en sont la destruction , parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à se connaître en sons plus qu'en esprit , à préférer leurs oreilles à leur ame , les roulades à des pensées sublimes , à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus insipides & les plus mal écrits , quand ils sont soutenus par quelques airs qui nous plaisent. Mais , malgré tous ces défauts , l'enchantement qui résulte de ce mélange heureux de scènes , de chœurs , de danses , de symphonie , & de cette variété de décorations , subjugué jusqu'au critique même ; & la meilleure comédie , la meilleure tragédie , n'est jamais fréquentée par les mêmes personnes aussi assidûment qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières , nobles , sévères , ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire ; si on représente une ou deux fois *Cinna* , on joue trois mois *les Fêtes Vénitiennes* : un poëme épique est moins lu que des épigrammes licentieuses ; un petit roman sera mieux débité

débité que l'histoire du président de *Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres ; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine , & des ornemens fragiles. On dore , on vernit des cabinets , on néglige la noble architecture ; enfin dans tous les genres , les petits agrémens l'emportent sur le vrai mérite.

---

## SECONDE PARTIE.

*De la tragédie Française comparée à la tragédie Grecque.*

HEUREUSEMENT la bonne & vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéra , qui auraient pû l'étouffer. Un auteur nommé *Mairet* fut le premier qui en imitant la *Sophonisbe* du *Trissino* , introduisit la règle des trois unités , que vous aviez prise des Grecs. Peu à peu notre scène s'épura , & se défit de l'indécence & de la barbarie qui deshonorait alors tant de théâtres , & qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés , comme dans Athènes , sur des cothurnes qui étaient de véritables échasses ; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques , dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frapans & plus terribles. Nous ne pûmes avoir la  
mélopée

mélopée des Grecs. Nous nous réduisimes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituames l'histoire à la fable Grecque. La politique, l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour régnerent sur nos théâtres. *Auguste, Cinna, César, Cornélie*, plus respectables que des héros fabuleux, parlèrent souvent sur notre scène, comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétens pas que la scène Française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs, & doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes ; mais quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte *Homère*, mais on lit le *Tasse* ; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle* ; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux ? Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des expositions plus adroites, à lier les scènes les unes aux autres, par cet art imperceptible qui ne laisse jamais le théâtre vuide, & qui fait venir & sortir avec raison les personnages. C'est à quoi les anciens ont souvent manqué, & c'est en quoi le *Trissino* les a malheureusement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* & *Euripide* eussent regardé la première scène de *Bajazes*

*Théâtre. Tom. III.*

B

comme

Biblioteka



comme une école où ils auraient profité , en voyant un vieux général d'armée annoncer , par les questions qu'il fait , qu'il médite une grande entreprise.

Que faisaient cependant nos braves janissaires ?  
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?  
Dans le secret des cœurs , Osmin , n'as-tu rien lu ?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me suivraient encor avec plaisir ;  
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir ?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe ensuite ses desseins , & rend compte de ses actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des passions , ces combats de sentimens opposés , ces discours animés de rivaux & de rivales , ces contestations intéressantes , où l'on dit ce que l'on doit dire , ces situations si bien ménagées les auraient étonnés. Ils eussent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolite* soit amoureux assez froidement d'*Aricie* , & que son gouverneur lui fassé des leçons de galanterie , qu'il dise :

Vous-même où seriez-vous ,  
Si toujours votre mère , à l'amour opposée ,  
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

Paroles tirées du *Pastor fido* , & bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince : mais ils eussent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier :

Oenone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale.  
 .... Hippolite aime, & je n'en peux douter.  
 Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait domter ;  
 Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte ;  
 Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,  
 Soumis, aprivoisé, reconnaît un vainqueur.

Ce desespoir de *Phèdre* en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux que la satyre des femmes savantes, que fait si longuement & si mal-à-propos l'*Hippolite* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais personnage de comédie. Les Grecs auraient surtout été surpris de cette foule de traits sublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point sur eux ce vers ?

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? Qu'il mourût.  
 Et cette réponse, peut-être encor plus belle & plus passionnée, que fait *Hermione* à *Oreste*, lorsqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle apprend malheureusement qu'elle est obéie, elle s'écrie alors :

Pourquoi l'assassiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?  
 Qui te l'a dit ?

O R E S T E.

O Dieux, quoi, ne m'avez-vous pas  
 Vous-même ici tantôt ordonné son trépas ?

H E R M I O N E.

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?

Je citerai encor ici ce que dit *César*, quand on  
 B 2 lui

lui présente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée*.

Restes d'un demi-Dieu, dont à peine je puis  
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Les Grecs ont d'autres beautés ; mais je m'en raporte à vous, MONSIEUR, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, & je dis, que ces hommes, qui étaient si passionnés pour la liberté, & qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même, dans quelques-unes de nos pièces, tout écrites qu'elles sont dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encor, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eumes beaucoup de ces ouvrages du tems du cardinal de *Richelieu* ; c'était son goût, ainsi que celui des Espagnols : il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs & à arranger une intrigue, & qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie ; c'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Venceslas* de *Rotrou* est entièrement dans ce goût, & toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ses passions, avec un mélange de bonnes & de mauvaises qualités ; un père tendre & faible ; & il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le *Cid*

&

& *Héraclius*, tirés des Espagnols, sont encor des sujets feints; il est bien vrai qu'il y a eu un empereur nommé *Héraclius*, un capitaine Espagnol qui eut le nom de *Cid*, mais presqu'aucune des aventures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans *Zayre* & dans *Alzire*, (si j'ose en parler, & je n'en parle que pour donner des exemples connus,) tout est feint jusqu'aux noms. Je ne conçois pas après cela, comment le père *Brumoy* a pu dire dans son *Théâtre des Grecs*, que la tragédie ne peut souffrir de sujets feints, & que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuise à chercher la raison d'une chose qui n'est pas; „ Je crois en trou-  
 „ ver une raison, dit-il, dans la nature de  
 „ l'esprit humain: il n'y a que la vraisemblance  
 „ dont il puisse être touché. Or il n'est pas vrai-  
 „ semblable que des faits aussi grands que ceux  
 „ de la tragédie soient absolument inconnus; si  
 „ donc le poëte invente tout le sujet jusqu'aux  
 „ noms, le spectateur se révolte, tout lui pa-  
 „ raît incroyable, & la pièce manque son effet,  
 „ faute de vraisemblance. “

Premièrement, il est faux que les Grecs se soient interdit cette espèce de tragédie. *Aristote* dit expressément qu'*Agathon* s'était rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement il est faux que ces sujets ne réussissent point; l'expérience du contraire dépose contre le père *Brumoy*. En troisième lieu, la raison qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, est encor très-fausse; c'est assurément ne pas connaître le cœur humain, que de penser qu'on ne

peut le remuer par des fictions. En quatrième lieu, un sujet de pure invention, & un sujet vrai, mais ignoré, sont absolument la même chose pour les spectateurs; & comme notre scène embrasse des sujets de tous les tems & de tous les pays, il faudrait qu'un spectateur allât consulter tous les livres, avant qu'il sût si ce qu'on lui représente est fabuleux ou historique: il ne prend pas assurément cette peine; il se laisse attendre quand la pièce est touchante, & il ne s'avise pas de dire, en voyant *Polyeucte*, Je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* & de *Pauline*, ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait seulement remarquer que les pièces de ce genre sont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déjà dans *Euripide*, sa déclaration d'amour dans *Sénèque* le tragique, toute la scène d'*Auguste* & de *Cinna* dans *Sénèque* le philosophe; mais il falait tirer *Sévère* & *Pauline* de son propre fonds. Au reste, si le père *Brumoy* s'est trompé dans cet endroit & dans quelques autres, son livre est d'ailleurs un des meilleurs & des plus utiles que nous ayons; & je ne combats son erreur qu'en estimant son travail & son goût.

Je reviens, & je dis, que ce ferait manquer d'ame & de jugement, que de ne pas avouer combien la scène Française est au-dessus de la scène Grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés de détail, qui sont sans nombre. Mais aussi on ferait bien partial & bien injuste, de ne pas tomber d'accord que  
la

la galanterie a presque partout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre cent tragédies qu'on a données au théâtre, depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'est presque toujours la même pièce, le même nœud, formé par une jalousie & une rupture, & dénoué par un mariage; c'est une coquetterie continuelle, une simple comédie, où des princes sont acteurs, & dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme.

La plupart de ces pièces ressemblent si fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus, depuis quelque tems, à les réciter du ton dont ils jouent les pièces qu'on appelle du haut comique; ils ont par-là contribué à dégrader encor la tragédie: la pompe & la magnificence de la déclamation ont été mises en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose; on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage ordinaire, doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques acteurs ne s'étaient heureusement corrigés de ces défauts, la tragédie ne serait bientôt, parmi nous, qu'une suite de conversations galantes, froidement récitées: aussi n'y a-t-il pas encor longtems que parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que sous le nom de *l'Amoureux* & de *l'Amoureuse*. Si un étranger avait

demandé dans Athènes : Quel est votre meilleur acteur pour les amoureux dans *Iphigénie*, dans *Hécube*, dans les *Héraclides*, dans *Oedipe* & dans *Electre*? on n'aurait pas même compris le sens d'une telle demande. La scène Française s'est lavée de ce reproche par quelques tragédies, où l'amour est une passion furieuse & terrible, & vraiment digne du théâtre; & par d'autres, où le nom d'amour n'est pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verser tant de larmes que la nature. Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante; mais il est profondément attendri de la douloureuse situation d'une mère, prête de perdre son fils; c'est donc assurément par condescendance pour son ami, que *Despréaux* disait :

..... De l'amour la sensible peinture  
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

La route de la nature est cent fois plus sûre, comme plus noble; les morceaux les plus frappans d'*Iphigénie*, sont ceux où *Clytemnestre* défend sa fille, & non pas ceux où *Achille* défend son amante.

On a voulu donner dans *Sémiramis* un spectacle encor plus pathétique que dans *Méropé*; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre Grec. Il serait triste, après que nos grands maîtres ont surpassé les Grecs en tant de choses dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs représentations. Un des plus grands obstacles qui s'oposent, sur notre théâtre, à toute action grande & pathétique,

que , est la foule des spectateurs , confondue sur la scène avec les acteurs ; cette indécence se fit sentir particulièrement à la première représentation de *Sémiramis*. La principale actrice de Londres , qui était présente à ce spectacle , ne revenait point de son étonnement : elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes assez ennemis de leurs plaisirs , pour gêner ainsi le spectacle sans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la suite aux représentations de *Sémiramis* , & il pourrait aisément être supprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre ; un inconvénient , tel que celui-là seul , a suffi pour priver la France de beaucoup de chefs - d'œuvres qu'on aurait sans doute hazardés , si on avait eu un théâtre libre , propre pour l'action , & tel qu'il est chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'est pas assurément le seul qui doive être corrigé. Je ne peux assez m'étonner ni me plaindre du peu de soin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellens ouvrages qu'on y représente , & de la nation qui en fait les délices. *Cinna* , *Athalie* , méritaient d'être représentés ailleurs que dans un jeu de paume , au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût , & dans lequel les spectateurs sont placés , contre tout ordre & contre toute raison , les uns debout sur le théâtre même , les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre* , où ils sont gênés & pressés indécemment , & où ils se précipitent quelquefois en tumulte les uns sur les autres , comme dans une sédition populaire. On représente

fente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des salles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, & avec beaucoup plus de décence.

Que nous sommes loin, surtout, de l'intelligence & du bon goût qui règne en ce genre dans presque toutes vos villes d'Italie ! Il est honteux de laisser subsister encor ces restes de barbarie dans une ville si grande, si peuplée, si opulente & si polie. La dixième partie de ce que nous dépensons tous les jours en bagatelles, aussi magnifiques qu'inutiles & peu durables, suffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris aussi magnifique qu'il est riche & peuplé, & pour l'égaliser un jour à Rome, qui est notre modèle en tant de choses. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'ose me flatter qu'on pardonnera cette petite digression à mon amour pour les arts & pour ma patrie ; & que peut-être même un jour elle inspirera aux magistrats qui sont à la tête de cette ville, la noble envie d'imiter les magistrats d'Athènes & de Rome, & ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre construit selon les règles doit être très-vaste ; il doit représenter une partie d'une place publique, le péristyle d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de sorte qu'un personnage, vû par les spectateurs, puisse ne l'être point par les autres personnages selon le besoin. Il doit en imposer aux yeux, qu'il faut toujours séduire les premiers. Il doit être susceptible de la pompe la plus majestueuse. Tous les spectateurs doivent voir & entendre également, en quelque endroit qu'ils soient placés. Comment cela

cela peut-il s'exécuter sur une scène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laissent à peine dix pieds de place aux acteurs ? De-là vient que la plupart des pièces ne sont que de longues conversations ; toute action théâtrale est souvent manquée & ridicule. Cet abus subsiste, comme tant d'autres, par la raison qu'il est établi, & parce qu'on jette rarement sa maison par terre, quoiqu'on sache qu'elle est mal tournée. Un abus public n'est jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reste, quand je parle d'une action théâtrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une assemblée, d'un événement nécessaire à la pièce, & non pas de ces vains spectacles plus puérils que pompeux, de ces ressources du décorateur qui suppléent à la stérilité du poète, & qui amusent les yeux, quand on ne fait pas parler aux oreilles & à l'ame. J'ai vû à Londres une pièce où l'on représentait le couronnement du roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude possible. Un chevalier armé de toutes pièces entra à cheval sur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : *Ah ! le bel opéra que nous avons eu ! on y voyait passer au galop plus de deux cent gardes.* Ces gens-là ne savaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère, qui ayant rarement de bons ouvrages à représenter, donne sur le théâtre des feux d'artifice. Il y a longtems qu'*Horace*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces sottises qui leurrent le peuple.

*Effeda festinant , pileta , petorriza , naves ;  
 Captivum portatur ebur , captiva Corinthus.  
 Si foret in terris , videret Democritus ;  
 Spectaret populum ludis attentius ipsis.*

---

## TROISIÈME PARTIE.

### *De Sémiramis.*

PAR tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, MONSIEUR, vous voyez que c'était une entreprise assez hardie de représenter *Sémiramis* assemblant les ordres de l'état pour leur annoncer son mariage ; l'ombre de *Ninus*, sortant de son tombeau, pour prévenir un inceste, & pour venger sa mort ; *Sémiramis* entrant dans ce mausolée, & en sortant expirante, & percée de la main de son fils. Il était à craindre que ce spectacle ne révoltât : & d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les spectacles, accoutumés à des éloges amoureux, se ligèrent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois dans une ville de la grande Grèce, on proposait des prix pour ceux qui inventeraient des plaisirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait faits pour faire tomber cette espèce de drame, vraiment terrible & tragique, on n'a pu y réussir ; on disait & on écrivait de tous côtés, que l'on ne croit plus aux revenans, & que

que les aparitions des morts ne peuvent être que puérides aux yeux d'une nation éclairée. Quoi ! toute l'antiquité aura cru ces prodiges , & il ne fera pas permis de se conformer à l'antiquité ? Quoi ! notre religion aura consacré ces coups extraordinaires de la Providence , & il ferait ridicule de les renouveler ?

Les Romains philosophes ne croyaient pas aux revenans du tems des empereurs , & cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la *Pharsale*. Les Anglais ne croient pas assurément plus que les Romains aux revenans ; cependant ils voyent tous les jours avec plaisir dans la tragédie d'*Hamlet* , l'ombre d'un roi qui paraît sur le théâtre dans une occasion à peu près semblable à celle où l'on a vû à Paris le spectre de *Ninus*. Je suis bien loin assurément de justifier en tout la tragédie d'*Hamlet* ; c'est une pièce grossière & barbare , qui ne ferait pas suportée par la plus vile populace de France & d'Italie. *Hamlet* y devient fou au second acte , & sa maîtresse devient folle au troisiéme ; le prince tue le père de sa maîtresse feignant de tuer un rat , & l'héroïne se jette dans la rivière. On fait sa fosse sur le théâtre ; des fossoyeurs disent des quolibets dignes d'eux , en tenant dans leurs mains des têtes de morts ; le prince *Hamlet* répond à leurs grossièretés abominables par des folies non moins dégoutantes. Pendant ce tems-là , un des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet* , sa mère , & son beau-père boivent ensemble sur le théâtre ; on chante à table , on s'y querelle , on se bat , on se tue ; on croirait que

que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage yvre. Mais parmi ces irrégularités grossières, qui rendent encor aujourd'hui le théâtre Anglais si absurde & si barbare, on trouve dans *Hamlet*, par une bizarrerie encor plus grande, des traits sublimes, dignes des plus grands génies. Il semble que la nature se soit plûte à rassembler dans la tête de *Shakespear*, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas & de plus détestable.

Il faut avouer que parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces horribles extravagances, l'ombre du père d'*Hamlet* est un des coups de théâtre des plus frapans. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont les plus instruits, & qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inspire plus de terreur à la seule lecture, que n'en fait naître l'apparition de *Darius* dans la tragédie d'*Eschyle*, intitulée *les Perses*. Pourquoi? Parce que *Darius*, dans *Eschyle*, ne paraît que pour annoncer les malheurs de sa famille; au lieu que dans *Shakespear*, l'ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets; elle n'est ni inutile, ni amenée par force; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible, qui est le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fond de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence: on verra avec plaisir en tout tems & en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes

de

de ceux que les hommes ne peuvent apeller en jugement ; c'est une consolation pour le faible , c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du ciel , quand il le faut , la justice suprême  
Suspend l'ordre éternel , établi par lui-même :  
Il permet à la mort d'interrompre ses loix ,  
Pour l'effroi de la terre , & l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis* le pontife de *Babylone* , & ce que le successeur de *Samuël* aurait pu dire à *Saül* , quand l'ombre de *Samuël* vint lui annoncer sa condamnation.

Je vais plus avant , & j'ose affirmer , que lorsqu'un tel prodige est annoncé dans le commencement d'une tragédie , quand il est préparé , quand on est parvenu enfin jusqu'au point de le rendre nécessaire , de le faire désirer même par les spectateurs , il se place alors au rang des choses naturelles.

On fait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués. *Nec Deus interfit , nisi dignus vindice nodus*. Je ne voudrais pas assurément , à l'imitation d'*Euripide* , faire descendre *Diane* , à la fin de la tragédie de *Phèdre* , ni *Minerve* dans l'*Iphigénie en Tauride*. Je ne voudrais pas , comme *Shakespear* , faire apparaître à *Brutus* son mauvais génie. Je voudrais que de telles hardiesses ne fussent employées que quand elles servent à la fois à mettre dans la pièce de l'intrigue & de la terreur : & je voudrais , surtout , que l'intervention de ces êtres surnaturels ne parût pas absolument nécessaire. Je m'explique : si le noeud d'un poëme tragique est tel-  
lement

lement embrouillé , qu'on ne puisse se tirer d'embaras que par le secours d'un prodige , le spectateur sent la gêne où l'auteur s'est mis , & la faiblesse de la ressource. Il ne voit qu'un écrivain qui se tire mal- adroitement d'un mauvais pas. Plus d'illusion , plus d'intérêt. *Quodcumque ostendis mihi , sic incredulus odi.* Mais je suppose que l'auteur d'une tragédie se fût proposé pour but d'avertir les hommes , que DIEU punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires ; je suppose que sa pièce fût conduite avec un tel art , que le spectateur attendit à tout moment l'ombre d'un prince assassiné , qui demande vengeance , sans que cette apparition fût une ressource absolument nécessaire à une intrigue embarrassée : je dis qu'alors ce prodige , bien ménagé , ferait un très-grand effet en toute langue , en tout tems & en tout pays.

Tel est , à peu près , l'artifice de la tragédie de *Sémiramis* , ( aux beautés près , dont je n'ai pu l'orner. ) On voit dès la première scène , que tout doit se faire par le ministère céleste ; tout roule , d'acte en acte , sur cette idée. C'est un Dieu vengeur , qui inspire à *Sémiramis* des remors qu'elle n'eût point eus dans ses prospérités , si les cris de *Ninus* même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de sa gloire. C'est ce Dieu qui se sert de ces remors mêmes qu'il lui donne , pour préparer son châtement ; & c'est de-là même que résulte l'instruction qu'on peut tirer de la pièce. Les anciens avoient souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime ; ainsi *Sophocle* finit son *Oedipe* ,  
en

en disant, qu'il ne faut jamais appeller un homme heureux avant sa mort : ici toute la morale de la pièce est renfermée dans ces vers :

----- Il est donc des forfaits,  
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais.

Maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle*. Mais quelle instruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime si rare, & d'une punition plus rare encore ? J'avouë que la catastrophe de *Sémiramis* n'arrivera pas souvent ; mais ce qui arrive tous les jours se trouve dans les derniers vers de la pièce :

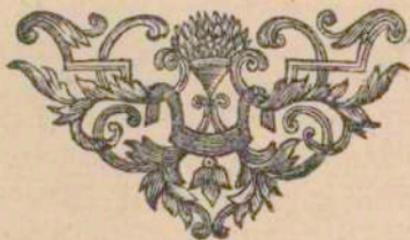
----- Apprenez tous du moins,  
Que les crimes secrets ont les Dieux pour témoins.

Il y a peu de familles sur la terre où l'on ne puisse quelquefois s'appliquer ces vers ; c'est par-là que les sujets tragiques, les plus au-dessus des fortunes communes, ont les rapports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais, sur-tout, appliquer à la tragédie de *Sémiramis* la morale par laquelle *Euripide* finit son *Alceste*, pièce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage : *Que les Dieux emploient des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets ! Que les grands événemens qu'ils ménagent surpassent les idées des mortels !*

Enfin, MONSIEUR, c'est uniquement parce que cet ouvrage respire la morale la plus pure, & même la plus sévère, que je le présente à votre Eminence. La véritable tragédie est l'école de la vertu ; & la seule différence qui soit

entre le théâtre épuré & les livres de morale; c'est que l'instruction se trouve dans la tragédie toute en action; c'est qu'elle y est intéressante, & qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire la terre, & pour bénir le ciel, & qui, par cette raison, fut appelé le langage des Dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez, sans doute, ce long détail où je suis entré, sur des choses qui n'avaient pas peut-être été encor tout-à-fait éclaircies, & qui le seraient, si votre éminence daignait me communiquer ses lumières sur l'antiquité, dont elle a une si profonde connaissance.



SEMIRAMIS,  
*TRAGÉDIE.*

1783

G 2

AVERT

## AVERTISSEMENT.

**C**ette tragédie d'une espèce particulière, & qui demande un appareil peu commun sur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'infante d'Espagne Dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, & donné au théâtre plus de pompe & de dignité.

---

## A C T E U R S.

SEMIRAMIS, Reine de Babylone.  
ARZACE, ou NINIAS fils de Sémiramis.  
AZEMA, Princesse du sang de Bélus.  
ASSUR, Prince du sang de Bélus.  
OROES, grand - prêtre.  
OTANE, ministre attaché à Sémiramis.  
MITRANE, ami d'Arzace.  
CEDAR, attaché à Assur.  
Gardes, mages, esclaves, suite.



# SEMIRAMIS,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente un vaste peristyle, au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais; le temple des mages est à droite, & un mausolée à gauche orné d'obélisques.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.*

Où, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône;  
Remet, entre tes bras, Arzace à Babylone.  
Que la reine en ces lieux brillans de sa splendeur,  
De son puissant génie imprime la grandeur!

Quel art a pu former ces enceintes profondes ;  
 Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes ,  
 Ce temple , ces jardins dans les airs soutenus ,  
 Ce vaste mausolée où repose Ninus ?  
 Eternels monumens moins admirables qu'elle !  
 C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.  
 Les rois de l'Orient , loin d'elle prosternés ,  
 N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés :  
 Je vais dans son éclat voir cette reine heureuse.

M I T R A N E.

La renommée , Arzace , est souvent bien trompeuse ;  
 Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez ,  
 Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

A R Z A C E.

Comment ?

M I T R A N E.

Sémiramis à ses douleurs livrée ,  
 Sème ici les chagrins dont elle est dévorée :  
 L'horreur qui l'épouvante est dans tous les esprits.  
 Tantôt remplissant l'air de ses lugubres cris ,  
 Tantôt morte , abattue , égarée , interdite ,  
 De quelque Dieu vengeur évitant la poursuite ,  
 Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés ,  
 A la nuit , au silence , à la mort consacrés ;  
 Séjour où nul mortel n'osa jamais descendre ,  
 Où de Ninus , mon maître , on conserve la cendre.  
 Elle approche à pas lents , l'air sombre , intimidé ,  
 Et se frappant le sein de ses pleurs inondé.  
 A travers les horreurs d'un silence farouche ,  
 Les noms de fils , d'époux échappent de sa bouche.  
 Elle invoque les Dieux ; mais les Dieux irrités

Ouvr

Ont corrompu le cours de ses prospérités.

ARZACE.

Quelle est d'un tel état l'origine imprévuë ?

MITRANE.

L'effet en est affreux ; la cause est inconnuë.

ARZACE.

Et depuis quand les Dieux l'accablent-ils ainsi ?

MITRANE.

Du tems qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

ARZACE.

Moi ?

MITRANE.

Vous ; ce fut , seigneur , au milieu de ces fêtes ;  
 Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes ;  
 Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus ,  
 Monumens des états à vos armes rendus :  
 Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître  
 Cette jeune Azéma , la nièce de mon maître ,  
 Ce pur sang de Bélus , & de nos souverains ,  
 Qu'aux Scythes ravisseurs ont arraché vos mains ;  
 Ce trône a vû flétrir sa majesté suprême ,  
 Dans des jours de triomphe , au sein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux :  
 Un seul de ses regards adoucirait les Dieux.  
 Azéma d'un malheur ne peut être la cause ;  
 Mais de tout , cependant , Sémiramis dispose ;  
 Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours plongé ?

MITRANE.

De ces chagrins mortels son esprit dégagé ,  
 Souvent reprend sa force & sa splendeur première.

J'y revois tous les traits de cette ame si fière,  
 A qui les plus grands rois sur la terre adorés,  
 Même par leurs flatteurs ne sont pas comparés ;  
 Mais lorsque succombant au mal qui la déchire,  
 Ses mains laissent flotter les rênes de l'empire,  
 Alors le fier Assur, ce satrape insolent,  
 Fait gémir le palais sous son joug accablant.  
 Ce secret de l'état, cette honte du trône,  
 N'ont point encor percé les murs de Babylone.  
 Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

## A R Z A C E.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons !  
 Que partout le bonheur est mêlé d'amertume !  
 Qu'un trouble aussi cruel m'agite & me consume !  
 Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés  
 Auraient conduit mes pas à la cour égarés,  
 Accusant le destin qui m'a ravi mon père,  
 En proie aux passions d'un âge téméraire,  
 A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,  
 De quels écueils nouveaux je marche environné !

## M I T R A N E.

J'ai pleuré comme vous ce veillard vénérable ;  
 Phradate m'était cher, & sa perte m'accable ;  
 Hélas ! Ninus l'aimait ; il lui donna son fils ;  
 Niniás notre espoir à ses mains fut remis.  
 Un même jour ravit & le fils & le père ;  
 Il s'imposa dès-lors un exil volontaire ;  
 Mais enfin son exil a fait votre grandeur.  
 Elevé près de lui dans les champs de l'honneur ;  
 Vous avez à l'empire ajouté des provinces,

Et

Et placé par la gloire au rang des plus grands princes,  
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

## A R Z A C E.

Je ne fais en ces lieux quels seront mes destins.  
Aux plaintes d'Arbazan quelques succès peut-être,  
Quelques travaux heureux, m'ont assez fait connaître;  
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,  
Vint imposer des loix à cent peuples vaincus,  
Elle laissa tomber, de son char de victoire,  
Sur mon front jeune encor, un rayon de sa gloire;  
Mais souvent dans les camps un soldat honoré  
Rampe à la cour des rois, & languit ignoré.

Mon père en expirant me dit que ma fortune  
Dépendait en ces lieux de la cause commune.  
Il remit dans mes mains ces gages précieux,  
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux;  
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre?  
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître;  
Sur mon sort en secret je dois le consulter;  
A Sémiramis même il peut me présenter.

## M I T R A N E.

Rarement il l'ap proche; obscur & solitaire,  
Renfermé dans les soins de son saint ministère,  
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,  
On le voit dans son temple, & jamais à la cour.  
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,  
Ni placé sa thiare auprès du diadème.  
Moins il veut être grand, plus il est révééré.  
Quelqu'accès m'est ouvert en ce séjour sacré;  
Je puis même en secret lui parler à cette heure.

Vous

Vous le verrez ici , non loin de sa demeure ,  
 Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

## S C E N E I I.

A R Z A C E *seul.*

**E**H ! quelle est donc sur moi la volonté des Dieux ?  
 Que me réservent-ils ? & d'où vient que mon père  
 M'envoie en expirant aux pieds du sanctuaire ?  
 Moi soldat , moi nourri dans l'horreur des combats ,  
 Moi , qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas !  
 Aux Dieux des Caldéens quel service ai-je à rendre ?  
 Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre ?

*( On entend des gémissemens sortir du fond du tombeau ,  
 où l'on suppose qu'ils sont entendus. )*

Du fond de cette tombe , un cri lugubre , affreux ,  
 Sur mon front pâissant fait dresser mes cheveux ;  
 De Ninus , m'a-t-on dit , l'ombre en ces lieux habite....  
 Les cris ont redoublé , mon ame est interdite.  
 Séjour sombre & sacré , mânes de ce grand roi ,  
 Voix puissante des Dieux , que voulez-vous de moi ?



S C E N E

## SCÈNE III.

ARZACE, le grand mage OROES, fuite de mages,  
MITRANE.

MITRANE au mage Oroès.  
OUI, seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre  
Ces monumens secrets que vous semblez attendre.

ARZACE.

Du Dieu des Caldéens pontife redouté,  
Permettez qu'un guerrier à vos yeux présenté,  
Aporte à vos genoux la volonté dernière  
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.  
Vous daignâtes l'aimer.

OROES.

Jeune & brave mortel,  
D'un Dieu qui conduit tout, le décret éternel  
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.  
De Phradate, à jamais, la mémoire m'est chère;  
Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.  
Ces gages précieux, par son ordre envoyés,  
Où sont-ils?

ARZACE.

Les voici.

*Les esclaves donnent le coffre aux deux mages, qui le  
posent sur un autel.*

OROES, ouvrant le coffre, & se penchant avec respect  
& avec douleur.

C'est donc vous que je touche,  
Restes chers & sacrés, je vous vois, & ma bouche  
Presse

Presse avec des sanglots ces tristes monumens ;  
 Qui m'arrachant des pleurs attestent mes sermens :  
 Que l'on nous laisse seuls ; allez : & vous, Mitrane ;  
 De ce secret mystère écartez tout profane.

*Les Mages se retirent.*

Voici ce même sceau, dont Ninus autrefois  
 Transmit aux nations l'empreinte de ses loix :  
 Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,  
 Que prête à se glacer traça sa main mourante.  
 Adorez ce bandeau, dont il fut couronné ;  
 A venger son trépas ce fer est destiné,  
 Ce fer qui subjuga la Perse & la Médie,  
 Inutile instrument contre la perfidie,  
 Contre un poison trop sûr, dont les mortels prêts,

ARZACE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

OROS.

Ces horribles secrets  
 Sont encor demeurés dans une nuit profonde.  
 Du sein de ce sépulcre inaccessible au monde,  
 Les mânes de Ninus, & les Dieux outragés,  
 Ont élevé leur voix, & ne sont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.  
 Ici même, & du fond de cette auguste enceinte,  
 D'affreux gémissemens sont vers moi parvenus.

OROS.

Ces accens de la mort sont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

OROS;

TRAGÉDIE.

42

O R O E S.

Ils demandent vengeance.

A R Z A C E.

Il a droit de l'attendre ;

Mais de qui ?

O R O E S.

Les cruels , dont les coupables mains

Du plus juste des rois ont privé les humains ,

Ont de leur trahison caché la trame impie ;

Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.

Aisément des mortels ils ont séduit les yeux ;

Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux ;

Des plus obscurs complots il perce les abîmes.

A R Z A C E.

Ah ! si ma faible main pouvait punir ces crimes !

Je ne fais ; mais l'aspect de ce fatal tombeau ,

Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau ;

Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révère ?

O R O E S.

Non , le ciel le défend ; un oracle sévère

Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs ;

Habité par la mort , & par des Dieux vengeurs ;

Attendez avec moi le jour de la justice ;

Il est tems qu'il arrive , & que tout s'accomplisse ;

Je n'en peux dire plus ; des pervers éloigné ,

Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.

Sur ce grand intérêt , qui peut-être vous touche ;

Ce ciel , quand il lui plait , ouvre & ferme ma bouche ;

J'ai dit ce que j'ai dû ; tremblez qu'en ces remparts ,

Une parole , un geste , un seul de vos regards ,

Ne trahisse un secret que mon Dieu vous confie.

Il y va de sa gloire , & du fort de l'Asie ;  
 Il y va de vos jours. Vous , mages , aprochez ;  
 Que ces chers monumens sous l'autel soient cachés.  
*La grande porte du palais s'ouvre , & se remplit de  
 gardes. Assur parait avec sa suite d'un autre côté.*  
 Déjà le palais s'ouvre , on entre chez la reine ;  
 Vous voyez cet Assur , dont la grandeur hautaine  
 Traîne ici sur ses pas un peuple de flatteurs.  
 A qui, Dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs ?  
 O monstre !

A R Z A C E.

Quoi , Seigneur !

O R O E S.

Adieu. Quand la nuit sombre  
 Sur ces coupables murs viendra jeter son ombre ,  
 Je pourrai vous parler en présence des Dieux ;  
 Redoutez-les , Arzace : ils ont sur vous les yeux.

## S C E N E I V.

ARZACE sur le devant du théâtre , avec MITRANE ,  
 qui reste auprès de lui. ASSUR vers un des côtés ,  
 avec CEDAR & sa suite.

A R Z A C E.

D E tout ce qu'il m'a dit , que mon ame est émue !  
 Quels crimes ! quelle cour ! & qu'elle est peu connue !  
 Quoi ! Ninus , quoi ! mon maître est mort empoisonné !  
 Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

M I T R A N E , *aprochant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Assur tient sa naissance ;

TRAGÉDIE

Sa fière autorité veut de la déférence ;  
La reine le ménage , on craint de l'offenser ;  
Et l'on peut sans rougir devant lui s'abaïffer.

A R Z A C E.

Devant lui!

A S S U R, dans l'enfoncement , à Cédar.

Me trompai-je , Arzace à Babylone ?  
Sans mon ordre ! qui ? lui ! tant d'audace m'étonne!

A R Z A C E.

Quel orgueil !

A S S U R.

Aprochez ; quels intérêts nouveaux  
Vous font abandonner vos camps & vos drapeaux ?  
Des rives de l'Oxus quel fujet vous amène ?

A R Z A C E.

Mes services , seigneur , & l'ordre de la reine.

A S S U R.

Quoi ! la reine vous mande ?

A R Z A C E.

Oui.

A S S U R.

Mais savez-vous bien

Que pour avoir son ordre on demande le mien ?

A R Z A C E.

Je l'ignorais , seigneur , & j'aurais pensé même  
Bleffer , en le croyant , l'honneur du diadème.  
Pardonnez , un soldat est mauvais courtisan.  
Nourri dans la Scythie , aux plaines d'Arbazan ,  
J'ai pu servir la cour , & non pas la connaître.

A S S U R.

L'âge , le tems , les lieux vous l'apprendront peut-être ;  
Mais ici par moi seul aux pieds du trône admis ,

Que

Que venez-vous chercher près de Sémiramis ?

A R Z A C E.

J'ose lui demander le prix de mon courage ;  
L'honneur de la servir.

A S S U R.

Vous osez davantage :

Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux ;  
Je fais pour Azéma vos desseins & vos feux.

A R Z A C E.

Je l'adore , sans doute , & son cœur où j'aspire ;  
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'empire ;  
Et mes profonds respects , mon amour....

A S S U R.

Arrêtez.

Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.  
Qui ? vous , associer la race d'un Sarmate  
Au sang des demi-dieux du Tigre & de l'Euphrate ?  
Je veux bien par pitié vous donner un avis ;  
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis  
L'injurieux aveu que vous osez me faire ,  
Vous m'avez entendu , frémissez , téméraire ;  
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

A R Z A C E.

J'y cours de ce pas même , & vous m'enhardissez :  
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.  
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place ;  
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat ,  
Qui sertit & la reine , & vous-même , & l'état.  
Je vous parais hardi , mon feu peut vous déplaire ;  
Mais vous me paraîsez cent fois plus téméraire ,  
Vous qui sous votre joug prétendant m'accabler ,

Vous

Vous croyez assez grand pour m'avoir fait trembler.

A S S U R.

Pour vous punir peut-être : & je vais vous apprendre ;  
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

A R Z A C E.

Tous deux nous l'apprendrons.

S C E N E V.

SEMIRAMIS parait dans le fond, appuyée sur ses femmes : OTANE son confident va au-devant d'Assur,  
A S S U R , A R Z A C E , M I T R A N E.

O T A N E,

S Eigneur, quittez ces lieux ;

La reine en ce moment se cache à tous les yeux,  
Respectez les douleurs de son ame éperdue.  
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

A R Z A C E.

Que je la plains !

A S S U R , à l'un des siens.

Sortons ; & sans plus consulter ;  
De ce trouble inoui songeons à profiter.

SEMIRAMIS avance sur la scène.

O T A N E , revenant à Sémiramis.

O reine, rappelez votre force première ;  
Que vos yeux sans horreur s'ouvrent à la lumière !

S E M I R A M I S.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir

Mes yeux remplis de pleurs, & lassés de s'ouvrir ?

*Elle marche éperdue sur la scène, croyant voir  
l'ombre de Ninus.*

Abîmes, fermez-vous, fantôme horrible, arrête :  
Frape, ou cesse à la fin de menacer ma tête.  
Arzace est-il venu ?

O T A N E.

Madame, en cette cour,  
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

S E M I R A M I S.

Cette voix formidable, infernale, ou céleste ;  
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste ;  
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,  
Mes douloureux tourmens seront prêts à finir.

O T A N E.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joye ;  
Espérez dans ces Dieux, dont le bras se déploie.

S E M I R A M I S.

Arzace est dans ma cour !.. Ah ! je sens qu'à son nom  
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

O T A N E.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire ;  
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire  
Effacent ce moment heureux ou malheureux,  
Qui d'un fatal hymen brisa le joug affreux.  
Ninus en vous chassant de son lit & du trône,  
En vous perdant, madame, eût perdu Babylone.  
Pour le bien des mortels vous prévintes ses coups ;  
Babylone & la terre avaient besoin de vous ;  
Et quinze ans de vertus & de travaux utiles ;

Les

Les arides déserts par vous rendus fertiles ;  
 Les sauvages humains soumis au frein des loix ;  
 Les arts dans nos cités naissans à votre voix ,  
 Cès hardis monumens , que l'univers admire ,  
 Les acclamations de ce puissant empire ,  
 Sont autant de témoins , dont le cri glorieux  
 A déposé pour vous au tribunal des Dieux.  
 Enfin , si leur justice emportait la balance ,  
 Si la mort de Ninus excitait leur vengeance ;  
 D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux ?  
 Assur fut en effet plus coupable que vous ;  
 Sa main , qui prépara le breuvage homicide ,  
 Ne tremble point pourtant , & rien ne l'intimide .

## SEMIRAMIS.

Nos destins , nos devoirs étaient trop différens ;  
 Plus les nœuds sont sacrés , plus les crimes sont grands ;  
 J'étais épouse , Otane , & je suis sans excuse ;  
 Devant les Dieux vengeurs mon desespoir m'accuse .  
 J'avais cru que ces Dieux justement offensés ,  
 En m'arrachant mon fils , m'avaient punie assez ;  
 Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadème ,  
 Ainsi qu'au monde entier , respectable au ciel même .  
 Mais depuis quelques mois , ce spectre furieux  
 Vient affliger mon cœur , mon oreille , mes yeux ;  
 Je me traîne à la tombe , où je ne puis descendre ;  
 J'y révère de loin cette fatale cendre ;  
 Je l'invoque en tremblant : des sons , des cris affreux ;  
 De longs gémissemens répondent à mes vœux .  
 D'un grand événement je me vois avertie ,  
 Et peut-être il est tems que le crime s'expie .

Mais est-il assuré que ce spectre fatal  
 Soit en effet sorti du séjour infernal ?  
 Souvent de ses erreurs notre ame est obsédée ;  
 De son ouvrage même elle est intimidée ,  
 Croit voir ce qu'elle craint , & dans l'horreur des nuits ,  
 Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

## S E M I R A M I S.

Je l'ai vû ; ce n'est point une erreur passagère ;  
 Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère ;  
 Le sommeil à mes yeux refusant ses douceurs ,  
 N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.  
 Je veillais , je pensais au sort qui me menace ,  
 Lorsqu'au bord de mon lit j'entens nommer Arzace.  
 Ce nom me rassurait : tu fais quel est mon cœur.  
 Assur depuis un tems l'a pénétré d'horreur.  
 Je frémis quand il faut ménager mon complice :  
 Rougir devant ses yeux est mon premier supplice ;  
 Et je déteste en lui cet avantage affreux ,  
 Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.  
 Je voudrais... mais faut-il , dans l'état qui m'opprime ,  
 Par un crime nouveau punir sur lui mon crime ?  
 Je demandais Arzace , afin de l'oposer  
 Au complice odieux qui pense m'imposer ;  
 Je m'occupais d'Arzace , & j'étais moins troublée.  
 Dans ces momens de paix , qui m'avaient consolée ,  
 Ce ministre de mort a reparu soudain ,  
 Tout dégoutant de sang , & le glaive à la main :  
 Je crois le voir encor , je crois encor l'entendre.  
 Vient-il pour me punir , vient-il pour me défendre ?

Arzace

Arzace au moment même arrivait dans ma cour ;  
 Le ciel à mon repos a réservé ce jour :  
 Cependant toute en proie au trouble qui me tue,  
 La paix ne rentre point dans mon ame abattue.  
 Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.  
 Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.  
 Mon trône m'importune, & ma gloire passée  
 N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée:  
 J'ai nourri mes chagrins, sans les manifester ;  
 Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter  
 Ce mage révééré, que chérit Babylone,  
 D'avilir devant lui la majesté du trône,  
 De montrer une fois, en présence du ciel,  
 Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.  
 Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,  
 Consulter Jupiter aux fables de Libie,  
 Comme si loin de nous le Dieu de l'univers  
 N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.  
 Le Dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte ;  
 A reçu dès longtems mon hommage & ma crainte.  
 J'ai comblé ses autels & de dons & d'encens.  
 Répare-t-on le crime, hélas, par des présents ?  
 De Memphis aujourd'hui j'attens une réponse.

## S C E N E V I.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

AUX portes du palais, en secret on annonce

D 3

Un

Un prêtre de l'Égypte , arrivé de Memphis.

S E M I R A M I S .

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.  
Allons , cachons , furtout , au reste de l'empire ,  
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire ;  
Et qu'Arzace à l'instant à mon ordre rendu ,  
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

*Fin du premier acte*



ACTE

## A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

A R Z A C E , A Z E M A .

A Z E M A .

A R Z A C E , écoutez-moi ; cet empire indomté  
 Vous doit son nouveau lustre , & moi ma liberté.  
 Quand les Scythes vaincus réparant leurs défaites ;  
 S'élançèrent sur nous de leurs vastes retraites ,  
 Quand mon père en tombant me laissa dans leurs fers  
 Vous seul portant la foudre au fond de leurs déserts ,  
 Brisâtes mes liens , remplîtes ma vengeance.  
 Je vous dois tout ; mon cœur en est la récompense ;  
 Je ne ferai qu'à vous ; mais notre amour nous perd.  
 Votre cœur généreux trop simple & trop ouvert ,  
 A cru qu'en cette cour , ainsi qu'en votre armée ,  
 Suivi de vos exploits , & de la renommée ,  
 Vous pouviez déployer , sincère impunément ;  
 La fierté d'un héros , & le cœur d'un amant.  
 Vous outragez Affur , vous devez le connaître ;  
 Vous ne pouvez le perdre , il menace , il est maître ;  
 Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal ;  
 Il est inexorable , .. il est votre rival.

A R Z A C E .

Il vous aime ! qui ? lui ?

A Z E M A .

Ce cœur sombre &amp; farouche ,

D 4

Qui

Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,  
 Ambitieux esclave, & tyran tour à tour,  
 S'est-il flatté de plaire, & connaît-il l'amour ?  
 Des rois Assyriens comme lui descendue,  
 Et plus près de ce trône, où je suis attenduë,  
 Il pense en m'immolant à ses secrets desseins,  
 Apuyer de mes droits ses droits trop incertains.  
 Pour moi si Ninias, à qui, dès sa naissance,  
 Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance,  
 Si l'héritier du sceptre à moi seule promis,  
 Voyait encor le jour près de Sémiramis,  
 S'il me donnait son cœur, avec le rang suprême,  
 J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,  
 Ninias me verrait préférer aujourd'hui  
 Un exil avec vous, à ce trône avec lui.  
 Les campagnes du Scythe, & ses climats stériles,  
 Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux asyles,  
 Le sein de ces deserts, où nâquit notre amour,  
 Est pour moi Babylone, & deviendra ma cour.  
 Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,  
 A ce doux châtement ne borne point sa rage.  
 J'ai démêlé son ame, & j'en vois la noirceur ;  
 Le crime, ou je me trompe, étonne peu son cœur ;  
 Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage ;  
 Il vous craint, il vous hait.

## A R Z A C E :

Je le hais davantage ;  
 Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.  
 Conservez vos bontés, je brave son courroux.  
 La reine entre nous deux tient au moins la balance :

Je

Je me suis vû d'abord admis en sa présence ;  
 Elle m'a fait sentir , à ce premier accueil ,  
 Autant d'humanité, qu'Assur avait d'orgueil ;  
 Et relevant mon front , prosterné vers son trône ,  
 M'a vingt fois appelé l'apui de Babylone.  
 Je m'entendais flatter , de cette auguste voix ,  
 Dont tant de souverains ont adoré les loix ;  
 Je la voyais franchir cet immense intervalle ,  
 Qu'a mis entre elle & moi la majesté royale :  
 Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux  
 La mortelle , après vous , la plus semblable aux Dieux !

A Z E M A.

Si la reine est pour nous , Assur en vain menace ;  
 Je ne crains rien.

A R Z A C E.

J'allais plein d'une noble audace ,  
 Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés ,  
 Qui révoltent Assur , & que vous approuvez.  
 Un prêtre de l'Égypte approche au moment même ,  
 Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.  
 Elle ouvre le billet d'une tremblante main ,  
 Fixe les yeux sur moi , les détourne soudain ,  
 Laisse couler des pleurs , interdite , éperdue ,  
 Me regarde , soupire , & s'échape à ma vue.  
 On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit ;  
 Que la terreur l'accable , & qu'un Dieu la poursuit.  
 Je m'attendris sur elle ; & je ne puis comprendre ,  
 Qu'après plus de quinze ans , soigneux de la défendre ,  
 Le ciel la persécute , & paraisse outragé.  
 Qu'a-t-elle fait aux Dieux ? d'où vient qu'ils ont changé ?

A Z E M A.

A Z E M A .

On ne parle en effet que d'augures funestes ;  
 De mânes en courroux , de vengeances célestes.  
 Sémiramis troublée a semblé , quelques jours ,  
 Des soins de son empire abandonner le cours :  
 Et j'ai tremblé qu'Assur , en ces jours de tristesse ;  
 Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.  
 Mais la reine a paru , tout s'est calmé soudain ,  
 Tout a senti le poids du pouvoir souverain.  
 Si déjà de la cour mes yeux ont quelque usage ,  
 La reine hait Assur , l'observe , le ménage :  
 Ils se craignent l'un l'autre , & tout prêts d'éclater ,  
 Quelque intérêt secret semble les arrêter.  
 J'ai vû Sémiramis à son nom courroucée :  
 La rougeur de son front trahissait sa pensée ;  
 Son cœur paraissait plein d'un long ressentiment ;  
 Mais souvent à la cour tout change en un moment.  
 Retournez , & parlez.

A R Z A C E .

J'obéis ; mais j'ignore  
 Si je puis à son trône être introduit encore.

A Z E M A .

Ma voix secondera mes vœux & votre espoir ;  
 Je fais de vous aimer ma gloire & mon devoir.  
 Que de Sémiramis on adore l'empire ,  
 Que l'Orient vaincu la respecte & l'admire ,  
 Dans mon triomphe heureux j'envirai peu les siens.  
 Le monde est à ses pieds , mais Arzace est aux miens.  
 Allez. Assur paraît.

A R Z A C E .

ARZACE.

Qui? ce traître? à sa vuë,  
D'une invincible horreur je sens mon ame émue.

---

S C E N E I I.

ASSUR, CEDAR, ARZACE, AZEMA.

ASSUR à Cedar.

V A, dis-je, & vois enfin si les tems sont venus  
De lui porter des coups trop longtems retenus.  
(Cedar fort.)

Quoi, je le vois encor, il brave encor ma haine?

ARZACE.

Vous voyez un sujet protégé par sa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir; mais vous a-t-elle appris  
De l'orgueil d'un sujet quel est le digne prix?  
Savez-vous qu'Azema, la fille de vos maîtres,  
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres?  
Et que de Ninias épouse en son berceau...

ARZACE.

Je fais que Ninias, seigneur, est au tombeau,  
Que son père avec lui mourut d'un coup funeste;  
Il me suffit.

ASSUR.

Eh bien, aprenez donc le reste.  
Sachez que de Ninus le droit m'est assuré,  
Qu'entre son trône & moi je ne vois qu'un degré,  
Que la reine m'écoute, & souvent sacrifie  
A mes justes conseils un sujet qui s'oublie;  
Et que tous vos respects ne pourront effacer

Les

Les téméraires vœux qui m'osaient offenser.

A R Z A C E .

Instruit à respecter le sang qui vous fit naître ,  
 Sans redouter en vous l'autorité d'un maître ,  
 Je fais ce qu'on vous doit , surtout en ces climats ;  
 Et je m'en souviendrais , si vous n'en parliez pas.  
 Vos ayeux , dont Bélus a fondé la noblesse ,  
 Sont votre premier droit au cœur de la princesse.  
 Vos intérêts présens , le soin de l'avenir ,  
 Le besoin de l'état , tout semble vous unir.  
 Moi , contre tant de droits , qu'il me faut reconnaître ,  
 J'ose en oser un qui les vaut tous peut-être :  
 J'aimais : & j'ajouterais , seigneur , que mon secours  
 A vengé ses malheurs , a défendu ses jours ,  
 A soutenu ce trône où son destin l'appelle ,  
 Si j'osais , comme vous , me vanter devant elle.  
 Je vais remplir son ordre à mon zèle commis ;  
 Je n'en reçois que d'elle , & de Sémiramis.  
 L'état peut quelque jour être en votre puissance ;  
 Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance :  
 Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets ,  
 Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

A S S U R .

Tu combles la mesure , & tu cours à ta perte.



SCENE

## S C E N E I I I.

A S S U R , A Z E M A.

A S S U R.

**M** Adame, son audace est trop longtems soufferte.  
 Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,  
 Sur un fujet plus noble & plus digne de nous?

A Z E M A.

En est-il? mais parlez.

A S S U R.

Bientôt l'Asie entière

Sous vos pas & les miens ouvre une autre carrière ;  
 Les faibles intérêts doivent peu nous fraper ;  
 L'univers nous appelle , & va nous occuper.  
 Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même ;  
 Le ciel semble abaïsser cette grandeur suprême :  
 Cet astre si brillant , si longtems respecté ,  
 Panche vers son déclin , sans force & sans clarté.  
 On le voit , on murmure , & déjà Babylone  
 Demande à haute voix un héritier du trône.  
 Ce mot en dit assez ; vous connaissez mes droits ;  
 Ce n'est point à l'amour à nous donner des rois.  
 Non qu'à tant de beautés mon ame inaccessible ;  
 Se fasse une vertu de paraître insensible ;  
 Mais pour vous & pour moi , j'aurais trop à rougir ;  
 Si le sort de l'état dépendait d'un soupir.  
 Un sentiment plus digne , & de l'un & de l'autre ;  
 Doit gouverner mon sort , & commander au vôtre ;

Vog

Vos ayeux font les miens, & nous les trahissons ;  
 Nous perdons l'univers, si nous nous divisons.  
 Je peux vous étonner ; cet austère langage  
 Effarouche aisément les graces de votre âge ;  
 Mais je parle aux héros, aux rois dont vous sortez ;  
 A tous ces demi-dieux que vous représentez.  
 Longtems foulant aux pieds leur grandeur & leur cendre,  
 Usurpant un pouvoir où nous devons prétendre,  
 Donnant aux nations, ou des loix, ou des fers,  
 Une femme imposa silence à l'univers.  
 De sa grandeur qui tombe affermissiez l'ouvrage ;  
 Elle eut votre beauté, possédez son courage.  
 L'amour à vos genoux ne doit se présenter,  
 Que pour vous rendre un sceptre, & non pour vous l'ôter.  
 C'est ma main qui vous l'offre ; & du moins je me flatte,  
 Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate,  
 La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,  
 Et le trône du monde où vous devez monter.

## A Z E M A.

Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,  
 Du soin de maintenir la splendeur de ma race.  
 Je défendrai, surtout, quand il en fera tems,  
 Les droits que m'ont transmis les rois dont je descens.  
 Je connais nos ayeux : mais après tout j'ignore,  
 Si parmi ces héros, que l'Assyrie adore,  
 Il en est un plus grand, plus chéri des humains,  
 Que ce même Sarmate, objet de vos dédain.  
 Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice ;  
 Pour moi quand il faudra que l'hymen m'affervisse ;  
 C'est à Sémiramis à faire mes destins,

Et

Et j'attendrai, seigneur, un maître de ses mains,  
 J'écoute peu ces bruits, que le peuple répète,  
 Echos tumultueux d'une voix plus secrète ;  
 Ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,  
 De servir une femme en secret sont lassés.  
 Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière ;  
 Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.  
 Les Dieux, dit-on, sur elle ont étendu leurs bras :  
 Ignore son offense, & je ne pense pas,  
 Si le ciel a parlé, seigneur, qu'il vous choisisse,  
 Pour annoncer son ordre, & servir sa justice.  
 Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez ;  
 Vous prenez à ses pieds les loix que vous donnez ;  
 Je ne connais ici que son pouvoir suprême ;  
 Ma gloire est d'obéir ; obéissez de même.

## S C E N E I V.

A S S U R , C E D A R.

A S S U R.

O Béir ! ah ! ce mot fait trop rougir mon front ;  
 J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.  
 Parle, as-tu réussi ? Ces semences de haine,  
 Que nos soins en secret cultivaient avec peine,  
 Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,  
 Les fruits que j'en attens de discorde & d'horreur ?

C E D A R.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence  
 A sortir du respect, & de ce long silence,

Où

Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis ;  
 Ont enchaîné les cœurs étonnés & foudris.  
 On veut un successeur au trône d'Assyrie ;  
 Et quiconque, seigneur, aime enc. la patrie ;  
 Ou qui gagné par moi se vante de l'aimer,  
 Dit qu'il nous faut un maître, & qu'il faut vous nommer.

## A S S U R.

Chagrins toujours cuisans ! honte toujours nouvelle !  
 Quoi ! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle !  
 Quoi ! j'aurai fait mourir & Ninus & son fils,  
 Pour ramper le premier devant Sémiramis,  
 Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrâce,  
 Près du trône du monde à la seconde place !  
 La reine se bornait à la mort d'un époux ;  
 Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups.  
 Ninias en secret privé de la lumière,  
 Du trône où j'aspirais m'entr'ouvrait la barrière ;  
 Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.  
 C'est en vain que flattant l'orgueil de ses apas,  
 J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse  
 Cet heureux ascendant, que les soins, la souplesse,  
 L'attention, le tems, savent si bien donner  
 Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.  
 Je connus mal cette ame inflexible & profonde ;  
 Rien ne la put toucher que l'empire du monde.  
 Elle en parut trop digne, il le faut avouer :  
 Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.  
 Je la vis retenir, dans ses mains assurées,  
 De l'état chancelant les rênes égarées,  
 Apaiser le murmure, étouffer les complots,

Gouverner en monarque, & combattre en héros.  
 Je la vis captiver & le peuple & l'armée.  
 Ce grand art d'imposer même à la renommée,  
 Fut l'art qui sous son joug enchaîna les esprits ;  
 L'univers à ses pieds demeure encor surpris.  
 Que dis-je ? sa beauté, ce flatteur avantage,  
 Fit adorer les loix qu'impofa son courage ;  
 Et quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer ;  
 Mes amis confternés n'ont sù que l'admirer.

## C E D A R.

Ce charme se diffipe, & ce pouvoir chancelle.  
 Son génie égaré semble s'éloigner d'elle.  
 Un vain remors la trouble ; & fa crédulité  
 A depuis quelque tems en fecret consulté  
 Ces oracles menteurs d'un temple méprifable ;  
 Que les fourbes d'Égypte ont rendu vénérable.  
 Son encens & ses vœux fatiguent les autels ;  
 Elle devient femblable au refte des mortels ;  
 Elle a connu la crainte.

## A S S U R.

Accablons fa faiblesse.  
 Je ne puis m'élever, qu'autant qu'elle s'abaisse.  
 De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.  
 Sémiramis, enfin, va céder une fois.  
 Ce premier coup porté, fa ruine est certaine.  
 Me donner Azéma, c'est cesser d'être reine ;  
 Ofer me refufer, soulève ses états ;  
 Et de tous les côtés le piège est sous ses pas.  
 Mais peut-être, après tout, quand je crois la fuprendre,  
 J'ai laffé ma fortune à force de l'attendre.

CEDAR.

Si la reine vous cède , & nomme un héritier ;  
 Assur de son destin peut-il se défier ?  
 De vous , & d'Azéma , l'union désirée  
 Rejoindra de nos rois la tige séparée.  
 Tous vous porte à l'empire , & tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma , sans doute , il n'est point d'autre époux,  
 Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace ?  
 Elle a favorisé son insolente audace.  
 Tout prêt à le punir , je me vois retenu  
 Par cette même main dont il est soutenu.  
 Prince , mais sans sujets , ministre & sans puissance ;  
 Environné d'honneurs , & dans la dépendance ,  
 Tout m'afflige , une amante , un jeune audacieux ;  
 Des prêtres consultés , qui font parler leurs Dieux ;  
 Sémiramis enfin toujours en défiance ,  
 Qui me ménage à peine , & qui craint ma présence !  
 Nous verrons si l'ingrate , avec impunité ,  
 Ose pousser à bout un complice irrité.

*Il veut sortir.*

## SCÈNE V.

ASSUR, OTANE, CEDAR.

OTANE.

SEigneur , Sémiramis vous ordonne d'attendre ;  
 Elle veut en secret vous voir & vous entendre ,  
 Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

A s-

ASSUR.

A ses ordres sacrés j'obéis avec soin ;  
Otane, & j'attendrai sa volonté suprême.

---

## SCÈNE VI.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

**E**H! d'où peut donc venir ce changement extrême ?  
Depuis près de trois mois, je lui semble odieux ;  
Mon aspect importun lui fait baïsser les yeux ;  
Toujours quelque témoin nous voit & nous écoute.  
De nos froids entretiens, qui lui pésent sans doute,  
Ses soudaines frayeurs interrompent le cours ;  
Son silence souvent répond à mes discours.  
Que veut-elle me dire ? ou que veut-elle apprendre ?  
Elle avance vers nous, c'est elle. Va m'attendre.

---

## SCÈNE VII.

SEMIRAMIS, ASSUR.

SEMIRAMIS.

**S**eigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur ;  
Qui longtems devant vous dévora sa douleur.  
J'ai gouverné l'Asie, & peut-être avec gloire ;  
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,  
Mettra Sémiramis à côté des grands rois.

E 2

Vos

Vos mains de mon empire ont soutenu le poids,  
 Partout victorieuse, absolue, adorée,  
 De l'encens des humains je vivais enivrée :  
 Tranquille, j'oubliai, sans crainte & sans ennuis,  
 Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.  
 Des Dieux, dans mon bonheur, j'oubliai la justice ;  
 Elle parle, je cède ; & ce grand édifice,  
 Que je crus à l'abri des outrages du tems,  
 Veut être raffermi jusqu'en ses fondemens.

A S S U R.

Madame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,  
 De commander au tems, de prévoir son outrage.  
 Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux ?  
 Quand la terre obéit, que craignez-vous des Dieux ?

S E M I R A M I S.

La cendre de Ninus repose en cette enceinte,  
 Et vous me demandez le sujet de ma crainte ?  
 Vous !

A S S U R.

Je vous avouerai que je suis indigné,  
 Qu'on se souvienne encor, si Ninus a régné.  
 Craint-on, après quinze ans, ses mânes en colère ?  
 Ils se feraient vengés, s'ils avaient pû le faire.  
 D'un éternel oubli ne tirez point les morts.  
 Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.  
 Ah ! ne consultez point d'oracles inutiles :  
 C'est par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.  
 Ce fantôme inouï, qui paraît en ce jour,  
 Qui nâquit de la crainte, & l'enfante à son tour,  
 Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges ?  
 Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges :

Ils

Ils font l'apas grossier des peuples ignorans ,  
 L'invention du fourbe , & le mépris des grands.  
 Mais si quelque intérêt , plus noble & plus solide ,  
 Eclaire votre esprit , qu'un vain trouble intimide ,  
 S'il vous faut de Bélus éterniser le sang ,  
 Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang...

## SÉMI RAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon & Babylone  
 Demandent sans détour un héritier du trône.  
 Il faut que de mon sceptre on partage le faix ;  
 Et le peuple & les Dieux vont être satisfaits.  
 Vous le savez assez , mon superbe courage  
 S'était fait une loi de régner sans partage :  
 Je tins sur mon hymen l'univers en suspens ;  
 Et quand la voix du peuple , à la fleur de mes ans ;  
 Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même féconde ,  
 Me pressait de donner des souverains au monde ,  
 Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux ,  
 Cet honneur , je le fais , n'appartenait qu'à vous.  
 Vous deviez l'espérer ; mais vous pâtes connaître  
 Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.  
 Je vous fis , sans former un lien si fatal ,  
 Le second de la terre , & non pas mon égal.  
 C'était assez , seigneur , & j'ai l'orgueil de croire ,  
 Que ce rang aurait pû suffire à votre gloire.  
 Le ciel me parle enfin , j'obéis à sa voix ;  
 Ecoutez son oracle , & recevez mes loix.  
 » Babylone doit prendre une face nouvelle ,  
 » Quand d'un second hymen allumant le flambeau ;  
 » Mère trop malheureuse , épouse trop cruelle ,

» Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau.  
 C'est ainsi que des Dieux l'ordre éternel s'explique.  
 Je connais vos desseins , & votre politique ;  
 Vous voulez dans l'état vous former un parti ;  
 Vous m'oposez le sang dont vous êtes forti.  
 De vous & d'Azéma mon successeur peut naître ;  
 Vous briguez cet hymen , elle y prétend peut-être.  
 Mais moi je ne veux pas que vos droits & les siens ,  
 Ensemble confondus , s'arment contre les miens :  
 Telle est ma volonté , constante , irrévocable.  
 C'est à vous de juger si le Dieu qui m'accable  
 A laissé quelque force à mes sens interdits ,  
 Si vous reconnaîssiez encor Sémiramis ,  
 Si je peux soutenir la majesté du trône.  
 Je vais donner , Seigneur , un maître à Babylone.  
 Mais soit qu'un si grand choix honore un autre ou vous ,  
 Je ferai souveraine , en prenant un époux.  
 Assemblez seulement les princes & les mages ;  
 Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages ;  
 Le don de mon empire , & de ma liberté ,  
 Est l'acte le plus grand de mon autorité.  
 Loin de le prévenir , qu'on l'attende en silence.  
 Le ciel à ce grand jour attache sa clémence.  
 Tout m'annonce des Dieux qui daignent se calmer ;  
 Mais c'est le repentir qui doit les désarmer :  
 Croyez-moi ; les remors , à vos yeux méprisables ,  
 Sont la seule vertu qui reste à des coupables.  
 Je vous parais timide & faible ; déformais  
 Connaîsses la faiblesse , elle est dans les forfaits.  
 Cette crainte n'est pas honteuse au diadème ;

Elle

Elle convient aux rois , & surtout à vous-même ;  
 Et je vous apprendrai qu'on peut , sans s'avilir ,  
 S'abaïffer sous les Dieux , les craindre & les fervir.

---

## S C E N E V I I I.

A S S U R *seul.*

Quels discours étonnans ! quels projets ! quel langage !  
 Est-ce crainte , artifice , ou faiblesse , ou courage ?  
 Prétend-elle en cédant raffermir ses destins ?  
 Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins ?  
 A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre !  
 C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.  
 Ce que n'ont pû mes soins , & nos communs forfaits ,  
 L'hommage dont jadis je flattai ses attraits ,  
 Mes brigues , mon dépit , la crainte de sa chute ,  
 Un oracle d'Egypte , un songe l'exécute ?  
 Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !  
 Que de faibles ressorts font d'illustres destins !  
 Doutons encor de tout ; voyons encor la reine.  
 Sa résolution me paraît trop soudaine ;  
 Trop de soins , à mes yeux , paraissent l'occuper ;  
 Et qui change aisément , est faible , ou veut tromper.

*Fin du second acte.*

## A C T E III.

## SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, OTANE.

*Le théâtre représente un cabinet du palais.*

SEMIRAMIS.

O Tane , qui l'eût crû , que les Dieux en colère  
 Me tendaient en effet une main salutaire ?  
 Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se défarmer ?  
 Ils ont ouvert l'abîme , & l'ont daigné fermer :  
 C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace ;  
 Ils ont changé mon fort ; ils ont conduit Arzace ;  
 Ils veulent mon hymen ; ils veulent expier ,  
 Par ce lien nouveau , les crimes du premier.  
 Non , je nè doute plus que des cœurs ils disposent :  
 Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.  
 Arzace , c'en est fait , je me rends , & je voi ,  
 Que tu devais régner sur le monde & sur moi.

OTANE.

Arzace ! Lui ?

SEMIRAMIS.

Tu fais qu'aux plaines de Scythie ;  
 Quand je vengeais la Perse , & subjuguais l'Asie ;  
 Ce héros , ( sous son père il combattait alors )  
 Ce héros entouré de captifs & de morts ,  
 M'offrit , en rougissant , de ses mains triomphantes ;  
 Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes :

A son premier aspect tout mon cœur étonné,  
 Par un pouvoir secret se sentit entraîné;  
 Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable;  
 Le reste des mortels me sembla méprisable.  
 Assur qui m'observait, ne fut que trop jaloux.  
 Dès lors le nom d'Arzace aigrissait son courroux.  
 Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,  
 Avant que de nos Dieux la main me l'eût tracée,  
 Avant que cette voix qui commande à mon cœur,  
 Me désignât Arzace, & nommât mon vainqueur.

## O T A N E.

C'est beaucoup abaisser ce superbe courage,  
 Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,  
 Qui n'écoutant jamais de faibles sentimens,  
 Veut des rois pour sujets, & non pas pour amans.  
 Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,  
 Dont l'empire accroissait votre empire suprême:  
 Et vos yeux sur la terre exerçaient leur pouvoir,  
 Sans que vous daignassiez vous en apercevoir.  
 Quoi! de l'amour enfin connaissez-vous les charmes?  
 Et pouvez-vous passer, de ces sombres allarmes,  
 Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui?

## S E M I R A M I S.

Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui:  
 Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.  
 Ne croi pas qu'à ce point de mon rang descendue,  
 Écoutant dans mon trouble un charme suborneur,  
 Je donne à la beauté le prix de la valeur.  
 Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.  
 Malheureuse! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses!

De

De connaître l'amour & ses fatales loix ?  
 Otane, que veux-tu ? je fus mère autrefois.  
 Mes malheureuses mains à peine cultivèrent  
 Ce fruit d'un triste hymen, que les Dieux m'enlevèrent ;  
 Seule, en proie aux chagrins, qui venaient m'allarmer,  
 N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,  
 Sentant ce vuide affreux de ma grandeur suprême ;  
 M'arrachant à ma cour, & m'évitant moi-même,  
 J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,  
 D'une ame qui se fuit trompeurs amusemens.  
 Le repos m'échappait ; je sens que je le trouve :  
 Je m'étonne en secret du charme que j'éprouve.  
 Arzace me tient lieu d'un époux & d'un fils,  
 Et de tous mes travaux, & du monde soumis.  
 Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste !  
 Qui me forçant de prendre un joug jadis funeste,  
 Me préparez au nœud que j'avais abhorré,  
 En m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré !

## O T A N E.

Mais vous avez prévu la douleur & la rage,  
 Dont va frémir Assur à ce nouvel ouvrage.  
 Car enfin il se flatte, & la commune voix  
 A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix :  
 Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

## S E M I R A M I S.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.  
 J'ai sù quinze ans entiers, quel que fût son projet,  
 Le tenir dans le rang de mon premier sujet ;  
 A son ambition, pour moi toujours suspecte,  
 Je prescrivis quinze ans les bornes qu'il respecte.

Je

Je régnaï feule alors : & fi ma faible main  
 Mit à fes vœux hardis ce redoutable frein ,  
 Qué pouront déformais fa brigue & fon audace ,  
 Contre Sémiramis unie avec Arzace ?  
 Oui, je crois que Ninus content de mes remords ,  
 Pour préffer cet hymen quitte le fein des morts.  
 Sa grande ombre , en effet , déjà trop offensée ,  
 Contre Sémiramis ferait trop courroucée ;  
 Elle verrait donner , avec trop de douleur ,  
 Sa couronne & fon lit à fon empoifonneur.  
 Du fein de fon tombeau voilà ce qui l'apelle ;  
 Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle ;  
 La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler :  
 Pour entendre mes loix je l'ai fait apeller ,  
 Je l'attens.

O T A N E.

Son crédit , fon sacré caractère ,  
 Peut apuyer le choix que vous prétendez faire.

S E M I R A M I S.

Sa voix achévera de rassurer mon cœur.

O T A N E.

Il vient.

S C E N E II.

S E M I R A M I S , O R O E S.

S E M I R A M I S.

**D**E Zoroastre auguste fucceffeur ,  
 Je vais nommer un roi , vous couronnez fa tête :  
 Tout

Tout est-il préparé pour cette auguste fête ?

O R O E S .

Les mages & les grands attendent votre choix ;  
Je remplis mon devoir , & j'obéis aux rois ;  
Le soin de les juger n'est point notre partage :  
C'est celui des Dieux seuls.

S E M I R A M I S .

A ce sombre langage ,

On dirait qu'en secret vous condamnez mes vœux.

O R O E S .

Je ne les connais pas ; puissent-ils être heureux !

S E M I R A M I S .

Mais vous interprétez les volontés célestes.  
Ces signes que j'ai vûs me feraient-ils funestes ?  
Une ombre, un Dieu peut-être, à mes yeux s'est montré ;  
Dans le sein de la terre il est soudain rentré..  
Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière ,  
Dont le ciel sépara l'enfer & la lumière ?  
D'où vient que les humains , malgré l'arrêt du sort ,  
Reviennent à mes yeux du séjour de la mort ?

O R O E S .

Du ciel , quand il le faut , la justice suprême  
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même :  
Il permet à la mort d'interrompre ses loix  
Pour l'effroi de la terre , & l'exemple des rois.

S E M I R A M I S .

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

O R O E S .

Il se fera , madame.

S E M I R A M I S .

Eternelle justice ,

Qui

Qui lisez dans mon ame avec des yeux vengeurs,  
 Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs ;  
 De mon premier hymen oubliez l'infortune.  
*à Oroès qui s'éloignait.*

Revenez.

O R O E S , *revenant.*

Je croyais ma présence importune.

S E M I R A M I S.

Répondez : ce matin aux pieds de vos autels  
 Arzace a présenté des dons aux immortels ?

O R O E S.

Oui, ces dons leur sont chers; Arzace a sù leur plaire.

S E M I R A M I S.

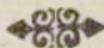
Je le crois ; & ce mot me rassure & m'éclaire,  
 Puis-je d'un fort heureux me reposer sur lui ?

O R O E S.

Arzace de l'empire est le plus digne apui ;  
 Les Dieux l'ont amené : sa gloire est leur ouvrage.

S E M I R A M I S.

J'accepte avec transport ce fortuné présage ;  
 L'espérance & la paix reviennent me calmer ;  
 Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer ;  
 De vos mages , de vous , que la présence auguste ;  
 Sur l'hymen le plus grand , sur le choix le plus juste ,  
 Attirent de nos Dieux les regards souverains.  
 Puissent de cet état les éternels destins  
 Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle !  
 Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle,  
 Allez.



SCÈNE

## S C E N E III.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

Ainsi le ciel est d'accord avec moi ;  
 Je fais son interprète , en choisissant un roi.  
 Que je vais l'étonner , par le don d'un empire !  
 Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !  
 Qu'Assur & tous les siens vont être humiliés !  
 Quand j'aurai dit un mot , la terre est à ses pieds ;  
 Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !  
 Je l'épouse , & pour dot , je lui donne le monde.  
 Enfin ma gloire est pure , & je puis la goûter.

## S C E N E IV.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE ;

Un officier du palais.

OTANE.

Arzace à vos genoux demande à se jeter ;  
 Daignez à ses douleurs accorder cette grace.

SEMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace ?  
 De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :  
 Qu'il vienne ; il ne fait pas ce qu'il peut sur mon cœur ;  
 Vous dont le sang s'apaise , & dont la voix m'inspire ,

TRAGÉDIE.

79

O mânes redoutés , & vous Dieux de l'empire ,  
Dieux des Assyriens , de Ninus , de mon fils ,  
Pour le favoriser , foyez tous réunis.  
Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétré !

---

S C E N E V.

SEMIRAMIS, ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

O Reine , à vous servir ma vie est consacrée ;  
Je vous devais mon sang , & quand je l'ai versé ,  
Puisqu'il coula pour vous , je fus récompensé.  
Mon père avait joui de quelque renommée ;  
Mès yeux l'ont vû mourir , commandant votre armée ;  
Il a laissé , madame , à son malheureux fils  
Des exemples frapans peut-être mal suivis.  
Je n'ose devant vous rapeller la mémoire  
Des services d'un père & de sa faible gloire ,  
Qu'afin d'obtenir grace à vos sacrés genoux ,  
Pour un fils téméraire , & coupable envers vous ;  
Qui de ses vœux hardis écoutant l'imprudence ,  
Craint même en vous servant de vous faire une offense.

SEMIRAMIS.

Vous m'offenser ? qui , vous ? ah ! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main , vous donnez vos états.  
Sur ces grands intérêts , sur ce choix que vous faites ,  
Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscrètes.  
Je dois dans le silence , & le front prosterné ,

Atten-

## S E M I R A M I S ;

Attendre , avec cent rois , qu'un roi nous soit donné.  
 Mais d'Assur hautement le triomphe s'apprête ;  
 D'un pas audacieux il marche à sa conquête ;  
 Le peuple nomme Assur , il est de votre sang ;  
 Puisse-t-il mériter & son nom , & son rang !  
 Mais enfin je me sens l'ame trop élevée ,  
 Pour adorer ici la main que j'ai bravée ,  
 Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.  
 Souffrez que loin de lui , malgré moi loin de vous ;  
 Je retourne aux climats où je vous ai servie.  
 J'y suis assez puissant contre sa tyrannie ,  
 Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter...

S E M I R A M I S .

Ah ! que m'avez-vous dit ? vous , fuir ? vous me quitter ?  
 Vous pourriez craindre Assur ?

A R Z A C E .

Non. Ce cœur téméraire  
 Craint dans le monde entier votre seule colère.  
 Peut-être avez-vous sû mes desirs orgueilleux ;  
 Votre indignation peut confondre mes vœux.  
 Je tremble.

S E M I R A M I S .

Espérez tout ; je vous ferai connaître ;  
 Qu'Assur en aucun tems ne fera votre maître.

A R Z A C E .

Eh bien ! je l'avourai ; mes yeux avec horreur ;  
 De votre époux en lui verraient le successeur.  
 Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée ;  
 Verra-t-on à ses loix Azéma destinée ?  
 Pardonnez à l'excès de ma présomption ;  
 Ne redoutez-vous point sa sourde ambition ?

Jadis

Jadis à Ninias Azéma fut unie ;  
 C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie ;  
 Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui....

SEMIRAMIS.

Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui.  
 Je fais vos sentimens : votre ame peu commune  
 Chérit Sémiramis, & non pas ma fortune.  
 Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés :  
 Je vous en fais l'arbitre, & vous les soutiendrez.  
 D'Assur & d'Azéma je romps l'intelligence ;  
 J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;  
 Je fais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE.

Ah ! puisqu'ainsi mes vœux sont par vous entendus,  
 Puisque vous avez lû dans le fond de mon ame...

AZÉMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

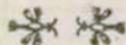
SEMIRAMIS, *relevant Azéma.*

Rassurez-vous, madame :

Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux  
 Un sort & des honneurs dignes de vos ayeux.  
 Destinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère ;  
 Et je vous vois encor avec des yeux de mère.  
 Placez-vous l'un & l'autre avec ceux que ma voix  
 A nommés pour témoins de mon auguste choix.

*à Arzace.*

Que l'appui de l'état se range auprès du trône.



## S C E N E V I.

*Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand salon magnifiquement orné. Plusieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du salon. Les satrapes sont auprès du trône. Le grand-prêtre entre avec les mages. Il se place debout entre Assur & Arzace. La reine est au milieu avec Azéma & ses femmes. Des gardes occupent le fond du salon.*

O R O E S.

**P**Princes, mages, guerriers, soutiens de Babylone ;  
 Par l'ordre de la reine en ces lieux rassemblés,  
 Les decrets de nos Dieux vous seront révélés :  
 Ils veillent sur l'empire, & voici la journée  
 Qu'à de grands changemens ils avaient destinée.  
 Quel que soit le monarque, & quel que soit l'époux,  
 Que la reine ait choisi pour l'élever sur nous,  
 C'est à nous d'obéir... J'apporte au nom des mages  
 Ce que je dois aux rois, des vœux & des hommages,  
 Des souhaits pour leur gloire, & surtout pour l'état.  
 Puissent ces jours nouveaux de grandeur & d'éclat  
 N'être jamais changés en des jours de ténèbres,  
 Ni ces chants d'allégresse en des plaintes funèbres !

A Z E M A.

Pontife, & vous, seigneurs, on va nommer un roi :  
 Ce grand choix, tel qu'il soit, peut n'offenser que moi.  
 Mais je nâquis sujette, & je le suis encore ;  
 Je m'abandonne aux soins dont la reine m'honore ;

Et

Et sans oser prévoir un sinistre avenir ;  
Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

A S S U R.

Quoi qu'il puisse arriver , quoi que le ciel décide ,  
Que le bien de l'état à ce grand jour préside.  
Jurons tous par ce trône , & par Sémiramis ,  
D'être à ce choix auguste aveuglément fournis ,  
D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

A R Z A C E.

Je le jure ; & ce bras armé pour son service ,  
Ce cœur à qui sa voix commande après les Dieux ,  
Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux ,  
Sont à mon nouveau maître , avec le même zèle  
Qui sans se démentir les anima pour elle.

L E G R A N D - P R E T R E.

De la reine & des Dieux j'attens les volontés.

S E M I R A M I S.

Il suffit ; prenez place ; & vous , peuple , écoutez :

( Elle s'assied sur le trône. )

*Azéma, Assur, le grand-prêtre, Arzace prennent leurs places : elle continue :*

Si la terre , quinze ans de ma gloire occupée ,  
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée ,  
Dans cette même main qu'un usage jaloux  
Destinait au fuseau sous les loix d'un époux ;  
Si j'ai , de mes sujets surpassant l'espérance ,  
De cet empire heureux porté le poids immense ,  
Je vais le partager , pour le mieux maintenir ,  
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir ,  
Pour obéir aux Dieux , dont l'ordre irrévocable

Fléchit ce cœur altier si longtems indomtable;  
 Ils m'ont ôté mon fils, puissent-ils m'en donner  
 Qui, dignes de me suivre, & de vous gouverner,  
 Marchant dans les sentiers que fraya mon courage;  
 Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage!  
 J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains;  
 Mais ceux dont les états entourent mes confins,  
 Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires.  
 Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères;  
 Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux,  
 Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.  
 Bélus naquit sujet; s'il eut le diadème,  
 Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.  
 J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens,  
 Maîtresse d'un état plus vaste que les siens,  
 J'ai rangé sous vos loix vingt peuples de l'Aurore,  
 Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.  
 Tout ce qu'il entreprit, je le fis achever,  
 Ce qui fonde un état le peut seul conserver.  
 Il vous faut un héros digne d'un tel empire,  
 Digne de tels sujets, & si j'ose le dire,  
 Digne de cette main qui va le couronner,  
 Et du cœur indomté que je vais lui donner.  
 J'ai consulté les loix, les maîtres du tonnerre;  
 L'intérêt de l'état, l'intérêt de la terre;  
 Je fais le bien du monde en nommant un époux.  
 Adorez le héros qui va régner sur vous;  
 Voyez revivre en lui les princes de ma race.  
 Ce héros, cet époux, ce monarque, est ARZACE.

*Elle descend du trône, & tout le monde se lève.*

Arzace! ô perfidie!

A Z E M A.

A S S U R.

O vengeance! ô fureurs!

A R Z A C E à Azéma.

Ah! croyez...

O R O E S.

Juste ciel! écarter ces horreurs!

S E M I R A M I S,

*avançant sur la scène, & s'adressant aux mages.*

Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,  
Venez sur les autels garantir nos promesses;  
Ninus & Ninias vous sont rendus en lui.

*Le tonnerre gronde, & le tombeau paraît s'ébranler.*  
Ciel! qu'est-ce que j'entens?

O R O E S.

Dieux! foyez notre apui.

S E M I R A M I S.

Le ciel tonne sur nous: est-ce faveur ou haine?  
Grace, Dieux tout-puissans! qu'Arzace me l'obtienne.  
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs!  
La tombe s'est ouverte; il paraît... Ciel!... je meurs...

*L'ombre de Ninus sort de son tombeau.*

A S S U R.

L'ombre de Ninus même! ô Dieux! est-il possible?

A R Z A C E.

Eh bien! qu'ordonnes-tu! parle-nous, Dieu terrible.

A S S U R.

Parle.

S E M I R A M I S.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner?  
C'est ton sceptre & ton lit que je viens de donner;

Juge si ce héros est digne de ta place...  
Prononce. J'y consens.

L' O M B R E à *Arzace.*

Tu régneras, Arzace ;  
Mais il est des forfaits que tu dois expier.  
Dans ma tombe, à ma cendre, il faut sacrifier.  
Sers & mon fils & moi ; souvien-toi de ton père :  
Ecoute le pontife.

A R Z A C E.

Ombre que je révère,  
Demi-Dieu dont l'esprit anime ces climats,  
Ton aspect m'encourage, & ne m'étonne pas.  
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.  
Achève, que veux-tu que ma main sacrifie ?  
*L'ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.*  
Il s'éloigne, il nous fuit.

S E M I R A M I S.

Ombre de mon époux,  
Permetts qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,  
Que mes regrets....

L' O M B R E à *la porte du tombeau.*

Arrête, & respecte ma cendre ;  
Quand il en fera tems, je t'y ferai descendre.  
*Le spectre rentre, & le mausolée se referme.*

A S S U R,

Quel horrible prodige !

S E M I R A M I S.

O peuples, suivez-moi,  
Venez tous dans ce temple, & calmez votre effroi.  
Les mânes de Ninus ne sont point implacables :  
S'ils protègent Arzace, ils me sont favorables :  
C'est

C'est le ciel qui m'inspire , & qui vous donne un roi ;  
Venez tous l'implorer pour Arzace & pour moi.

*Fin du troisième acte.*

## A C T E I V.

*Le théâtre représente le vestibule du temple.*

## S C E N E P R E M I E R E.

ARZACE , AZEMA.

ARZACE.

N'irritez point mes maux ; ils m'accablent assez.  
Cet oracle est affreux , plus que vous ne pensez.  
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.  
Le ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZEMA.

Ah ! parjure !

Va , cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour  
L'indigne souvenir de ton perfide amour.  
Je ne combattrai point la main qui te couronne ,  
Les morts qui t'ont parlé , ton cœur qui m'abandonne.  
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi ,  
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.  
Achève , ren Ninus à ton crime propice :  
Commence ici par moi ton affreux sacrifice :  
Frape , ingrat.

ARZACE.

C'en est trop : mon cœur desespéré  
Contre ces derniers traits n'était point préparé.

F 4

Vous

Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,  
 Si ce cœur vous préfère à l'empire du monde.  
 Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,  
 Vous en étiez l'objet ; j'avais tout fait pour vous ;  
 Et mon ambition au comble parvenue,  
 Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.  
 Sémiramis m'est chère ; oui, je dois l'avouer ;  
 Votre bouche avec moi conspire à la louer.  
 Nos yeux la regardaient comme un Dieu tutélaire,  
 Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.  
 C'est avec cette ardeur, & ces vœux épurés,  
 Que peut-être les Dieux veulent être adorés.  
 Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la reine :  
 Jugez du précipice où ce choix nous entraîne :  
 Apprenez tout mon sort.

A Z E M A.

Je le fais.

A R Z A C E.

Apprenez,

Que l'empire ni vous ne me sont destinés.  
 Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,  
 Cet unique héritier de la grandeur suprême...

A Z E M A.

Eh bien ?

A R Z A C E.

Ce Ninias, qui presque en son berceau,  
 De l'hymen avec vous alluma le flambeau,  
 Qui naquit à la fois mon rival & mon maître...

A Z E M A.

Ninias !

A R Z A C E.

Il respire, il vient, il va paraître.

A Z E-

A Z E M A.

Ninias, juste ciel! Eh quoi, Sémiramis....

A R Z A C E.

Jusqu'à ce jour trompée elle a pleuré son fils.

A Z E M A.

Ninias est vivant!

A R Z A C E.

C'est un secret encore,  
Renfermé dans le temple, & que la reine ignore.

A Z E M A.

Mais Ninus te couronne, & sa veuve est à toi.

A R Z A C E.

Mais son fils est à vous: mais son fils est mon roi;  
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste!

A Z E M A.

L'amour parle; il suffit; que m'importe le reste?  
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité;  
Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.  
Ninias est vivant! eh bien, qu'il reparaîsse;  
Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,  
Que son père avec lui rapellé du tombeau,  
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau;  
Que Ninias mon roi, ton rival & ton maître,  
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être;  
Vien voir tout cet amour devant toi confondu,  
Voi fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.  
Où donc est Ninias? quel secret, quel mystère  
Le dérobe à ma vue, & le cache à sa mère?  
Qu'il revienne, en un mot; lui, ni Sémiramis,  
Ni ces mânes sacrés que l'enfer a vomis,  
Ni le renversement de toute la nature,

Ne

Ne pourront de mon ame arracher un parjure.  
 Arzace, c'est à toi de te bien consulter ;  
 Voi si ton cœur m'égale , & s'il m'ose imiter.  
 Quels sont donc ces forfaits , que l'enfer en furie ,  
 Que l'ombre de Ninus ordonnent qu'on expie ?  
 Cruel , si tu trahis un si sacré lien ,  
 Je ne connais ici de crime que le tien.  
 Je vois de tes destins le fatal interprète ,  
 Pour te dicter leurs loix sortir de sa retraite ;  
 Le malheureux amour , dont tu trahis la foi ,  
 N'est point fait pour paraître entre les Dieux & toi.  
 Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace ;  
 Ton sort dépend des Dieux , le mien dépend d'Arzace.

*Elle sort.*

A R Z A C E .

Arzace est à vous seule. Ah ! cruelle , arrêtez.  
 Quel mélange d'horreurs & de félicités !  
 Quels étonnans destins l'un à l'autre contraires !...

S C E N E II.

ARZACE, OROES *suivi des mages.*

O R O E S à Arzace.

Venez, retirons-nous vers ces lieux solitaires ;  
 Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer :  
 A de plus grands assauts il faut vous préparer.  
*aux mages.*

Aportez ce bandeau d'un roi que je révère ;  
 Prenez ce fer sacré , cette lettre.

*Les*

*Les mages vont chercher ce que le grand-prêtre demande.*

ARZACE.

O mon père!

Tirez-moi de l'abîme où mes pas sont plongés,  
Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés.

O R O E S.

Le voile va tomber, mon fils; & voici l'heure  
Où dans sa redoutable & profonde demeure,  
Ninus attend de vous, pour apaiser ses cris,  
L'offrande réservée à ses mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre, quelle offrande! & quel est-ce qu'il désire?  
Qui moi! venger Ninus, & Ninias respire?  
Qu'il vienne, il est mon roi, mon bras va le servir.

O R O E S.

Son père a commandé, ne sachez qu'obéir.  
Dans une heure à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre,  
*( Il donne le diadème & l'épée à Ninias. )*

Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre,  
Ceint du même bandeau que son front a porté,  
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus!

O R O E S.

Ses mânes le commandent :  
C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent  
Ce sang qui devant eux doit être offert par vous.  
Ne songez qu'à frapper, qu'à servir leur courroux :  
La victime y sera; c'est assez vous instruire.

Re-

Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

A R Z A C E.

S'il demande mon sang, disposez de ce bras.  
Mais vous ne parlez point, seigneur, de Ninias :  
Vous ne me dites point comment son père même  
Me donnerait sa femme avec son diadème ?

O R O E S.

Sa femme, vous ! la reine ! ô ciel ! Sémiramis !  
Eh bien, voici l'instant que je vous ai promis.  
Connaissez vos destins, & cette femme impie.

A R Z A C E.

Grands Dieux !

O R O E S.

De son époux elle a tranché la vie.

A Z E M A.

Elle ! la reine !

O R O E S.

Affur, l'opprobre de son nom,  
Le détestable Affur a donné le poison.

A R Z A C E , *après un peu de silence.*

Ce crime dans Affur n'a rien qui me surprenne :  
Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une reine,  
L'amour des nations, l'honneur des souverains,  
D'un attentat si noir ait pu souiller ses mains ?  
A-t-on tant de vertus, après un si grand crime ?

O R O E S.

Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime ;  
Mais ce n'est plus le tems de rien dissimuler :  
Chaque instant de ce jour est fait pour révéler  
Les effrayans secrets dont frémit la nature ;  
Elle vous parle ici ; vous sentez son murmure ;

Vo-

Votre cœur, malgré vous, gémit épouventé.  
 Ne foyez plus surpris si Ninus irrité  
 Est monté de la terre à ces voûtes impies :  
 Il vient briser des nœuds tissus par les furies ;  
 Il vient montrer au jour des crimes impunis ;  
 Des horreurs de l'inceste il vient sauver son fils ;  
 Il parle, il vous attend ; Ninus est votre père ;  
 Vous êtes Ninias ; la reine est votre mère.

## ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,  
 Dans la nuit du trépas je reste envelopé ;  
 Moi, son fils ? moi ?

## O R O E S.

Vous-même : en doutez-vous encore ?

Apprenez que Ninus, à sa dernière aurore,  
 Sûr qu'un poison mortel en terminait le cours,  
 Et que le même crime attentait sur vos jours,  
 Qu'il attaquait en vous les sources de la vie,  
 Vous arracha mourant à cette cour impie.  
 Assur comblant sur vous ses crimes inouïs,  
 Pour épouser la mère empoisonna le fils.  
 Il crut que de ses rois exterminant la race,  
 Le trône était ouvert à sa perfide audace :  
 Et lorsque le palais déplorait votre mort,  
 Le fidèle Phradate eut soin de votre sort.  
 Ces végétaux puissans, qu'en Perse on voit éclore,  
 Bienfaits nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore,  
 Par les soins de Phradate avec art préparés,  
 Firent sortir la mort de vos flancs déchirés ;  
 De son fils qu'il perdit il vous donna la place ;

Vous

Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Arzace ;  
 Il attendait le jour d'un heureux changement.  
 Dieu qui juge les rois en ordonne autrement.  
 La vérité terrible est du ciel descendue,  
 Et du sein des tombeaux la vengeance est venue.

A R Z A C E.

Dieu, maître des destins, suis-je assez éprouvé ?  
 Vous me rendez la mort, dont vous m'avez sauvé.  
 Eh bien ! Sémiramis... oui, je reçus la vie  
 Dans le sein des grandeurs & de l'ignominie.  
 Ma mère.... ô ciel ! Ninus ! ah ! quel aveu cruel !  
 Mais si le traître Affur était seul criminel,  
 S'il se pouvait....

O R O E S *prenant la lettre & la lui donnant.*

Voici ces sacrés caractères,  
 Ces garans trop certains de ces cruels mystères ;  
 Le monument du crime est ici sous vos yeux :  
 Doutez-vous encor ?

A R Z A C E.

Que ne le puis-je, ô Dieux !  
 Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte ;  
 Donnez.

( Il lit. )

*Ninus mourant, au fidèle Phradate.*  
 Je meurs empoisonné, prenez soin de mon fils :  
 Arrachez Ninias à des bras ennemis ;  
 Ma criminelle épouse....

O R O E S.

En faut-il davantage ?  
 C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage :

Ni-

Ninus n'acheva point : l'approche de la mort  
 Glaça sa faible main qui traçait votre sort :  
 Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste ;  
 Lisez, il vous confirme un secret si funeste.  
 Il suffit, Ninus parle, il arme votre bras,  
 De sa tombe à son trône il va guider vos pas ;  
 Il veut du sang.

ARZACE, après avoir lu.

O jour trop fécond en miracles !  
 Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles  
 Sont plus obscurs encor à mon esprit troublé,  
 Que le sein de la tombe où je suis apellé.  
 Au sacrificeur on cache la victime ;  
 Je tremble sur le choix.

O R O E S.

Tremblez, mais sur le crime.  
 Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,  
 Le ciel vous conduira, comme il vous a parlé.  
 Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire ;  
 Des éternels décrets sacré dépositaire,  
 Marqué du sceau des Dieux, séparé des humains ;  
 Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.  
 Mortel, faible instrument des Dieux de vos ancêtres ;  
 Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.  
 A la mort échapé, malheureux Ninias,  
 Adorez, rendez grace, & ne murmurez pas.



SCÈNE

## SCENE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

**N**On, je ne reviens point de cet état horrible;  
Sémiramis ma mère! ô ciel est-il possible!

MITRANE *arrivant.*

Babylone, Seigneur, en ce commun effroi,  
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son roi.  
Souffrez que le premier je vienne reconnaître,  
**E**t l'époux de la reine, & mon auguste maître.  
Sémiramis vous cherche, elle vient sur mes pas;  
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.  
Vous ne répondez point. Un desespoir farouche  
**F**ixe vos yeux troublés, & vous ferme la bouche;  
Vous pâlissez d'effroi, tout votre corps frémit.  
Qu'est-ce qui s'est passé? qu'est-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyous vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage!

Seigneur, est-ce bien vous? faites-vous cet outrage  
Aux bontés de la reine, à ses feux, à son choix,  
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois?  
Son espérance en vous est-elle confondue?

ARZACE.

Dieux! c'est Sémiramis, qui se montre à ma vue!  
O tombe de Ninus! ô séjour des enfers!  
Cachez son crime & moi dans vos gouffres ouverts.

SCENE

## SCÈNE IV.

SEMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SEMIRAMIS.

ON n'attend plus que vous; venez, maître du monde;  
 Son sort, comme le mien, sur mon hymen se fonde.  
 Je vois avec transport ce signe révéral,  
 Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré,  
 Ce sacré diadème, assuré témoignage,  
 Que l'enfer & le ciel confirment mon suffrage.  
 Tout le parti d'Assur frappé d'un saint respect,  
 Tombe à la voix des Dieux, & tremble à mon aspect;  
 Ninus veut une offrande, il en est plus propice:  
 Pour hâter mon bonheur, hâtez ce sacrifice.  
 Tous les cœurs sont à nous, tout le peuple applaudit;  
 Vous réglez, je vous aime; Assur en vain frémit.

ARZACE hors de lui.

Assur! allons... il faut dans le sang du perfide...  
 Dans cet infame sang lavons son parricide;  
 Allons venger Ninus...

SEMIRAMIS.

Qu'entens-tu? juste ciel!

Ninus!

ARZACE, d'un air égaré.

Vous m'avez dit que son bras criminel  
 Revenant à lui.

Avait... que l'insolent s'arme contre sa reine,  
 Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine?

SEMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père !

SEMIRAMIS.

Ah ! quels regards vos yeux ont eus sur moi !

Arzace, est-ce donc là ce cœur soumis & tendre,  
 Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre ?  
 Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,  
 Que les morts déchainés du séjour ténébreux,  
 De la terreur en vous laissent encor la trace ;  
 Mais j'en suis moins troublée en revoyant Arzace.  
 Ah ! ne répandez pas cette funeste nuit  
 Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.  
 Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître,  
 Lorsque vous redoutiez d'avoir Assur pour maître.  
 Ne craignez point Ninus, & son ombre en courroux.  
 Arzace, mon apui, mon secours, mon époux ;  
 Cher prince....

ARZACE, *se détournant.*

C'en est trop : le crime m'environne....

Arrêtez.

SEMIRAMIS.

A quel trouble, hélas ! il s'abandonne,  
 Quand lui seul à la paix a pu me rappeler !

ARZACE.

Sémiramis....

SEMIRAMIS.

Eh bien ?

ARZACE.

Je ne puis lui parler  
 Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SEMIRAMIS.

Quel transports ! quels discours ! qui, moi, que je vous fuie ?  
 Eclaircissez ce trouble insupportable , affreux ,  
 Qui passe dans mon ame , & fait deux malheureux :  
 Les traits du désespoir font sur votre visage ;  
 De moment en moment vous glacez mon courage ;  
 Et vos yeux alarmés me causent plus d'effroi  
 Que le ciel & les morts soulevés contre moi.  
 Je tremble en vous offrant ce sacré diadème ;  
 Ma bouche en frémissant prononce , Je vous aime ;  
 D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant  
 M'entraîne ici vers vous , m'en repousse à l'instant ,  
 Et par un sentiment , que je ne peux comprendre ,  
 Mêlé une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïssiez - moi.

SEMIRAMIS.

Cruel , non tu ne le veux pas ;  
 Mon cœur suivra ton cœur , mes pas suivront tes pas.  
 Quel est donc ce billet , que tes yeux pleins d'allarmes  
 Lisent avec horreur , & trempent de leurs larmes ?  
 Contient - il les raisons de tes refus affreux ?

ARZACE.

Oui.

SEMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah ! je ne puis . . . osez-vous ? . . .

SEMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laissez - moi cet écrit horrible &amp; nécessaire . . .

S E M I R A M I S,  
D'où le tiens-tu?

A R Z A C E.

Des Dieux.

S E M I R A M I S,

Qui l'écrivit?

A R Z A C E,

Mon père....

S E M I R A M I S,  
Que me dis-tu?

A R Z A C E.

Tremblez.

S E M I R A M I S.

Donne : apren-moi mon sort.

A R Z A C E.

Cessez... A chaque mot vous trouveriez la mort.

S E M I R A M I S.

N'importe ; éclaircissez ce doute qui m'accable :

Ne me résistez plus , ou je vous crois coupable.

A R Z A C E.

Dieux qui conduisez tout , c'est vous qui m'y forcez !

S E M I R A M I S *prenant le billet.*

Pour la dernière fois , Arzace , obéissez.

A R Z A C E.

Eh bien , que ce billet soit donc le seul suplice

Qu'à son crime , grand Dieu , réserve ta justice !

*Sémiramis lit.*

Vous allez trop favoir , c'en est fait.

S E M I R A M I S *à Orane.*

Qu'ai-je lu ?

Soutien-moi , je me meurs....

A R Z A C E.

Hélas ! tout est connu !...

S E

*SEMIRAMIS revenant à elle après un long silence.*

Eh bien ! ne tarde plus , rempli ta destinée ;  
 Puni cette coupable & cette infortunée ;  
 Etouffe dans mon sang mes détestables feux.  
 La nature trompée est horrible à tous deux ;  
 Venge tous mes forfaits , venge la mort d'un père ,  
 Reconnaî - moi mon fils , frape , & puni ta mère.

A R Z A C E.

Que ce glaive plutôt épuisé ici mon flanc  
 De ce sang malheureux formé de votre sang !  
 Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère ;  
 Et qui porte d'un fils le sacré caractère !

*SEMIRAMIS se jettant à genoux.*

Ah ! je fus sans pitié ; sois barbare à ton tour ;  
 Sois le fils de Ninus , en m'arrachant le jour ;  
 Frape. Mais quoi ! tes pleurs se mêlent à mes larmes !  
 O Ninias ! ô jour plein d'horreur & de charmes !  
 Avant de me donner la mort que tu me dois ,  
 De la nature encor laisse parler la voix ;  
 Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère  
 Arroser une main si fatale & si chère.

A R Z A C E N I N I A S.

Ah ! je suis votre fils , & ce n'est pas à vous ,  
 Quoi que vous ayez fait , d'embrasser mes genoux.  
 Ninias vous implore , il vous aime , il vous jure  
 Les plus profonds respects , & l'amour la plus pure.  
 C'est un nouveau sujet , plus cher & plus soumis ;  
 Le ciel est apaisé , puisqu'il vous rend un fils :  
 Livrez l'infâme Assur au Dieu qui vous pardonne.

S E M I R A M I S .

Reçois pour te venger mon sceptre & ma couronne ;  
Je les ai trop fouillés.

A R Z A C E .

Je veux tout ignorer ;  
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

S E M I R A M I S .

Non, mon crime est trop grand.

A R Z A C E .

Le repentir l'efface.

S E M I R A M I S .

Nuits t'a commandé de régner en ma place ;  
Crain ses mânes vengeurs.

A R Z A C E .

Ils seront attendris  
Des remords d'une mère & des larmes d'un fils.  
Otane, au nom des Dieux, ayez soin de ma mère,  
Et cachez comme moi cet horrible mystère.

*Fin du quatrième acte.*



ACTE

## A C T E V.

## S C E N E P R E M I E R E.

S E M I R A M I S , O T A N E.

O T A N E.

S O ngez qu'un Dieu propice a voulu prévenir  
 Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.  
 La nature étonnée à ce danger funeste,  
 En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.  
 Des oracles d'Ammon les ordres absolus,  
 Les infernales voix, les mânes de Ninus,  
 Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée  
 Finirait les horreurs de votre destinée :  
 Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli ;  
 L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli ;  
 Ninias vous révère. Un secret sacrifice  
 Va contenter des Dieux la facile justice :  
 Ce jour si redouté fera votre bonheur.

S E M I R A M I S.

Ah ! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur ?  
 Mon fils s'est attendri ; je me flatte, j'espère,  
 Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère  
 Parle plus hautement à ses sens oppressés,  
 Que le sang de Ninus, & mes crimes passés.  
 Mais peut-être bientôt, moins tendre & plus sévère,  
 Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

G 4

O T A N E

O T A N E .

Que craignez-vous d'un fils ? quel noir pressentiment !

S E M I R A M I S .

La crainte fuit le crime , & c'est son châtement.  
Le détestable Affur fait-il ce qui se passe ?  
N'a-t-on rien attenté ? Sait-on quel est Arzace ?

O T A N E .

Non ; ce secret terrible est de tous ignoré.  
De l'ombre de Ninus l'oracle est adoré ;  
Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.  
Comment servir son fils ? pourquoi venger sa cendre ?  
On l'ignore , on se tait. On attend ces momens ,  
Où fermé sans réserve au reste des vivans ,  
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'allarmes.  
Le peuple est aux autels ; vos sol'dats sont en armes.  
Azéma , pâle , errante , & la mort dans les yeux ,  
Veille autour du tombeau , lève les mains aux cieux.  
Ninias est au temple , & d'une ame éperdue ,  
Se prépare à fraper sa victime inconnue.  
Dans ses sombres fureurs Affur envelopé ,  
Rassemble les débris d'un parti dissipé ;  
Je ne fais quels projets il peut former encore.

S E M I R A M I S .

Ah ! c'est trop ménager un traître que j'abhorre ;  
Qu'Affur chargé de fers en vos mains soit remis ;  
Orane , allez livrer le coupable à mon fils.  
Mon fils apaisera l'éternelle justice ,  
En répandant , du moins , le sang de mon complice ;  
Qu'il meure ; qu'Azéma rendue à Ninias ,  
Du crime de mon règne épure ces climats.

Tu

Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire :  
 Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.  
 Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?  
 Que tout rend la terreur à mes sens agités!

S C E N E II.

SEMIRAMIS, AZEMA.

A Z E M A.

Madame, pardonnez, si sans être apellée,  
 De mortelles frayeurs trop justement troublée,  
 Je viens avec transport embrasser vos genoux.

S E M I R A M I S.

Ah! princesse, parlez, que me demandez-vous ?

A Z E M A.

D'arracher un héros au coup qui le menace,  
 De prévenir le crime & de sauver Arzace.

S E M I R A M I S.

Arzace? lui? quel crime?

A Z E M A.

Il devient votre époux ;  
 Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

S E M I R A M I S.

Lui mon époux? grands Dieux!

A Z E M A.

Quoi l'hymen qui vous lie...

S E M I R A M I S.

Cet hymen est affreux, abominable, impie ;  
 Arzace? il est... parlez ; je frissonne, achevez :

Quels

Quels dangers! hâtez-vous...

A Z E M A.

Madame, vous savez  
Que peut-être au moment que ma voix vous implore...

S E M I R A M I S.

Eh bien?

A Z E M A.

Ce demi-Dieu, que je redoute encore,  
D'un secret sacrifice en doit être honoré,  
Au fond du labyrinthe à Ninus consacré.  
Ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

S E M I R A M I S.

Quels forfaits, juste Dieu!

A Z E M A.

Cet Assur, cet impie,  
Va violer la tombe où nul n'est introduit.

S E M I R A M I S.

Qui? lui!

A Z E M A.

Dans les horreurs de la profonde nuit,  
Des souterrains secrets, où sa fureur habile  
A tout événement se creusait un asyle,  
Ont servi les desseins de ce monstre odieux;  
Il vient braver les morts, il vient braver les Dieux:  
D'une main sacrilège aux forfaits enhardie,  
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

S E M I R A M I S.

O ciel! qui vous l'a dit? comment, par quel détour?

A Z E M A.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;  
J'ai vu du traître Assur la haine envenimée,  
Sa faction tremblante, & par lui ranimée,

Ses amis rassemblés , qu'à séduits sa fureur :  
 De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur.  
 J'ai feint de réunir nos causes mutuelles ;  
 Je l'ai fait épier par des regards fidelles :  
 Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté ;  
 Il marche au sacrilège avec impunité :  
 Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître ,  
 Que l'accès en est même interdit au grand - prêtre ,  
 Il y vole : & le bruit par ses soins se répand ,  
 Qu'Arzace est la victime , & que la mort l'attend ;  
 Que Ninus dans son sang doit laver son injure.  
 On parle au peuple , aux grands , on s'assemble , on murmure -  
 Je crains Ninus , Assur , & le ciel en courroux.

## S E M I R A M I S .

Eh bien , chère Azéma , ce ciel parle par vous ;  
 Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.  
 On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.  
 Ma fille , nos destins à la fois sont remplis :  
 Défendez votre époux : je vais sauver mon fils.

## A Z E M A .

Ciel !

## S E M I R A M I S .

Prête à l'épouser , les Dieux m'ont éclairée ;  
 Ils inspirent encor une mère éplorée ;  
 Mais les momens sont chers. Laissez-moi dans ces lieux :  
 Ordonnez en mon nom que les prêtres des Dieux ,  
 Que les chefs de l'état viennent ici se rendre.

*Azéma passe dans le vestibule du temple ; Sémiramis , de  
 l'autre côté , s'avance vers le mausolée.*

Ombre de mon époux ! je vais venger ta cendre.  
 Voici l'instant fatal , où ta voix m'a promis ,

Que

Que l'accès de ta tombe allait m'être permis :  
 J'obéirai ; mes mains qui guidaient des armées ,  
 Pour secourir mon fils à ta voix sont armées.  
 Venez , gardes du trône , accourez à ma voix ;  
 D'Arzace désormais reconnaissez les loix :  
 Arzace est votre roi , vous n'avez plus de reine ;  
 Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.  
 Soyez ses défenseurs , ainsi que ses sujets.  
 Allez.

*Les gardes se rangent au fond de la scène.*

Dieux tout - puissans , secondez mes projets.

*Elle entre dans le tombeau.*

S C E N E I I I .

A Z E M A ,

*revenant de la porte du temple sur le devant de la scène.*

Que méditait la reine , & quel dessein l'anime ?  
 A - t - elle encor le tems de prévenir le crime ?  
 O prodige , ô destin , que je ne conçois pas !  
 Moment cher & terrible , Arzace Ninias !  
 Arbitres des humains , puissances que j'adore ,  
 Me l'avez - vous rendu , pour le ravir encore ?



## S C E N E I V.

AZEMA, ARZACE, ou NINIAS.

A Z E M A.

AH! cher prince, arrêtez. Ninias, est-ce vous?  
 Vous le fils de Ninus, mon maître & mon époux?

N I N I A S.

Ah! vous me revoyez confus de me connaître.  
 Je fuis du sang des Dieux, & je frémis d'en être.  
 Ecartez ces horreurs, qui m'ont environné;  
 Fortifiez ce cœur au trouble abandonné;  
 Encouragez ce bras prêt à venger un père.

A Z E M A.

Gardez-vous de remplir cet affreux ministère.

N I N I A S.

Je dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.

A Z E M A.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole son fils!

N I N I A S.

Comment?

A Z E M A.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;  
 Un traître y tend pour vous un piège inévitable.

N I N I A S.

Qui peut me retenir, & qui peut m'effrayer?

A Z E M A.

C'est vous que dans la tombe on va sacrifier;  
 Assur, l'indigne Assur, a, d'un pas sacrilège;  
 Violé du tombeau le divin privilège:  
 Il vous attend.

## N I N I A S.

Grands Dieux ! tout est donc éclairci.  
 Mon cœur est rassuré, la victime est ici.  
 Mon père empoisonné par ce monstre perfide,  
 Demande à haute voix le sang du parricide.  
 Instruit par le grand-prêtre, & conduit par le ciel ;  
 Par Ninus même armé contre le criminel,  
 Je n'aurai qu'à frapper la victime funeste,  
 Qu'amène à mon courroux la justice céleste.  
 Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,  
 D'un pouvoir invincible est l'aveugle instrument.  
 Les Dieux seuls ont tout fait ; & mon ame étonnée  
 S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.  
 Je vois que malgré nous tous nos pas sont marqués ;  
 Je vois que des enfers ces mânes évoqués,  
 Sur le chemin du trône ont semé les miracles :  
 J'obéis sans rien craindre, & j'en crois les oracles.

## A Z E M A.

Tout ce qu'ont fait les Dieux ne m'apprend qu'à frémir :  
 Ils ont aimé Ninus : ils l'ont laissé périr.

## N I N I A S.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

## A Z E M A.

Ils choisissent souvent une victime pure ;  
 Le sang de l'innocence a coulé sous leurs coups.

## N I N I A S.

Puisqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.  
 Ce sont eux qui parlaient par la voix de mon père :  
 Ils me rendent un trône, une épouse, une mère :  
 Et couvert à vos yeux du sang du criminel,

Ils

Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.  
 Jobéis, c'est assez, le ciel fera le reste.

---

## S C E N E V.

A Z E M A seule.

**D**ieux! veillez sur ses pas, dans ce tombeau funeste.  
 Que voulez-vous? quel sang doit aujourd'hui couler?  
 Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.  
 Je crains Assur, je crains cette main sanguinaire;  
 Il peut percer le fils sur la cendre du père.  
 Abîmes redoutés, dont Ninus est sorti,  
 Dans vos antres profonds, que ce monstre englouti  
 Porte au sein des enfers la fureur qui le presse.  
 Cieux, tonnez, cieux, lancez la foudre vengeresse.  
 O son père! ô Ninus, quoi tu n'as pas permis  
 Qu'une épouse éplorée accompagnât ton fils!  
 Ninus, combats pour lui, dans ce lieu de ténèbres.  
 N'entens-je pas sa voix parmi des cris funèbres.  
 Dût ce sacré tombeau, profané par mes pas,  
 Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,  
 J'y descendrai, j'y volé... Ah! quels coups de tonnerre  
 Ont enflammé le ciel, & font trembler la terre!  
 Je crains, j'espère... il vient.



## SCENE VI.

NINIAS *une épée sanglante à la main*, AZEMA;

N I N I A S.

Ciel! où suis-je?

A Z E M A.

Ah! Seigneur;

Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

N I N I A S, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.  
 Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide?  
 J'errais dans les détours de ce grand monument,  
 Plein de respect, d'horreur & de faïffissement;  
 Il marchait devant moi: j'ai reconnu la place,  
 Que son ombre en courroux marquait à mon audace:  
 Auprès d'une colonne, & loin de la clarté,  
 Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,  
 J'ai vû briller le fer dans la main du perfide;  
 J'ai cru le voir trembler: tout coupable est timide:  
 J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur;  
 Et d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,  
 Déjà je le traînais, roulant sur la poussière,  
 Vers les lieux d'où partait cette faible lumière:  
 Mais je vous l'avoûrai, ses sanglots redoublés,  
 Ses cris plaintifs & sourds, & mal articulés,  
 Les Dieux qu'il invoquait, & le repentir même,  
 Qui semblait le saisir à son heure suprême;  
 La fainteté du lieu; la pitié dont la voix,

Alors

Alors qu'on est vengé, fait entendre ses loix ;  
 Un sentiment confus, qui même m'épouvante,  
 M'ont fait abandonner la victime sanglante.  
 Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,  
 Cette invincible horreur qui s'empare de moi ?  
 Mon cœur est pure, ô Dieux ! mes mains sont innocentes ;  
 D'un sang pros crit par vous vous les voyez fumantes ;  
 Quoi, j'ai servi le ciel, & je sens des remors !

A Z E M A.

Vous avez satisfait la nature & les morts.  
 Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère ;  
 Calmez à ses genoux ce trouble involontaire ;  
 Et puisqu'Assur n'est plus...

S C E N E V I I.

N I N I A S, A Z E M A, A S S U R.

*Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane & les gardes  
 de la reine.*

A Z E M A.

Ciel ! Assur à mes yeux !

N I N I A S.

Assur ?

A Z E M A.

Accourez tous, ministres de nos Dieux ;  
 Ministres de nos rois, défendez votre maître.

## S C E N E V I I I.

Le grand-prêtre OROES, les mages & le peuple,  
 NINIAS, AZEMA, ASSUR *désarmé*,  
 MITRANE, OTANE.

O T A N E.

**I**L n'en est pas besoin ; j'ai fait saisir le traître ;  
 Lorsque dans ce lieu saint il allait pénétrer.  
 La reine l'ordonna , je viens vous le livrer.

N I N I A S.

Qu'ai-je fait ? & quelle est la victime immolée ?

O R O E S.

Le ciel est satisfait ; la vengeance est comblée.

*En montrant Assur.*

Peuples, de votre roi voilà l'empoisonneur :

*En montrant Ninias.*

Peuples, de votre roi voilà le successeur.

Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître ;

Revoyez Ninias, & servez votre maître.

A S S U R.

Toi Ninias ?

O R O E S.

Lui-même ; un Dieu qui l'a conduit

Le fatva de ta rage, & ce Dieu te poursuit.

A S S U R.

Toi de Sémiramis tu reçus la naissance !

N I N I A S.

Oui ; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.

Allez, délivrez-moi de ce monstre inhumain.

Il ne méritait pas de tomber sous ma main.

Qu'il meure dans l'opprobre, & non de mon épée ;

E

Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.  
*Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante ; un magé  
 qui est à cette porte la relève.*

A S S U R.

Va : mon plus grand supplice est de te voir mon roi ;  
*Apercevant Sémiramis.*

Mais je te laisse encor plus malheureux que moi ;  
 Regarde ce tombeau ; contemple ton ouvrage.

N I N I A S.

Quelle victime , ô ciel , a donc frappé ma rage !

A Z E M A.

Ah ! fuyez , cher époux !

M I T R A N E.

Qu'avez-vous fait ?

O R O E S se mettant entre le tombeau & Ninias :

Sortez ;

Venez purifier vos bras ensanglantés ;  
 Remettez dans mes mains ce glaive trop funeste ;  
 Cet aveugle instrument de la fureur céleste.

N I N I A S, courant vers Sémiramis.

Ah ! cruels , laissez-moi le plonger dans mon cœur.

O R O E S, tandis qu'on le désarme.

Gardez de le laisser à sa propre fureur.

S E M I R A M I S,

qu'on fait avancer , & qu'on place sur un fauteuil.

Vien me venger , mon fils : un monstre sanguinaire,  
 Un traître , un sacrilège , assassine ta mère.

N I N I A S.

O jour de la terreur ! ô crimes inouïs !

Ce sacrilège affreux , ce monstre est votre fils :

Au sein qui m'a nourri cette main s'est plongée :

H 2

Je

116 SEMIRAMIS, TRAGÉDIE.

Je votis fuis dans la tombe, & vous ferez vengée.

SEMIRAMIS.

Hélas! j'y descendis pour défendre tes jours.  
Ta malheureuse mère allait à ton secours...  
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah! c'est le dernier trait à mon ame éperdue.  
J'atteste ici les Dieux qui conduisaient mon bras;  
Ces Dieux qui m'égarèrent...

SEMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas;  
Je te pardonne tout, si pour grace dernière,  
Une si chère main ferme au moins ma paupière.

*Il se jette à genoux.*

Vien, je te le demande, au nom du même sang;  
Qui t'a donné la vie, & qui fort de mon flanc.  
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.  
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle.  
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits,  
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais!  
Ninias, Azéma, que votre hymen efface  
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race;  
D'une mère expirante approchez-vous tous deux;  
Donnez-moi votre main; vivez, régnez heureux,  
Cet espoir me console... il mêle quelque joie  
Aux horreurs de la mort où mon ame est en proie.  
Je la sens... elle vient... songe à Sémiramis,  
Ne hai point sa mémoire: ô mon fils, mon cher fils...  
C'en est fait...

OROS.

La lumière à ses yeux est ravie.  
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.  
Par ce terrible exemple, apprenez tous, du moins;  
Que les crimes secrets ont les Dieux pour témoins.  
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.  
Rois, tremblez sur le trône, & craignez leur justice.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

ORESTE;

# ORESTE,

TRAGÉDIE;

*Telle qu'on la joue aujourd'hui sur le  
théâtre du roi à Paris.*

ORIENTAL

THE EAST INDIA COMPANY

Printed and Sold by J. B. ROBERTSON, at the  
Printers Office, No. 11, St. Pauls Church-yard.

---

E P I T R E

A

SON ALTESSE SERENISSIME  
MADAME LA DUCHESSE  
DU MAINE.

---

M A D A M E ,

**V**ous avez vû passer ce siècle admirable , à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples ; ce siècle qui sert de modèle au nôtre en tant de choses , & peut-être de reproche , comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces tems illustres que les *Condés* vos ayeux , couverts de tant de lauriers , cultivaient & encourageaient les arts ; où un *Bossuet* immortalisait les héros , & instruisait les rois ; où un *Fénélon* , le second des hommes dans l'éloquence , & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable , enseignait avec tant de charmes la justice & l'humanité ; où les *Racines* , les *Despréaux* présidaient aux belles-lettres , *Lully* à la musique , le *Brun* à la peinture. Tous ces arts , MADAME , furent accueill-

lis surtout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que presque au sortir de l'enfance j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'esprit de Monseigneur le duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre & celui de Mr. le duc du Maine; travaux heureux, dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduisait sur le champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'entousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle & harmonieuse énergie des vers Grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui polie par tant de grands auteurs, manque encor pourtant de précision, de force & d'abondance. On fait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne la valeur des expressions Grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit, pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un Dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on fait, avait une mélodie marquée, & charmaït l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi  
toute

toute traduction d'un poëte Grec est toujours faible, sèche & indigente. C'est du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant Mr. de Maléfiex, par des efforts que produisait un enthousiasme subit, & par un récit véhément, semblait suppléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans sa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi, MADAME, de rapeller ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur, ingénieux & sensible, qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs, & qui longtemps après sa ruine & celle de l'empire Romain, a servi encor à tirer l'Europe moderne de sa grossière ignorance.

Il connaissait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaissent Rome après l'avoir vûe. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce théâtre superbe & immense, bâti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocles* & des *Euripides* étaient écoutés par les *Périclès* & par les *Socrates*, & où de jeunes gens n'assistaient pas debout & en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres, était présent à son esprit. Il était bien loin de penser comme ces hommes ridiculement austères, & ces faux politiques, qui blâment encor les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs jeux publics, & qui ne savent pas que  
cette

cette magnificence même enrichissait Athènes ; en attirant dans son sein une foule d'étrangers , qui venaient l'admirer & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, MADAME, cet homme d'un esprit presque universel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force l'*Iphigénie en Tauride* d'*Euripide*. On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fête digne de celle qui la recevait, & de celui qui en faisait les honneurs ; vous y représentiez *Iphigénie*. Je fus témoin de ce spectacle ; je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre Français ; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique ; je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aisément, qu'à peine j'en connaissais d'autres ; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'*Oedipe*, sans même avoir lu celle de *Corneille*. Je commençai par m'essayer, en traduisant la fameuse scène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaste* & d'*Oedipe*. Je la lus à quelques-uns de mes amis qui fréquentaient les spectacles, & à quelques acteurs ; ils m'assurèrent que ce morceau ne pourrait jamais réussir en France ; ils m'exhortèrent à lire *Corneille*, qui l'avait soigneusement évité ; & me dirent tous, que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans *Oedipe*, les comédiens même ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je  
lus

Ius donc l'*Oedipe* de *Corneille*, qui fans être mis au rang de *Cinna* & de *Polyeucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un bout à l'autre : mais il falut céder à l'exemple & à la mauvaise coutume. J'introduisis au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte : je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire *Oedipe* devant elle ; la scène de *Sophocle* ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal ; mais vous, & Mr. le cardinal de *Polignac*, & Mr. de *Malezieux*, & tout ce qui composait votre cour, vous me blâmâtes universellement, & avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait si bien réussi fans ce malheureux ornement étranger ; & ce qui seul avait fait recevoir ma pièce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'*Oedipe*, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis ; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement ; & ce qui ressentait un peu la passion de l'amour, fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, MADAME, quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceste qui désolent une famille, & la contagion qui ravage un pays ! Et quel exemple plus frappant du ridicule

dicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Thésée* :

Quelque ravage affreux qu'étales ici la peste,  
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste :

& moi, qui soixante ans après lui, viens faire parler une vieille *Jocaste* d'un vieil amour ; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature ?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère est le plus théâtral qu'on ait jamais vu, & qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée amoureuse ; qu'une *Phèdre*, dis-je, étales les fureurs de cette passion funeste ; qu'une *Roxane*, dans l'oisiveté du ferrail, s'abandonne à l'amour & à la jalousie ; qu'*Ariane* se plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle ; qu'*Orosmane* tue ce qu'il adore : tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remors, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraisse pas ; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que *Néron* se cache derrière une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse & de son rival ; mais que le vieux *Mithridate* se serve d'une ruse comique, pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans ; mais que *Maxime*, même dans la pièce de *Cinna*, si remplie de beautés mâles & vraies, ne découvre

en lâche une conspiration si importante , que parce qu'il est imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour *Cinna* , & qu'on dise pour raison ,

L'amour rend tout permis ,

Un véritable amant ne connaît point d'amis ;

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne fais quel le *Viriate* , & qu'il soit assassiné par *Perpenna* , amoureux de cette Espagnole ; tout cela est petit & puéril , il le faut dire hardiment ; & ces petiteffes nous mettraient prodigieusement au-dessous des Athéniens , si nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts , qui sont de notre nation , par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange , c'est que les grands poètes tragiques d'Athènes aient si souvent traité des sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant , une *Electre* , une *Iphigénie* , une *Méropé* , un *Alcméon* , & que nos grands modernes négligeant de tels sujets , n'aient presque traité que l'amour , qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois annoblir cet amour par la politique ; mais un amour qui n'est pas furieux est froid , & une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encore. Des raisonnemens politiques sont bons dans *Polybe* , dans *Machiavel* ; la galanterie est à sa place dans la comédie & dans des contes : mais rien de tout cela n'est digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point, qu'une grande princesse, qui par son esprit, & par son rang, semblait en quelque sorte excusable de croire que tout le monde devait penser comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un sujet tragique: elle le donna à traiter aux deux maîtres de la scène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce, dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un second rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les seules scènes du *Cid*, qu'il avait imitées de l'Espagnol; l'autre, toujours élégant & tendre, était éloquent dans tous les genres, & savant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite situation les sentimens les plus délicats: aussi le premier fit de *Titus* & de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaisse au théâtre; l'autre trouva le secret d'intéresser pendant cinq actes, sans autre fond que ces paroles: *Je vous aime, & je vous quitte*. C'était, à la vérité, une pastorale entre un empereur, une reine & un roi, & une pastorale cent fois moins tragique que les scènes intéressantes du *Pastor fido*. Ce succès avait persuadé tout le public, & tous les auteurs, que l'amour seul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

¶ Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, & qu'il se repentit d'avoir affaibli la scène par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousie & de coquetterie,

terie , plus dignes , comme j'ai déjà osé le dire , de *Ménandre* que de *Sophocle* & d'*Euripide*. Il composa son chef-d'œuvre d'*Athalie* ; mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même , le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme , un enfant & un prêtre , pussent former une tragédie intéressante : l'ouvrage le plus aprochant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes , resta longtems méprisé , & son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vû son siècle éclairé , mais corrompu , ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que si ce grand homme avait vécu , & s'il avait cultivé un talent , qui seul avait fait sa fortune & sa gloire , & qu'il ne devait pas abandonner , il eût rendu au théâtre son ancienne pureté , il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands sujets de l'antiquité. Il avait commencé *l'Iphigénie en Tauride* , & la galanterie n'entra point dans son plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon* , ni *Oreste* , ni *Electre* , ni *Téléphonte* , ni *Ajax* ; mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant de l'épurer , tous ceux qui le suivirent imitèrent & outrèrent ses défauts sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans presque toutes les scènes tragiques : tantôt c'est un *Alcibiade* , qui avoue que dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé. Tantôt c'est une *Amestris* , qui dit que

La fille d'un grand roi

Brule d'un feu secret, sans honte & sans effroi,

Ici un *Agnonide*

De la belle Chrysis en tout lieu fuit les pas ;

Adorateur constant de ses divins apas.

Le féroce *Arminius*, ce défenseur de la Germanie, proteste qu'il vient de lire son sort dans les yeux d'*Isménie*, & vient dans le camp de *Varus* pour voir si les beaux yeux de cette *Isménie* daignent lui montrer leur tendresse ordinaire. Dans *Amasis*, qui n'est autre chose que la *Méropé* chargée d'épisodes romanesques, une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vû un moment dans une maison de campagne un jeune inconnu dont elle est éprise, s'écrie avec bienfiance :

C'est ce même inconnu, pour mon repos, hélas !

Autant qu'il le devait, il ne se cacha pas ;

Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,

Je le vis, j'en rougis ; mon ame en fut émuë.

Dans *Athénaïs*, un prince de Perse se déguise pour aller voir sa maîtresse à la cour d'un empereur Romain. On croit lire enfin les romans de Mademoiselle *Scudéri*, qui peignait des bourgeois de Paris sous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût détestable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers sensés, il arriva, par malheur, que Monsieur de *Longepierre*,  
très

très-zélé pour l'antiquité , mais qui ne connaissait pas assez notre théâtre , & qui ne travaillait pas assez ses vers , fit représenter son *Electre*. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique ; une froide & malheureuse intrigue ne défigurait pas ce sujet terrible ; la pièce était simple & sans épisode : voilà ce qui lui valait , avec raison , la faveur déclarée de tant de personnes de la première considération , qui espéraient qu'enfin cette simplicité précieuse , qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes , pourrait être bien reçue à Paris , où elle avait été si négligée.

Vous étiez , MADAME , aussi-bien que feu Madame la princesse de *Conty* , à la tête de ceux qui se flattaient de cette espérance ; mais malheureusement les défauts de la pièce Française l'emportèrent si fort sur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce , que vous avouâtes à la représentation , que c'était une statue de *Praxitèle* défigurée par un moderne. Vous eutes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être soutenu , sachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages , est aussi contraire aux progrès de l'esprit , que le déchaînement contre les bons. Mais la chute de cette *Electre* fit en même tems grand tort aux partisans de l'antiquité ; on se prévalut très-mal-à-propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original ; & pour achever de corrompre le goût de la nation , on se persuada qu'il était impossible de soutenir,

nir, sans une intrigue amoureuse, & sans des aventures romanesques, ces sujets que les Grecs n'avaient jamais deshonorés par de telles épisodes; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impossible de les imiter sans être condamné par son siècle: étrange contradiction! car si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux & de faible. Il est même très-vraisemblable, que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur tems. Je suis persuadé, MADAME, que les bons esprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé son *Electre*: ils durent remarquer, qu'il ne fouillait pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-seulement à la langue Grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il serait ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Electre* de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que je l'ai pû, tout l'esprit & toute la substance. Les fêtes que célébraient *Egiste* & *Clytemnestre*, & qu'ils appellaient les festins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Oreste* & de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'*Oreste*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphigénie* qui est précisément la *Chrysothemis* de *Sophocle*, & surtout les remors de *Clytemnestre*,

tous

tout est puisé dans la tragédie Grecque ; car lorsque celui qui fait à *Clytemnestre* le récit de la prétendue mort d'*Oreste*, lui dit : *Eh quoi, madame, cette mort vous afflige ? Clytemnestre* répond ; *Je suis mère, & par-là malheureuse ; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr son sang* : elle cherche même à se justifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon* : elle plaint sa fille ; & *Euripide* a poussé encor plus loin que *Sophocle* l'attendrissement & les larmes de *Clytemnestre* : voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vû senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme, criminelle envers son époux, & qui se laisse attendrir par ses enfans, qui reçoit la pitié dans son cœur altier & farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'apaise ensuite par les soumissions & par les larmes : le germe de ce personnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide*, & je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé, surtout, la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité, tant recommandée par les Grecs, & si difficile à saisir ; c'était là le vrai caractère de l'invention & du génie ; c'était l'essence du théâtre : un per-

sonnage étranger , qui dans l'*Oedipe* ou dans *Electre* ferait un grand rôle , qui détournerait sur lui l'attention , ferait un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens & la nature , dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie consistent à trouver tout dans son sujet , & non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnificence vraiment tragique des vers de *Sophocle* , cette élégance , cette pureté , ce naturel , sans quoi un ouvrage ( bien fait d'ailleurs ) serait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie sans amour , sans confidens , sans épisodes ; le petit nombre des partisans du bon goût m'en fait gré , les autres ne reviennent qu'à la longue , quand la fureur de parti , l'injustice de la persécution & les ténèbres de l'ignorance sont dissipées. C'est à vous , MADAME , à conserver les étincelles qui restent encor parmi nous de cette lumière précieuse que les anciens nous ont transmise. Nous leur devons tout : aucun art n'est né parmi nous , tout y a été transplanté : mais la terre , qui porte ces fruits étrangers , s'épuise & se lasse ; & l'ancienne barbarie , aidée de la frivolité , percerait encor quelquefois malgré la culture ; les disciples d'Athènes & de Rome deviendraient des Goths & des Vandales amollis par les mœurs des Sibarites , sans cette protection éclairée & attentive des personnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie , ou l'amour du génie , elles encouragent notre na-

tion , qui est plus faite pour imiter que pour inventer , & qui cherche toujours dans le sang de ses maîtres les leçons & les exemples dont elle a besoin. Tout ce que je désire , MADAME , c'est qu'il se trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché , qui tire le théâtre de cette mollesse & de cette afféterie où il est plongé , qui le rende respectable aux esprits les plus austères , digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvres que nous avons , & enfin du suffrage d'un esprit tel que le vôtre , & de ceux qui peuvent vous ressembler.



## ACTEURS.

ORESTE, fils de Clytemnestre & d'Agamemnon.

ELECTRE, }  
IPHISE, } fœurs d'Oreste.

CLYTEMNESTRE, épouse d'Egiste

EGISTE, Tyran d'Argos.

PILADE, ami d'Oreste.

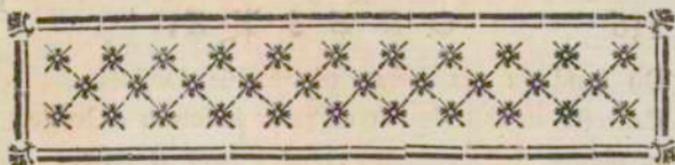
PAMMENE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.

DIMAS, officier des gardes.

Suite.

*Le théâtre doit représenter le rivage de la mer ; un bois , un temple , un palais , & un tombeau , d'un côté ; & de l'autre , Argos dans le lointain.*

ORESTE,



ORESTE,  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

**E**st-il vrai, cher Pammène! & ce lieu solitaire,  
Ce palais exécrable où languit ma misère,  
Me verra-t-il goûter la funeste douceur  
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur ?  
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chère,  
Vient-elle avec Egiste au tombeau de mon père ?  
Egiste ordonne-t-il qu'en ces solemnités  
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés ?  
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine,  
Qui célèbre le crime, & que ce jour amène ?

PAMMÈNE.

Ministre malheureux d'un temple abandonné,

Du fond de ces déserts où je suis confiné,  
 J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste,  
 Je pleure Agamemnon, j'ignore tout le reste.  
 O respectable Iphise! ô pur sang de mon roi!  
 Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.  
 Les desseins d'une cour en horreurs si fertile,  
 Pénètrent rarement dans mon obscur asyle.  
 Mais on dit qu'en effet Egiste soupçonneux,  
 Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux;  
 Qu'il ne souffrira plus qu'Electre en son absence  
 Apelle par ses cris Argos à la vengeance.  
 Il redoute sa plainte; il craint que tous les cœurs  
 Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs;  
 Et d'un œil vigilant épiant sa conduite,  
 Il la traite en esclave, & la traîne à sa suite.

## I P H I S E.

Ma sœur esclave! ô ciel! ô sang d'Agamemnon!  
 Un barbare à ce point outrage encor ton nom!  
 Et Clytemnestre, hélas! cette mère cruelle,  
 A permis cet affront qui réjaillit sur elle!

## P A M M E N E.

Peut-être votre sœur, avec moins de fierté,  
 Devait de son tyran braver l'autorité;  
 Et n'ayant contre lui que d'impuissantes armes;  
 Mêler moins de reproche & d'orgueil à ses larmes.  
 Qu'a produit sa fierté? que servent ses éclats?  
 Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

## I P H I S E.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asyle;  
 Un destin sans oprobre, un malheur plus tranquile.

Mer

Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau ;  
 Loin de ses ennemis , & loin de son bourreau :  
 Dans ce séjour de fang , dans ce désert si triste ,  
 Je pleure en liberté , je hais en paix Egiste.  
 Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir ,  
 Que lorsque rapellant le tems du desespoir ,  
 Le soleil à regret ramène la journée ,  
 Où le ciel a permis ce barbare hyménée ,  
 Où ce monstre enyvré du sang du roi des rois ,  
 Où Clytemnestre . . . .

---

## S C E N E II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

I P H I S E.

**H**Elas ! est-ce vous que je vois ;  
 Ma sœur ? . . .

E L E C T R E.

Il est venu ce jour où l'on aprête  
 Les détestables jeux de leur coupable fête.  
 Electre leur esclave , Electre votre sœur ,  
 Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

I P H I S E.

Un destin moins affreux permet que je vous voye ;  
 A ma douleur profonde il mêle un peu de joye ;  
 Et vos pleurs & les miens ensemble confondus . . .

E L E C T R E.

Des pleurs ? Ah ma faiblesse en a trop répandus.  
 Des pleurs ! Ombre sacrée : ombre chère & sanglante ;

Est

Est-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te présente ?  
 C'est du sang que je dois ; c'est du sang que tu veux ;  
 C'est parmi les apprêts de tes indignes jeux ,  
 Dans ce cruel triomphe , où mon tyran m'entraîne ,  
 Que ranimant ma force & soulevant ma chaîne ,  
 Mon bras , mon faible bras osera l'égorger ,  
 Au tombeau que sa rage ose encor outrager.  
 Quoi ! j'ai vû Clytemnestre avec lui conjurée ,  
 Lever sur son époux sa main trop assurée ?  
 Et nous sur le tyran nous suspendons des coups ,  
 Que ma mère à mes yeux porta sur son époux !  
 O douleur ! ô vengeance ! ô vertu qui m'animes ,  
 Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pû les crimes ?  
 Nous seules désormais devons nous secourir :  
 Craignez-vous de fraper ? craignez-vous de mourir ?  
 Secondez de vos mains ma main desespérée ;  
 Fille de Clytemnestre , & rejetton d'Atrée ,  
 Venez.

## I P H I S E.

Ah ! modérez ces transports impuissans ;  
 Commandez , chère Electre , au trouble de vos sens ;  
 Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :  
 Qui peut nous seconder ? comment trouver des armes ?  
 Comment fraper un roi de gardes entouré ,  
 Vigilant , soupçonneux , par le crime éclairé ?  
 Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;  
 Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

## E L E C T R E.

Je veux qu'il les écoute ; oui , je veux dans son cœur  
 Empoisonner sa joie , y porter ma douleur ;

Que

Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;  
Qu'ils appellent la foudre , & la fassent descendre ;  
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom ,  
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.  
Je vous pardonne , hélas ! cette douleur captive ,  
Ces faibles sentimens de votre ame craintive ;  
Il vous ménage au moins. De son indigne loi  
Le joug apesauti n'est tombé que sur moi.  
Vous n'êtes point esclave , & d'opprobres nourrie.  
Vos yeux ne virent point ce parricide impie ,  
Ces vêtements de mort , ces apprêts , ce festin ,  
Ce festin détestable , où le fer à la main ,  
Clytemnestre ! ma mère ! ah ! cette horrible image  
Est présente à mes yeux , présente à mon courage.  
C'est là , c'est en ces lieux , où vous n'osez pleurer ,  
Où vos ressentimens n'osent se déclarer ,  
Que j'ai vû votre père attiré dans le piège ,  
Se débattre & tomber sous leur main sacrilège.  
Pammène , aux derniers cris , aux sanglots de ton roi ,  
Je crois te voir encor accourir avec moi ;  
J'arrive. Quel objet ! une femme en furie  
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.  
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras ,  
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas ,  
Près du corps tout sanglant de son malheureux père ,  
A son secours encor il apellait sa mère.  
Clytemnestre apuyant mes soins officieux ,  
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux ;  
Et s'arrêtant du moins au milieu de son crime ,  
Nous laissa loin d'Égiste emporter la victime.

Oreste,

Oreste, dans ton sang consommant sa fureur ;  
 Egiste a-t-il détruit l'objet de sa terreur ?  
 Es-tu vivant encor ? as-tu suivi ton père ?  
 Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère :  
 Mes mains portent des fers ; & mes yeux pleins de pleurs ;  
 N'ont vû que des forfaits & des persécuteurs.

## P A M M È N E.

Filles d'Agamemnon, race divine & chère ;  
 Dont j'ai vû la splendeur & l'horrible misère ;  
 Permettez que ma voix puisse encor en vous deux  
 Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.  
 Avez-vous donc des Dieux oublié les promesses ?  
 Avez-vous oublié que leurs mains vengereffes  
 Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour ;  
 Où sa sœur avec moi lui conserva le jour ?  
 Qu'il doit punir Egiste au lieu même où vous êtes ;  
 Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites ;  
 Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin  
 Insulte encor au roi, dont il perça le sein ?  
 La parole des Dieux n'est point vaine & trompeuse ;  
 Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse ;  
 La peine fuit le crime : elle arrive à pas lents.

## E L E C T R E.

Dieux qui la préparez, que vous tardez longtems !

## I P H I S E.

Vous le voyez, Pammène ; Egiste renouvelle  
 De son hymen sanglant la pompe criminelle.

## E L E C T R E.

Et mon frère exilé de déserts en déserts ;  
 Semble oublier son père, & négliger mes fers.

P A M M E N E.

Comptez les tems : voyez qu'il touche à peine l'âge  
Où la force commence à se joindre au courage :  
Espérez son retour, espérez dans les Dieux.

E L E C T R E.

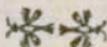
Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux ;  
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience ;  
Hélas ! vous me rendez un rayon d'espérance.  
Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels ;  
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,  
Si le crime insolent, dans son heureuse yvresse,  
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse ?  
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur ;  
Votre bras suspendu frappera l'opresseur.  
Oreste, enten ma voix, celle de ta patrie,  
Celle du sang versé qui t'appelle & qui crie :  
Vien du fond des déserts, où tu fus élevé,  
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.  
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre ?  
C'est au monstre d'Argos, aux tyrans de la terre,  
Aux meurtriers des rois, que tu dois t'adresser :  
Vien ; qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer.

I P H I S E.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère ;  
Votre mère paraît.

E L E C T R E.

Ai-je encor une mère ?



SCENE

## S C E N E I I I .

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

C L Y T E M N E S T R E .

A llez ; que l'on me laisse en ces lieux retirés ;  
Pammène , éloignez-vous ; mes filles , demeurez .

I P H I S E .

Hélas ! ce nom sacré dissipe mes allarmes .

E L E C T R E .

Ce nom , jadis si faint , redouble encor mes larmes .

C L Y T E M N E S T R E .

J'ai voulu sur mon sort , & sur vos intérêts ,  
Vous dévoiler enfin mes sentimens secrets .  
Je rends grace au destin , dont la rigueur utile ,  
De mon second époux rendit l'hymen stérile ,  
Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc ,  
Un sang que j'aurais vû l'ennemi de mon sang .  
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie ;  
Et les chagrins secrets dont je fus poursuivie ,  
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours ;  
Pouront précipiter le terme de mes jours .  
Mes filles devant moi ne sont point étrangères :  
Même en dépit d'Egiste elles m'ont été chères :  
Je n'ai point étouffé mes premiers sentimens ;  
Et malgré la fureur de ses emportemens ,  
Electre , dont l'enfance a consolé sa mère  
Du sort d'Iphigénie , & des rigueurs d'un père ,  
Electre qui m'outrage , & qui brave mes loix ,

Dans

Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

## ELECTRE.

Qui! vous, madame, ô ciel! vous m'aimeriez encore?

Quoi, vous n'oubliez point ce sang qu'on deshonoré?

Ah, si vous conservez des sentimens si chers,

Observez cette tombe, . . . & regardez mes fers.

## CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre esprit inflexible

Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible:

Vous portez le poignard dans ce cœur agité;

Vous frapez une mère, & je l'ai mérité.

## ELECTRE.

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue.

La nature en mon cœur est toujours entendue.

Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos piés

Ces reproches sanglans trop longtems effuyés.

Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,

D'Egiste dans mon cœur je vous ai séparée.

Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir;

J'ai pleuré sur ma mère, & n'ai pu vous haïr.

Ah! si le ciel enfin vous parle & vous éclaire,

S'il vous donne en secret un remors salutaire,

Ne le repoussez pas: laissez-vous pénétrer

A la secrette voix qui vous daigne inspirer.

Détachez vos destins des destins d'un perfide:

Livrez-vous toute entière à ce Dieu qui vous guide.

Appelez votre fils, qu'il revienne en ces lieux,

Reprendre de vos mains le rang de ses ayeux;

Qu'il punisse un tyran; qu'il régne; qu'il vous aime;

Qu'il venge Agamemnon, ses filles, & vous-même.

Faites

Faites venir Oreste.

C L Y T E M N E S T R E :

Electre, levez-vous ;

Ne parlez point d'Oreste, & craignez mon époux.  
 J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;  
 Mais d'un maître absolu la puissance outragée  
 Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :  
 Et vous l'avez forcé d'apésantir son bras.  
 Moi-même qui me vois sa première sujette,  
 Moi qu'offensa toujours votre plainte indiscrette ;  
 Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,  
 Je l'irritais encor, au lieu de l'adoucir.  
 N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage ;  
 Pliez à votre état ce superbe courage ;  
 Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,  
 Comme on cède au destin, quand on veut le changer ;  
 Je voudrais dans le sein de ma famille entière,  
 Finir un jour en paix ma fatale carrière.  
 Mais si vous vous hâtez, si vos soins imprudens  
 Apellent en ces lieux Oreste avant le tems,  
 Si d'Egiste jamais il affronte la vûe,  
 Vous hazardez sa vie, & vous êtes perdue ;  
 Et malgré la pitié dont mes sens sont atteints,  
 Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

E L E C T R E.

Lui, votre époux ? O ciel ! lui, ce monstre ?... Ah, ma mère ;  
 Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère ?  
 A quoi vous sert, hélas ! ce remors passager ?  
 Ce sentiment si tendre était-il étranger ?

Vous

Vous menacez Electre, & votre fils lui-même!

*A Iphise.*

Ma sœur! & c'est ainsi qu'une mère nous aime?

*A Clytemnestre.*

Vous menacez Oreste!... Hélas, loin d'espérer  
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,  
J'ignore si le ciel a conservé sa vie;  
J'ignore si ce maître abominable, impie,  
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeler,  
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

## I P H I S E.

Madame, croyez-nous; je jure, j'en atteste  
Les Dieux dont nous sortons, & la mère d'Oreste;  
Que loin de l'appeler dans ce séjour de mort,  
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.  
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,  
De ces fils malheureux, de ses sœurs gémissantes;  
N'affligez plus Electre: on peut à ses douleurs  
Pardonner le reproche, & permettre les pleurs.

## E L E C T R E.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;  
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte,  
Je connais trop Egiste, & sa férocité;  
Et mon frère est perdu, puisqu'il est redouté.

## C L Y T E M N E S T R E.

Votre frère est vivant; reprenez l'espérance.  
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.  
Modérez vos fureurs, & sachez aujourd'hui,  
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.  
Vous pensez que je viens, heureuse & triomphante,

Conduire dans la joie une pompe éclatante ;  
 Electre , cette fête est un jour de douleur ;  
 Vous pleurez dans les fers , & moi dans ma grandeur ;  
 Je fais quels vœux forma votre haine insensée.  
 N'implorez plus les Dieux ; ils vous ont exaucée.  
 Laissez-moi respirer.

## S C E N E I V.

C L Y T E M N E S T R E *seule.*

L'Aspect de mes enfans  
 Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.  
 Hymen , fatal hymen , crime longtems prospère ,  
 Nœuds sanglans qu'ont formés le meurtre & l'adultère ,  
 Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés ,  
 Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez ?  
 Mon bonheur est détruit , l'ivresse est dissipée :  
 Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.  
 Qu'Egiste est aveuglé , puisqu'il se croit heureux !  
 Tranquille , il me conduit à ces funèbres jeux ;  
 Il triomphe , & je sens succomber mon courage.  
 Pour la première fois je redoute un présage ;  
 Je crains Argos , Electre , & ses lugubres cris ,  
 La Grèce , mes sujets , mon fils , mon propre fils.  
 Ah , quelle destinée , & quel affreux supplice ,  
 De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse !  
 De n'oser prononcer , sans des troubles cruels ,  
 Les noms les plus sacrés , les plus chers aux mortels !  
 Je chassai de mon cœur la nature outragée ;  
 Je tremble au nom d'un fils ; la nature est vengée.

S C E N E

## SCÈNE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

AH! trop cruel Egiste, où guidiez-vous mes pas ?  
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas ?

EGISTE.

Quoi, ces solemnités, qui vous étaient si chères,  
Ces gages renaissans de nos destins prospères,  
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !  
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur ?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu, peut-être, est pour nous redoutable.  
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.  
A des tourmens nouveaux tous mes sens sont ouverts.  
Iphise dans les pleurs, Electre dans les fers,  
Du sang versé par nous cette demeure empreinte,  
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTE.

Laissez gémir Iphise, & vous ressouvenez,  
Qu'après tous nos affronts trop longtems pardonnés ;  
L'impétueuse Electre a mérité l'outrage  
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.  
Je la traîne enchaînée, & je ne prétens pas  
Que de ses cris plaintifs allarmant mes états,  
Dans Argos désormais sa dangereuse audace  
Ose des Dieux sur nous rappeler la menace,  
D'Oreste aux mécontens promettre le retour.  
On n'en parle que trop : & depuis plus d'un jour,

Partout le nom d'Oreste a bleffé mon oreille ;  
Et ma juste colère à ce bruit se réveille.

C L Y T E M N E S T R E.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit ;  
On prétend qu'en secret un oracle a prédit,  
Qu'un jour en ce lieu même, où mon destin me guide ;  
Il porterait sur nous une main parricide.  
Pourquoi tenter les Dieux ? Pourquoi vous présenter  
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter ?

E G I S T E.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire :  
Mais loin que dans le piège Oreste nous attire,  
Lui-même à ma poursuite il ne peut échaper.  
Déjà de toutes parts j'ai sù l'envelopper.  
Errant & poursuivi de rivage en rivage,  
Il promène en tremblant son impuissante rage ;  
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.  
D'Epidaure en secret le roi m'est attaché :  
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

C L Y T E M N E S T R E.

Mais, quoi, mon fils !

E G I S T E.

Je fais quelle est sa violence :  
Il est fier, implacable, aigri par son malheur ;  
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

C L Y T E M N E S T R E.

Ah, seigneur ! elle est juste.

E G I S T E.

Il faut la rendre vaine.  
Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plistène :  
Il est dans Epidaure.

C L Y

CLYTEMNESTRE.

A quel dessein ? pourquoi ?

EGISTE.

Pour assurer mon trône , & calmer votre effroi.  
 Oui , Pliftène mon fils , adopté par vous-même ,  
 L'héritier de mon nom , & de mon diadème ,  
 Est trop intéressé , madame , à détourner  
 Des périls que toujours vous voulez soupçonner.  
 Il vous tient lieu de fils , n'en connaissez plus d'autre.  
 Vous savez , pour unir ma famille & la vôtre ,  
 Qu'Electre eût pû prétendre à l'hymen de mon fils ,  
 Si son cœur à vos loix eût été plus soumis ,  
 Si vos soins avaient pû fléchir son caractère ;  
 Mais je punis la sœur , & je cherche le frère ;  
 Pliftène me seconde ; en un mot , il vous sert :  
 Notre ennemi commun sans doute est découvert.  
 Vous frémissez , madame ?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes !

Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes ?  
 Egiste , vous savez qui j'ai privé du jour...  
 Le fils que j'ai nourri périrait à son tour !  
 Ah , de mes jours usés le déplorable reste  
 Doit-il être acheté par un prix si funeste ?

EGISTE.

Songez...

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois  
 Ce ciel dont si longtems j'ai méprisé les loix.

EGISTE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obitacles ?

Qu'attendez-vous ici du ciel, & des oracles ?  
 Au jour de notre hymen furent-ils écoutés ?

C L Y T E M N E S T R E .

Vous rappelez des tems dont ils sont irrités.  
 De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.  
 L'amour brava les Dieux, la crainte les consulte.  
 N'insultez point, seigneur, à mes sens affaiblis.  
 Le tems qui change tout, a changé mes esprits ;  
 Et peut-être des Dieux la main apesantie  
 Se plaît à subjuguier ma fierté démentie.  
 Je ne sens plus en moi ce courage emporté,  
 Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.  
 Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère :  
 Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère ;  
 Mais une fille esclave, un fils abandonné,  
 Un fils, mon ennemi, peut-être assassiné,  
 Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre ;  
 L'idée en est horrible : & je suis mère encore.

E G I S T E .

Vous êtes mon épouse, & surtout vous réglez.  
 Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.  
 Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure,  
 Pour des enfans ingrats qui bravent la nature ?  
 Venez ; votre repos doit sur eux l'emporter.

C L Y T E M N E S T R E .

Du repos dans le crime ! ah, qui peut s'en flatter ?

*Fin du premier acte.*



ACTE

## A C T E II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PILADE.

O R E S T E.

**P**ilade, où sommes-nous ? en quels lieux t'a conduit  
 Le malheur obstiné du destin qui me suit ?  
 L'infortune d'Oreste environne ta vie.  
 Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,  
 Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.  
 Sans secours avec toi jetté dans ces déserts,  
 Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.  
 Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.  
 A peine as-tu caché, sous ces rocs escarpés,  
 Quelques tristes débris au naufrage échapés.  
 Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête ?

P I L A D E.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête ;  
 Mais de notre destin pourquoi desespérer ?  
 Tu vis, il ne suffit ; tout doit me rassurer.  
 Un Dieu dans Epidaure a conservé ta vie,  
 Que le barbare Egiste a toujours poursuivie.  
 Dans ton premier combat il a conduit tes mains.  
 Plistène sous tes coups a fini ses destins.  
 Marchons sous la faveur de ce Dieu tutélaire,  
 Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

K 4

O R E S T E

O R E S T E .

Je n'ai contre un tyran sur le trône affermi,  
 Dans ces lieux inconnus qu'Oreste & mon ami.

P I L A D E .

C'est assez ; & du ciel je reconnais l'ouvrage.  
 Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :  
 Il veut seul accomplir ses augustes desseins :  
 Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.  
 Tantôt de trente rois il arme la vengeance ;  
 Tantôt trompant la terre , & frappant en silence ,  
 Il veut en signalant son pouvoir oublié ,  
 N'armer que la nature , & la seule amitié.

O R E S T E .

Avec un tel secours bannissons nos allarmes ; -  
 Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.  
 As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,  
 Où nous avons pris terre après de longs efforts,  
 As-tu caché, du moins, ces cendres de Plistène,  
 Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,  
 Cette urne qui d'Egiste a dû tromper les yeux ?

P I L A D E .

Echapée au naufrage, elle est près de ces lieux.  
 Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,  
 Qui dans le sang Troyen fut autrefois trempée,  
 Ce fer d'Agamemnon qui doit venger sa mort,  
 Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du sort,  
 Des mains des assassins ton enfance sauvée  
 Fut, loin des yeux d'Egiste, en Phocide élevée.  
 L'anneau qui lui servait est encor en tes mains.

O R E S T E

O R E S T E.

Comment des Dieux vengeurs accomplir les desseins ?  
 Comment porter encor aux mânes de mon père,  
 (*en montrant l'épée qu'il porte.*)

Ce glaive qui frapa mon indigne adversaire.  
 Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel ;  
 Lui-même a tout détruit ; un naufrage cruel  
 Sur ces bords ignorés nous jette à l'avanture.  
 Quel chemin peut conduire à cette cour impure ?  
 A ce séjour de crime , où j'ai reçu le jour ?

P I L A D E.

Regarde ce palais , ce temple , cette tour ,  
 Ce tombeau , ces cyprès , ce bois sombre & sauvage ;  
 De deuil & de grandeur tout offre ici l'image.  
 Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés ,  
 Triste , levant au ciel des yeux désespérés ;  
 Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence  
 Sans doute a des malheurs la longue expérience ;  
 Sur son malheureux sort il pourra s'attendrir.

O R E S T E.

Il gémit : tout mortel est donc né pour souffrir !

## S C E N E II.

O R E S T E , P I L A D E , P A M M E N E.

P I L A D E.

O Qui que vous soyez , tournez vers nous la vûe.  
 La terre où je vous parle est pour nous inconnue.  
 Vous voyez deux amis , & deux infortunés ,

A

A la fureur des flots longtems abandonnés,  
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice ?

P A M M E N E.

Je fers ici les Dieux , j'implore leur justice ;  
J'exerce en leur présence , en ma simplicité,  
Les respectables droits de l'hospitalité.  
Daignez sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse ;  
Mépriser des grands rois la superbe richesse :  
Venez ; les malheureux me sont toujourns sacrés.

O R E S T E.

Sage & juste habitant de ces bords ignorés ,  
Que des Dieux par nos mains la puissance immortelle,  
De votre piété récompense le zèle !  
Quel asyle est le vôtre , & quelles sont vos loix ?  
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois ?

P A M M E N E.

Egiste régné ici , je suis sous sa puissance.

O R E S T E.

Egiste ? ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

P I L A D E.

Dans ce péril nouveau , gardez de vous trahir.

O R E S T E.

Egiste ? justes Dieux ! celui qui fit périr....

P A M M E N E.

Lui-même.

O R E S T E.

Et Clytemnestre après ce coup funeste ?

P A M M E N E.

Elle régné avec lui : l'univers fait le reste.

O R E S T E.

Ce palais , ce tombeau ?....

P A M M E N E.

PAMMENE.

Ce palais redouté  
Est par Egiste même en ce jour habité.  
Mes yeux ont vû jadis élever cet ouvrage,  
Par une main plus digne, & pour un autre usage.  
Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)  
Est celui de mon roi, du grand Agamemnon.

Oreste.

Ah! c'en est trop : le ciel épuise mon courage.

PILADE à Oreste.

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMENE à Oreste qui se détourne.

Etranger généreux, vous vous attendrissez.  
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez.  
Hélas! qu'en liberté votre cœur se déploie;  
Plaignez le fils des Dieux, & le vainqueur de Troye.  
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,  
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

Oreste.

Si je fus élevé loin de cette contrée,  
Je n'en chéris pas moins les descendans d'Atrée.  
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.  
Je dois surtout... Electre est-elle dans Argos?

PAMMENE.

Seigneur, elle est ici...

Oreste.

Je veux, je cours.

PILADE.

Arrête!

Tu vas braver les Dieux, tu hazardest ta tête.

Que

Que je te plains!

(à Pammène.)

Daignez, respectable mortel,  
Dans le temple voisin nous conduire à l'autel;  
C'est le premier devoir. Il est tems que j'adore  
Le Dieu qui nous sauva sur la mer d'Epidaure.

O R E S T E.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau sacré,  
Où repose un héros lâchement massacré:  
Je dois à sa grande ombre un secret sacrifice.

P A M M È N E.

Vous, seigneur? ô destins! ô céleste justice!  
Eh quoi! deux étrangers ont un dessein si beau!  
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau!  
Hélas, le citoyen timidement fidèle  
N'oserait en ces lieux imiter ce saint zèle.  
Dès qu'Egiste parait, la piété, seigneur,  
Tremble de se montrer, & rentre au fond du cœur.  
Egiste apporte ici le frein de l'esclavage.  
Trop de danger vous fuit.

O R E S T E.

C'est ce qui m'encourage.

P A M M È N E.

De tout ce que j'entens que mes sens sont saisis!  
Je me tais... mais, seigneur, mon maître avait un fils,  
Qui dans les bras d'Electre... Egiste ici s'avance:  
Clytemnestre le fuit, — évitez leur présence.

O R E S T E.

Quoi! c'est Egiste?

P I L A D E.

Il faut vous cacher à ses yeux.

SCÈNE

## S C E N E I I I.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, *plus loint*  
PAMMENE, Suite.

EGISTE à Pammène.

**A** Qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?  
L'un de ces deux mortels porte sur son visage  
L'empreinte des grandeurs, & les traits du courage ;  
Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé ;  
Dans une douleur sombre il semble envelopé ;  
Quel est-il ? est-il né sous mon obéissance ?

PAMMENE.

Je connais son malheur, & non pas sa naissance.  
Je devais des secours à ces deux étrangers,  
Pouffés par la tempête à travers ces rochers ;  
S'ils ne me trompent point, la Grèce est leur patrie.

EGISTE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ! deux malheureux en ces lieux abordés,  
D'un œil si soupçonneux seraient-ils regardés ?

EGISTE.

On murmure, on m'allarme, & tout me fait ombrage ;

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans, c'est là notre partage :  
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint ;  
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

EGISTE à Pammène.

Allez, dis-je, & fachez quel lieu les a vû naître ;

Pour

Pourquoi près du palais ils ont osé paraître ;  
De quel port ils partaient ; & surtout quel dessein  
Les guida sur ces mers dont je suis souverain.

---

## S C E N E I V.

E G I S T E , C L Y T E M N E S T R E .

E G I S T E .

Clytemnestre , vos Dieux ont gardé le silence :  
En moi seul désormais mettez votre espérance.  
Fiez-vous à mes soins , vivez , réglez en paix ,  
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.  
Quant au destin d'Electre , il est tems que j'y pense.  
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance :  
Sans doute elle est à craindre : & je fais que son nom  
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon :  
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence ,  
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.  
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens ,  
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens ;  
Vous voulez terminer cette haine fatale ,  
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale ?  
Parlez-lui , mais craignons tous deux de partager  
La honte d'un refus , qu'il nous faudrait venger.  
Je me flatte avec vous , qu'un si triste esclavage  
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage ,  
Que ce passage heureux , & si peu préparé ,  
Du rang le plus abject à ce premier degré ,  
Le poids de la raison qu'une mère autorise ,

L'am-

L'ambition surtout la rendra plus soumise.  
 Gardez qu'elle résiste à sa félicité :  
 Il reste un châtiment pour sa témérité.  
 Ici votre indulgence, & le nom de son père ;  
 Nourrissent son orgueil au sein de la misère.  
 Qu'elle craigne, madame, un sort plus rigoureux ;  
 Un exil sans retour, & des fers plus honteux.

---

## S C E N E V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

**M**A fille, approchez-vous : & d'un œil moins austère ;  
 Envisagez ces lieux, & surtout une mère.  
 Je gémis en secret, comme vous soupirez,  
 De l'avilissement où vos jours sont livrés ;  
 Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,  
 Je m'en afflige en mère, & m'en indigne en reine.  
 J'obtiens grace pour vous ; vos droits vous sont rendus.

ELECTRE.

Ah, madame ! à vos piés....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine,  
 Du grand nom de Pélops réparer la ruine,  
 Rénir ses enfans trop longtems divisés.

ELEC

E L E C T R E .

Ah, parlez-vous d'Oreste? achevez, disposez.

C L Y T E M N E S T R E .

Je parle de vous-même : & votre ame obstinée  
 A son propre intérêt doit être ramenée.  
 De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer :  
 Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.  
 Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage ;  
 De Micène & d'Argos espérer l'héritage :  
 C'est à vous de passer, des fers que vous portez ;  
 A ce suprême rang des rois dont vous fortiez.  
 D'Egiste contre vous j'ai sù fléchir la haine.  
 Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistène.  
 Plistène est d'Epidaure attendu chaque jour :  
 Votre hymen est fixé pour son heureux retour.  
 D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire ;  
 Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

E L E C T R E .

At quel oubli, grands Dieux ! ose-t-on m'inviter ?  
 Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter ?  
 O fort ! ô derniers coups tombés sur ma famille !  
 Songez-vous au héros dont Electre est la fille ?  
 Madame, osez-vous bien, par un crime nouveau,  
 Abandonner Electre au fils de son bourreau ?  
 Le sang d'Agamemnon ! qui ? moi ? la sœur d'Oreste,  
 Electre, au fils d'Egiste, au neveu de Thieste !  
 Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront,  
 Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;  
 Rendez-moi les horreurs de cette servitude,  
 Dont j'ai fait une épreuve & si longue & si rude.

L'op-

L'opprobre est mon partage ; il convient à mon sort.  
 J'ai suporté la honte , & vû de près la mort.  
 Votre Egiste cent fois m'en avait menacée ;  
 Mais, enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.  
 Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi ,  
 Que les horribles vœux qu'on exige de moi.  
 Allez, de cet affront je vois trop bien la cause ;  
 Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.  
 Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel  
 Craint les droits de ses sœurs au trône paternel ;  
 Il veut forcer mes mains à seconder sa rage ,  
 Assurer à Plistène un sanglant héritage ,  
 Joindre un droit légitime aux droits des assassins ,  
 Et m'unir aux forçats par les nœuds les plus saints.  
 Ah ! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,  
 Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;  
 Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon sein :  
 Et si ce n'est assez , prêtez-lui votre main :  
 Frappez , joignez Electre à son malheureux frère ;  
 Frappez , dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

## CLYTEMNESTRE.

Ingrate , c'en est trop , & toute ma pitié  
 Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.  
 Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire ,  
 Pour fléchir , pour briser ton cruel caractère ?  
 Tendresse , châtimens , retour de mes bontés ,  
 Tes reproches sanglans souvent même écoutés ,  
 Raison , menace , amour , tout , jusqu'à la couronne ,  
 Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne ;  
 J'ai prié , j'ai puni , j'ai pardonné sans fruit :

Va, j'abandonne Electre au malheur qui la fuit :  
 Va, je suis Clytemnestre, & surtout je suis reine.  
 Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.  
 C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main  
 Careffer le serpent qui déchire mon sein.  
 Pleure, tonne, gémi, j'y suis indifférente.  
 Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente ;  
 Flottant entre la plainte & la témérité,  
 Sous la puissante main de son maître irrité.  
 Je t'aimais malgré toi ; l'aveu m'en est bien triste :  
 Je ne suis plus pour toi que la femme d'Égiste ;  
 Je ne suis plus ta mère, & toi seule as rompu  
 Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,  
 Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,  
 Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjure.

---

## S C E N E V I.

E L E C T R E *seule.*

**E**T c'est ma mère, ô ciel! fut-il jamais pour moi ?  
 Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi ?  
 Hélas, j'en ai trop dit : ce cœur plein d'amertume  
 Répandait malgré lui le fiel qui le consume.  
 Je m'emporte, il est vrai ; mais ne m'a-t-elle pas  
 D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas ?  
 On offre sa dépouille à sa sœur désolée !  
 De ces lieux tout sanglans la nature exilée,  
 Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,  
 Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.

S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,  
 A quoi bon ménager ma plus grande ennemie ?  
 Pourquoi ? pour obtenir de ses tristes faveurs  
 De ramper dans la cour de mes persécuteurs ?  
 Pour lever en tremblant, aux Dieux qui me trahissent,  
 Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent ?  
 Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,  
 Dans le lit de mon père, & sur son trône assis,  
 Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,  
 Qui m'ôte encor ma mère, & me prive d'Oreste ?

SCÈNE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.  
 CHère Electre, apaisez ces cris de la douleur.

ELECTRE.  
 Moi !

IPHISE.  
 Partagez ma joye.

ELECTRE.  
 O comble du malheur !  
 Quelle funeste joye à nos cœurs étrangère !

IPHISE.  
 Espérons.

ELECTRE.  
 Non, pleurez ; si j'en crois une mère,  
 Oreste est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah ! si j'en crois mes yeux ;

L 2

Oreste

Oreste vit encor , Oreste est en ces lieux.

E L E C T R E .

Grands Dieux ! Oreste ? lui ? serait-il bien possible ?

Ah ! gardez d'abuser une ame trop sensible.

Oreste , dites-vous ?

I P H I S E .

Oui.

E L E C T R E .

D'un songe flatteur

Ne me présentez pas la dangereuse erreur.

Oreste ! ... Pourfûivez ; je succombe à l'atteinte

Des mouvemens confus d'espérance & de crainte.

I P H I S E .

Ma sœur , deux inconnus , qu'à travers mille morts ,

La main d'un Dieu , sans doute , a jettés sur ces bords ,

Recueillis par les soins du fidèle Pammène ;

L'un des deux...

E L E C T R E .

Je me meurs , & me soutiens à peine.

L'un des deux ?

I P H I S E .

Je l'ai vû : quel feu brille en ses yeux !

Il avait l'air , le port , le front des demi - Dieux ,

Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troye ;

La même majesté sur son front se déploie.

A mes avides yeux , soigneux de s'arracher ,

Chez Pammène en secret il semble se cacher.

Interdite , & le cœur tout plein de son image ,

J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage ,

Sous ces sombres cyprès , dans ce temple éloigné ,

Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.

Je l'ai vû , ce tombeau , couronné de guirlandes ,

De

De l'eau sainte arrosé , couvert encor d'offrandes ;  
 Des cheveux , si mes yeux ne se sont pas trompés ,  
 Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés ;  
 Une épée , & c'est là ma plus ferme espérance ,  
 C'est le signe éclatant du jour de la vengeance !  
 Et quel autre qu'un fils , qu'un frère , qu'un héros ,  
 Suscité par les Dieux pour le salut d'Argos ,  
 Aurait osé braver ce tyran redoutable ?  
 C'est Oreste , sans doute : il en est seul capable ;  
 C'est lui , le ciel l'envoie ; il m'en daigne avertir.  
 C'est l'éclair qui paraît , la foudre va partir.

## E L E C T R E.

Je vous crois ; j'attens tout : mais n'est-ce point un piège  
 Que tend de mon tyran la fourbe sacrilège ?  
 Allons. De mon bonheur il me faut assurer.  
 Ces étrangers . . . . Courons , mon cœur va m'éclairer.

## I P H I S E.

Pammène m'avertit , Pammène nous conjure  
 De ne point approcher de sa retraite obscure.  
 Il y va de ses jours.

## E L E C T R E.

Ah ! que m'avez-vous dit ?  
 Non , vous êtes trompée , & le ciel nous trahit.  
 Mon frère , après seize ans , rendu dans sa patrie ,  
 Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie ;  
 Il eût porté la joye à ce cœur désolé ;  
 Loin de vous fuir , Iphise , il vous aurait parlé.  
 Ce fer vous rassurait , & j'en suis allarmée.  
 Une mère cruelle est trop bien informée.  
 J'ai cru voir , & j'ai vû dans ses yeux interdits

Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.  
 N'importe , je conserve un reste d'espérance ;  
 Ne m'abandonnez pas , ô Dieux de la vengeance !  
 Pammène à mes transports pourra-t-il résister ?  
 Il faut qu'il parle , allons ; rien ne peut m'arrêter.

## I P H I S E.

Vous vous perdez , songez qu'un maître impitoyable  
 Nous obsède , nous suit d'un œil inévitable.  
 Si mon frère est venu , nous l'allons découvrir ;  
 Ma sœur , en lui parlant , nous le faisons périr :  
 Et si ce n'est pas lui , notre recherche vaine  
 Irrite nos tyrans , met en danger Pammène.  
 Je revole au tombeau que je peux honorer :  
 Clytemnestre du moins m'a permis d'y pleurer.  
 Cet étranger , ma sœur , y peut paraître encore ;  
 C'est un asyle sûr : & ce ciel que j'implore ,  
 Ce ciel dont votre audace accuse les rigueurs ,  
 Pours le rendre encor à vos cris , à mes pleurs.  
 Venez.

## E L E C T R E.

De quel espoir ma douleur est suivie !  
 Ah ! si vous me trompez , vous m'arrachez la vie.

*Fin du second acte.*



A C T E

## A C T E III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PILADE.

*(Un esclave porte une urne, & un autre une épée.)*

PILADE.

Quoi ! verrai-je toujours ta grande ame égarée  
 Souffrir tous les tourmens des descendans d'Atrée ?  
 De l'attendrissement passer à la fureur ?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste, il est né pour l'horreur,  
 J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle  
 Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle.  
 J'appellais en secret ces mânes indignés,  
 Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.  
 Une femme vers moi courant, désespérée,  
 Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,  
 Comme si dans ces lieux qu'habite la terreur  
 Elle eût fui sous les coups de quelque Dieu vengeur.  
 Elle a jetté sur moi sa vue épouvantée ;  
 Elle a voulu parler, sa voix s'est arrêtée.  
 J'ai vû soudain, j'ai vû les filles de l'enfer  
 Sortir entre elle & moi de l'abîme entr'ouvert.  
 Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre & terrible  
 M'inspirait un transport inconcevable, horrible,  
 Une fureur atroce ; & je sentais ma main  
 Se lever malgré moi, prête à percer son sein :

L 4

Ma

Ma raison s'enfuyait de mon ame éperdue :  
 Cette femme en tremblant s'est soustraite à ma vue ,  
 Sans s'adresser aux Dieux , & sans les honorer ;  
 Elle semblaït les craindre , & non les adorer.

Plus loin, versant des pleurs , une fille timide ,  
 Sur la tombe & sur moi fixant un œil avide ,  
 D'Oreste en gémissant a prononcé le nom.

---

## S C E N E I I .

O R E S T E , P I L A D E , P A M M E N E .

O R E S T E ( à Pammène. )

O Vous qui secourez le sang d'Agamemnon !  
 Vous, vers qui nos malheurs, & nos Dieux sont mes guides !  
 Parlez , révélez - moi les destins des Atrides.  
 Qui sont ces deux objets , dont l'un m'a fait horreur ,  
 Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur ?  
 Ces deux femmes ? ...

P A M M E N E .

Seigneur , l'une était votre mère...

O R E S T E .

Clytemnestre ! elle insulte aux mânes de mon père ?--

P A M M E N E .

Elle venait aux Dieux vengeurs des attentats  
 Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.  
 L'autre était votre sœur , la tendre & simple Iphise ,  
 A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

O R E S T E ,

Hélas ! que fait Electre ?

P A M M È N E .

P A M M E N E.

Elle croit votre mort ;

Elle pleure.

O R E S T E.

Ah grands Dieux ! qui conduisez mon sort,

Quoi ! vous ne voulez pas que ma bouche affligée  
Console de mes sœurs la tendresse outragée ?Quoi, toute ma famille en ces lieux abhorrés  
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés !

P A M M E N E.

Obéissons aux Dieux.

O R E S T E.

Que cet ordre est sévère !

P A M M E N E.

Ne vous en plaignez point ; cet ordre est salutaire ;  
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas  
Qu'on touche à leur ouvrage , & qu'on aide leurs bras :  
Electre vous nuirait , loin de vous être utile ;  
Son caractère ardent , son courage indocile ,  
Incapable de feindre , & de rien ménager ,  
Servirait à vous perdre , au lieu de vous venger.

O R E S T E.

Mais quoi ! les abuser par cette feinte horrible ?

P A M M E N E.

N'oubliez point ces Dieux , dont le secours sensible  
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.  
Contre leurs volontés , si vous faites un pas ,  
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale :  
Tremblez , malheureux fils d'Atrée & de Tantale ,  
Tremblez de voir sur vous , en ces lieux détestés ,  
Tomber tous les fléaux , du sang dont vous sortez.

O R E S T E.

O R E S T E.

Pourquoi nous imposer , par des loix inhumaines ;  
 Et des devoirs nouveaux , & de nouvelles peines ?  
 Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez ?  
 Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.  
 A quel prix , Dieux puissans ! avons-nous reçu l'être ?  
 N'importe , est-ce à l'esclave à condamner son maître ?  
 Obéissons , Pammène.

P A M M È N E.

Il le faut , & je cours  
 Eblouir le barbare armé contre vos jours.  
 Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste  
 Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

O R E S T E.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

P A M M È N E.

Aveuglons la victime , afin de la fraper.

## S C E N E III.

O R E S T E , P I L A D E.

P I L A D E.

A Païse de tes sens le trouble involontaire ;  
 Renferme dans ton cœur un secret nécessaire.  
 Cher Oreste ! croi-moi , des femmes & des pleurs  
 Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

O R E S T E.

Trompons surtout Egiste , & ma coupable mère.  
 Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère ;

Si pourtant une mère a pû porter jamais  
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits!

PILADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

## S C E N E I V.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE,  
PILADE *de l'autre*, avec un esclave *qui porte*  
*l'urne & l'épée.*

ELECTRE *à Iphise.*  
**L'**Espérance trompée accable & décourage.  
Un seul mot de Pammène a fait évanouir  
Ces songes imposeurs, dont vous osiez jouir.  
Ce jour faible & tremblant, qui consolait ma vue,  
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.  
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleur.

O R E S T E *à Pilade.*

Tu vois ces deux objets : ils m'arrachent le cœur.

P I L A D E.

Sous les loix des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

O R E S T E.

La plainte doit régner dans l'empire d'Egiste.

I P H I S E *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

E L E C T R E.

Présages douloureux !

Le nom d'Egiste, ô ciel! est prononcé par eux.

I P H I S E.

L'un d'eux est cet héros dont les traits m'ont frappée.

E L E C.

Hélas ! ainsi que vous j'aurais été trompée.

( à Oreste. )

Eh qui donc êtes-vous , étrangers malheureux ?  
Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux ?

O R E S T E .

Nous attendons ici les ordres , la présence  
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

E L E C T R E .

Qui ? du roi ! quoi ! des Grecs osent donner ce nom  
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon !

P I L A D E .

Il régné : c'est assez , & le ciel nous ordonne ,  
Que sans peser ses droits nous respections son trône.

E L E C T R E .

Maxime horrible & lâche ! Eh , que demandez-vous  
Au monstre entanglanté qui régné ici sur nous ?

P I L A D E .

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

E L E C T R E .

Elles sont donc pour nous inhumaines , affreuses ?

I P H I S E en voyant l'urne.

Quelle est cette urne , hélas ! O surprise ! ô douleurs !

P I L A D E .

Oreste.....

E L E C T R E .

Oreste ! ah Dieux ! il est mort ; je me meurs.

O R E S T E à Pilade.

Qu'avons-nous fait , ami ? peut-on les méconnaître  
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître ?  
Tout mon sang se soulève. Ah princesse ! ah vivez !

E L E C T R E .

ELECTRE.

Moi, vivre ! Oreste est mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas ! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,  
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Electre ! Iphise ! où suis-je ? impitoyables Dieux !

*A celui qui porte l'urne.*Otez ces monumens : éloignez de leurs yeux  
Cette urne, dont l'aspect....ELECTRE *revenant à elle & courant  
vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire ?

Ah ! ne m'en privez pas ; & devant que j'expire,  
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains,  
Ces restes échappés à des Dieux inhumains.  
Donnez.*Elle prend l'urne & l'embrasse.*

ORESTE.

Que faites-vous ? cessez.

PILADE.

Le seul Egiste

Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ELECTRE.

Qu'entens-je ? ô nouveau crime ! ô désastres plus grands !  
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans !  
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée ?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,  
Ne peut plus....

ELECTRE

E L E C T R E.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs !  
 Au nom du fils des rois , au nom des Dieux vengeurs ;  
 S'il n'est pas mort par vous , si vos mains généreuses  
 Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses . . . . .

O R E S T E.

Ah ! Dieux ! . . .

E L E C T R E.

Si vous plaignez son trépas & ma mort ;  
 Répondez-moi ; comment avez-vous su son sort ?  
 Etiez-vous son ami ? dites-moi qui vous êtes ,  
 Vous surtout dont les traits . . . Vos bouches sont muettes ;  
 Quand vous m'affaînez , vous êtes attendris.

O R E S T E.

C'en est trop ; &amp; les Dieux sont trop bien obéis.

E L E C T R E.

Que dites-vous ?

O R E S T E.

Laissez ces dépouilles horribles.

E L E C T R E.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles ?  
 Non , fatal étranger , je ne rendrai jamais  
 Ces présens douloureux , que ta pitié m'a faits ;  
 C'est Oreste , c'est lui . . . Voi sa sœur expirante  
 L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

O R E S T E.

Je n'y résiste plus. Dieux inhumains , tonnez.  
 Electre . . . . .

E L E C T R E.

Eh bien.

O R E S T E.

Je dois . . . .

TRAGÉDIE:

275

PILADE.

Ciel!

ELECTRE.

Poursuis.

ORESTE.

Aprenez....

SCÈNE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE,  
 PILADE, ELECTRE, IPHISE,  
 PAMMENE, Gardes.

EGISTE.

Quel spectacle ! ô fortune à mes loix asservie !  
 Pammène, il est donc vrai ? mon rival est sans vie ?  
 Vous ne me trompiez point, sa douleur m'en instruit.

ELECTRE.

Ô rage ! ô dernier jour !

ORESTE.

Où me vois-je réduit ?

EGISTE.

Qu'on ôte de ses mains ces dépouilles d'Oreste.

*On prend l'urne des mains d'Electre.*

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le seul bien qui me reste.

Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur.

Join le père aux enfans, join le frère à la sœur.

Montre heureux, à tes piés voi toutes tes victimes ;

Jouï de ton bonheur, jouï de tous tes crimes.

Contemplez avec lui des spectacles si doux,

Mère trop inhumaine, ils sont dignes de vous.

*Iphise l'emmené.*

SCÈNE

## S C E N E V I.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE ;  
PILADE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

Que me faut-il entendre ?

EGISTE.

Elle en fera punie.

Qu'elle se plaigne au ciel ; ce ciel me justifie ;  
Sans me charger du meurtre , il l'a du moins permis ;  
Nos jours sont assurés , nos trônes affermis.  
Voilà donc ces deux Grecs échapés du naufrage ,  
De qui je dois payer le zèle & le courage.

O R E S T E.

C'est nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces présens ,  
D'un important trépas gages intéressans ,  
Ce glaive , cet anneau , vous devez les connaître ;  
Agamemnon les eut , quand il fut votre maître ;  
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! c'est vous que mon fils ?...

EGISTE.

Si vous l'avez vaincu , je vous en dois le prix.  
De quel sang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?

O R E S T E.

Mon nom n'est point connu... Seigneur , il pourra l'être.  
Mon père aux champs Troyens a signalé son bras  
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.  
Il périt dans ces tems de malheurs & de gloire ,

Qui des Grecs triomphans ont suivi la victoire.  
 Ma mère m'abandonne ; & je suis sans secours ;  
 Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.  
 Cet ami me tient lieu de fortune & de père.  
 J'ai recherché l'honneur & bravé la misère.  
 Seigneur, tel est mon sort.

E G I S T E.

Dites-moi dans quels lieux  
 Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

O R E S T E.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore ;  
 Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

E G I S T E.

Mais le roi d'Epidaure avait pros crit ses jours ;  
 D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours ?

O R E S T E.

Je chéris la vengeance , & je hais l'infamie.  
 Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.  
 Des intérêts secrets , seigneur , m'avaient conduit ;  
 Cet ami les connut , il en fut seul instruit.  
 Sans implorer des rois , je venge ma querelle.  
 Je suis loin de vanter ma victoire & mon zèle ;  
 Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi,  
 Seigneur... d'Agamemnon la veuve est devant moi...  
 Peut-être je la sers , peut-être je l'offense :  
 Il ne m'appartient pas de braver sa présence.  
 Je fors...

E G I S T E.

Non , demeturez.

C L Y T E M N E S T R E.

Qu'il s'écarte , seigneur ;

Son aspect me remplit d'épouvante & d'horreur ;  
 C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre ;  
 Où d'un roi malheureux repose la grande ombre.  
 Les Déités du Stix marchaient à ses côtés.

E G I S T E.

Qui! vous? — qu'osez-vous faire en ces lieux écartés?

O R E S T E.

J'allais comme la reine implorer la clémence  
 De ces mânes sanglans qui demandent vengeance.  
 Le sang qu'on a versé doit s'expier, seigneur.

C L Y T E M N E S T R E.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.  
 Eloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

O R E S T E.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste :  
 On disait que proscrit, errant, & malheureux,  
 De haïr une mère il eut le droit affreux.

C L Y T E M N E S T R E.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.  
 Tel fut le sort d'Oreste, & son dessein peut-être.  
 De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.  
 Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

O R E S T E.

Qui, lui, madame, un fils armé contre sa mère!  
 Ah! qui peut effacer ce sacré caractère?  
 Il respectait son sang... peut-être il eût voulu....

C L Y T E M N E S T R E.

Ah ciel!

E G I S T E.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

P I L A.

P I L A D E.

Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent ;  
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent :  
Nous le vîmes dans Delphe.

O R E S T E.

Oui... j'y fus son dessein.

E G I S T R E.

Eh bien, quel était-il ?

O R E S T E.

De vous percer le sein.

E G I S T R E.

Je connaissais sa rage, & je l'ai méprisée.  
Mais de ce nom d'Oreste Electre autorisée,  
Semblait tenir encor tout l'état partagé ;  
C'est d'Electre surtout que vous m'avez vengé.  
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses :  
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.  
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,  
Ce cœur enflé d'orgueil, & de haine enyvré,  
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance ;  
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,  
Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :  
C'est m'acquitter vers vous bien moins que là punir.  
Si de Priam jadis la race malheureuse  
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,  
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

C L Y T E M N E S T R E.

Qui, moi, je souffrirais?...

E G I S T R E.

Eh, madame, en ce jour,  
Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste ?

N'épargnez point Electre, ayant proscrit Oreste.

*A Oreste.*

Vous... Laissez cette cendre à mon juste courroux..

O R E S T E.

J'accepte vos présens, cette cendre est à vous.

C L Y T E M N E S T R E.

Non, c'est pousser trop loin la haine & la vengeance;

Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.

Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,

Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.

Osons-nous préparer ce festin fanguinaire,

Entre l'urne du fils & la tombe du père?

Osons-nous appeler à nos solemnités

Les Dieux de ma famille à qui vous insultez,

Et livrer dans les jeux d'une pompe funeste

Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste?

Non, trop d'horreur ici s'obstine à me troubler;

Quand je connais la crainte, Egiste peut trembler.

Ce meurtrier m'accable: & je sens que sa vue

A porté dans mon cœur un poison qui me tue.

Je cède, & je voudrais, dans ce mortel effroi,

Me cacher à la terre, & s'il se peut, à moi.

*Elle sort.*

E G I S T E à Oreste.

Demeurez. Attendez que le tems la désarme.

La nature un moment jette un cri qui l'allarme;

Mais bientôt dans un cœur à la raison rendu,

L'intérêt parle en maître, & seul est entendu.

En ces lieux, avec nous, célébrez la journée

De son couronnement, & de mon hyménée.

*A sa suite.*

Et vous... dans Epidaure allez chercher mon fils ;  
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

---

## SCÈNE VII.

ORESTE, PILADE.

ORESTE,  
VA ; tu verras Oreste à tes pompes cruelles ;  
Va, j'enfanganterai la fête où tu m'apelles.

PILADE.  
Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous ?  
Je crains votre tendresse, & plus votre courroux ;  
Dans ses émotions je vois votre ame altière,  
A l'aspect du tyran s'élançant toute entière ;  
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir,  
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.  
Ah ! Clytemnestre encor trouble plus mon courage.  
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage !  
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,  
Les combats qu'en son ame excitait mon récit ?  
Je les éprouvais tous : ma voix était tremblante.  
Ma mère en me voyant s'effraye & m'épouvante.  
Le meurtre de mon père, & mes sœurs à venger ;  
Un barbare à punir, la reine à ménager,  
Electre, mon tyran, mon sang qui se soulève ;  
Que de tourmens secrets ! ô Dieu terrible, achève !  
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,

Ce moment de vengeance , & que prévient mon cœur.  
 Quand pourai-je servir ma tendresse & ma haine ?  
 Mêler le sang d'Egiste aux cendres de Plistène ,  
 Immoler ce tyran , le montrer à ma sœur ,  
 Expirant sous mes coups , pour la tirer d'erreur ?

---

## S C E N E V I I I .

O R E S T E , P I L A D E , P A M M E N E .

O R E S T E .

Q U'as-tu fait, cher Pammène ? as-tu quelque espérance ?

P A M M E N E .

Seigneur , depuis ce jour fatal à votre enfance ,  
 Où j'ai vû dans ces lieux votre père égorgé ,  
 Jamais plus de périls ne vous ont affiégré.

O R E S T E .

Comment ?

P I L A D E .

Quoi, pour Oreste aurai-je à craindre encore ?

P A M M E N E .

Il arrive à l'instant un courrier d'Epidaure ;  
 Il est avec Egiste ; il glace mes esprits ;  
 Egiste est informé de la mort de son fils.

P I L A D E .

Ciel !

O R E S T E .

Sait-il que ce fils , élevé dans le crime ,  
 Du fils d'Agamemnon est tombé la victime ?

P A M M E N E .

On parle de sa mort , on ne dit rien de plus ;

Mais

Mais de nouveaux avis sont encor attendus.  
 On se tait à la cour, on cache à la contrée,  
 Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée.  
 Egiste avec la reine en secret renfermé,  
 Ecoute ce récit, qui n'est pas confirmé:  
 Et c'est ce que j'apprens d'un serviteur fidèle,  
 Qui pour le sang des rois comme moi plein de zèle,  
 Gémissant & caché, traîne encor ses vieux ans,  
 Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

## O R E S T E.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;  
 Mes mains ont commencé mes justes sacrifices;  
 Les Dieux permettront-ils que je n'achève pas?  
 Cher Pilade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?  
 Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,  
 M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père?  
 Marchons; notre péril doit nous déterminer;  
 Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.  
 Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer la rage,  
 Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

## P A M M E N E.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir  
 A ceux qui pour leur roi sauront du moins mourir.  
 Il en est, j'en répons, cachés dans ces asyles;  
 Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

## P I L A D E.

Allons, & si les noms d'Oreste & de sa sœur,  
 Si l'indignation contre l'usurpateur,  
 Le tombeau de ton père, & l'aspect de sa cendre;  
 Les Dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre;

S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,  
Je t'ai voué mes jours, ils te font consacrés.  
Nous périrons unis ; c'est l'espoir qui me reste.  
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

O R E S T E.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne en ta pitié  
Protéger son courage, & servir l'amitié.

*Fin du troisième acte.*



ACTE

## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

## O R E S T E , P I L A D E .

O R E S T E .

D E Pammène , il est vrai , la sage vigilance ,  
 D'Egiste pour un tems trompe la défiance ;  
 On lui dit que les Dieux , de Tantale ennemis ,  
 Frappaient en même tems les derniers de ses fils.  
 Peut-être que le ciel , qui pour nous se déclare ,  
 Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare .  
 Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur ;  
 Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur ;  
 Ce fer est enlevé par des mains sacrilèges .  
 L'asyle de la mort n'a plus de privilèges ;  
 Et je crains que ce glaive à mon tyran porté ,  
 Ne lui donne sur nous quelque affreuse clarté .  
 Précipitons l'instant , où je veux le surprendre .

P I L A D E .

Pammène veille à tout , sans doute il faut l'attendre .  
 Dès que nous aurons vû , dans ces bois écartés ,  
 Le peu de vos sujets à vous suivre excités ,  
 Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble ,  
 Non loin de cette tombe , au lieu qui nous rassemble .

O R E S T E .

Allons . . . . Pilade , ah ciel ! ah trop barbare loi !  
 Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi .

Quoi ,

Quoi, j'abandonne Electre à sa douleur mortelle !

P I L A D E .

Tu l'as juré, poursuis, & ne redoute qu'elle.  
 Electre peut te perdre, & ne peut te servir :  
 Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir :  
 Renferme cette amour & si fainte & si pure.  
 Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature ?  
 Ah ! de quels sentimens te laisses-tu troubler ?  
 Il faut venger Electre, & non la consoler.

O R E S T E .

Pilade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

P I L A D E .

Ses pas sont épiés ; garde-toi de paraître.  
 Va, j'observerai tout avec empressement :  
 Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

S C E N E I I .

ELECTRE, IPHISE, PILADE.

E L E C T R E .

**L**E perfide.... il échape à ma vîte indignée.  
 En proie à ma fureur, & de larmes baignée,  
 Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.

*A Pilade.*

Toi, qui sembles frémir, & qui n'oses me voir ;  
 Toi, compagnon du crime, apren-moi donc, barbare ;  
 Où va cet affassin, de mon sang trop avare ;  
 Ce maître à qui je suis, qu'un tyran ma donné.

## PILADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné ;  
 Il obéit aux Dieux ; imitez-le , madame.  
 Les arrêts du destin trompent souvent notre ame ;  
 Il conduit les mortels , il dirige leurs pas ,  
 Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas :  
 Il plonge dans l'abîme , & bientôt en retire ;  
 Il accable de fers , il élève à l'empire ;  
 Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.  
 Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux.  
 Soumettez-vous ; c'est tout ce que je puis vous dire.

---

## S C E N E III.

## ELECTRE , IPHISE.

## ELECTRE.

SES discours ont accru la fureur qui m'inspire.  
 Que veut-il ? Prétend-il que je doive souffrir  
 L'abominable affront dont on m'ose couvrir ?  
 La mort d'Agamemnon , l'assassinat d'un frère ,  
 N'avaient donc pû combler ma profonde misère !  
 Après quinze ans de maux & d'opprobres soufferts ,  
 De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers ,  
 Et pressée en tout tems d'une main meurtrière ,  
 Servir tous les bourreaux de ma famille entière !  
 Glaive affreux , fer sanglant , qu'un outrage nouveau  
 Exposait en triomphe à ce sacré tombeau ,  
 Fer teint du sang d'Oreste , exécration trophée ,  
 Qui trompas un moment ma douleur étouffée ,

Toi ↓

Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts ;  
 Sers un projet plus digne & mes justes efforts.  
 Egiste , m'a-t-on dit , s'enferme avec la reine ;  
 De quelque nouveau crime il prépare la scène ;  
 Pour fuir la main d'Electre , il prend de nouveaux soins ;  
 A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.  
 Je ne peux me baigner dans le sang des deux traîtres :  
 Allons , je vais du moins punir un de mes maîtres.

## I P H I S E.

Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main ?  
 J'avais crû voir en lui le cœur le plus humain.  
 Il partageait ici notre douleur amère.  
 Je l'ai vû révéler la cendre de mon père.

## E L E C T R E.

Ma mère en fait autant : les coupables mortels  
 Se baignent dans le sang , & tremblent aux autels.  
 Ils passent sans rougir du crime au sacrifice.  
 Est-ce ainsi que des Dieux on trompe la justice ?  
 Il ne trompera pas mon courage irrité.  
 Quoi ! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté ?  
 Egiste au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée ?  
 Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée ,  
 La victime , le prix de ces noirs attentats ,  
 Dont vous osez douter , quand je meurs dans vos bras ,  
 Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père ?  
 Ma sœur , ah ! si jamais Electre vous fut chère ,  
 Ayez du moins pitié de mon dernier moment.  
 Il faut qu'il soit terrible ! il faut qu'il soit sanglant.  
 Allez , informez-vous de ce que fait Pammène ,  
 Et si le meurtrier n'est point avec la reine.

La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis ;  
 Tranquille elle a reçu l'assassin de son fils.  
 On l'a vû partager ( & ce crime est croyable )  
 De son indigne époux la joye impitoyable.  
 Une mère ! ah grands Dieux !... ah, je veux de ma main  
 A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin ;  
 Je le veux.

I P H I S E.

Vos douleurs lui font trop d'injustice :  
 L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.  
 Ma sœur, au nom des Dieux, ne précipitez rien.  
 Je vais avec Pammène avoir un entretien,  
 Electre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire ;  
 A cacher à nos yeux un important mystère.  
 Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,  
 Imprudence excusable au cœur des malheureux.  
 On se cache de vous ; Pammène vous évite ;  
 J'ignore comme vous quel projet il médite :  
 Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.  
 Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

## S C E N E I V.

E L E C T R E seule.

UN repentir ! qui ? moi ! mes mains desespérées  
 Dans ce grand abandon seront plus assurées.  
 Euménides, venez, soyez ici mes Dieux ;  
 Vous connaissez trop bien ces détestables lieux,  
 Ce palais plus rempli de malheurs & de crimes,

Que

Que vos gouffres profonds regorgeans des victimes ;  
 Filles de la vengeance , armez-vous , armez-moi ;  
 Venez avec la mort , qui marche avec l'effroi ;  
 Que vos fers , vos flambeaux , vos glaives étincellent ;  
 Oreste , Agamemnon , Electre vous aillent ;  
 Les voici , je les vois , & les vois sans terreur ;  
 L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.  
 Ah ! le barbare approche ; il vient ; ses pas impies  
 Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.  
 L'enfer me le désigne , & le livre à mon bras.

## S C E N E V.

ELECTRE *dans le fond* , ORESTE  
*d'un autre côté.*

O R E S T E.

O U suis-je ? C'est ici qu'on adreſſa mes pas.  
 O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale !  
 Redoutable berceau des enfans de Tantale ,  
 Famille des héros , & des grands criminels ,  
 Les malheurs de ton ſang ſeront-ils éternels ?  
 L'horreur qui régné ici m'environne & m'accable.  
 De quoi ſuis-je puni ? de quoi ſuis-je coupable ?  
 Au fort de mes ayeux ne pourai-je échaper ?  
 ELECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*  
 Qui m'arrête ? & d'où vient que je crains de fraper ?  
 Avançons.

O R E S T E.

Quelle voix ici s'eſt fait entendre !

Pè.

Père, époux malheureux, chère & terrible cendre,  
Est-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ELECTRE.

Juste ciel! est-ce à lui de prononcer son nom?

ORESTE.

O malheureuse Electre!

ELECTRE.

Il me nomme, il soupire?

Les remors en ces lieux ont-ils donc quelque empire?

Qu'importe des remors à mon juste courroux?

*Elle avance vers Oreste.*

Frapons.— Meurs, malheureux.

ORESTE (*lui saisissant le bras.*)

Justes Dieux! est-ce vous,

Chère Electre?....

ELECTRE.

Qu'entens-je?

ORESTE.

Hélas! qu'alliez-vous faire?

ELECTRE.

J'allais verser ton sang, j'allais venger mon frère.

ORESTE (*la regardant avec attendrissement.*)

Le venger! & sur qui?

ELECTRE.

Son aspect, ses accens,

Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes sens.

Quoi! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse?

ORESTE.

C'est moi qui suis à vous.

ELECTRE.

O vengeance trompée!

D'où

D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé ?

O R E S T E.

Sœur d'Oreste. . . .

E L E C T R E.

Achevez.

O R E S T E.

Où me suis-je engagé ?

E L E C T R E.

Ah ! ne me trompez plus : parlez , il faut m'apprendre  
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.

Par pitié répondez , éclairez-moi , parlez.

O R E S T E.

Je ne puis. . . . fuyez-moi.

E L E C T R E.

Qui ! moi vous fuir !

O R E S T E.

Tremblez.

E L E C T R E.

Pourquoi ?

O R E S T E.

Je suis. . . Cessez , gardez qu'on ne vous voye.

E L E C T R E.

Ah ! vous me remplissez de terreur & de joye !

O R E S T E.

Si vous aimez un frère. . . .

E L E C T R E.

Oui , je l'aime ; oui , je crois

Voir les traits de mon père , entendre encor sa voix ;

La nature nous parle , & perce ce mystère :

Ne lui résistez pas : oui , vous êtes mon frère ;

Vous l'êtes , je vous vois , je vous embrasse ; hélas !

Cher Oreste , & ta sœur a voulu ton trépas !

O R E S :

O R E S T E *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte ;  
Un Dieu me retenait ; mais Electre est plus forte.

E L E C T R E.

Il t'a rendu ta sœur, & tu crains son courroux !

O R E S T E.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.  
Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse ?

E L E C T R E.

Ta faiblesse est vertu : partage mon yvresse.  
A quoi m'exposais-tu , cruel ? à t'immoler ?

O R E S T E.

J'ai trahi mon serment.

E L E C T R E.

Tu l'as dû violer.

O R E S T E.

C'est le secret des Dieux.

E L E C T R E.

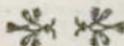
C'est moi qui te l'arrache ;  
Moi qu'un serment plus saint à leur vengeance attache ;  
Que crains-tu ?

O R E S T E.

Les horreurs où je suis destiné,  
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

E L E C T R E.

Ce sang va s'épurer ; vien punir le coupable ;  
Les oracles, les Dieux, tout nous est favorable ;  
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.



## S C E N E V I.

ELECTRE , ORESTE , PILADE , PAMMENE.

E L E C T R E .

AH! venez, & joignez tous vos transports aux miens ;  
Unissez-vous à moi , chers amis de mon frère.

P I L A D E à Oreste.

Quoi , vous avez trahi ce dangereux mystère !  
Pouvez-vous ?...

O R E S T E .

Si le ciel veut se faire obéir ,  
Qu'il me donne des loix que je puisse accomplir.

E L E C T R E à Pilade.

Quoi , vous lui reprochez de finir ma misère ?  
Cruel , par quelle loi , par quel ordre sévère ,  
De mes persécuteurs prenant les sentimens ,  
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassemens ?  
A quoi m'exposiez-vous ? Quelle rigueur étrange... ?

P I L A D E .

Je voulais le sauver : qu'il vive , & qu'il vous venge.

P A M M E N E .

Princesse , on vous observe en ces lieux détestés ,  
On entend vos soupirs , & vos pas sont comptés.  
Mes amis inconnus , & dont l'humble fortune ,  
Trompe de nos tyrans la recherche importune ,  
Ont adoré leur maître ; il était secondé ;  
Tout était prêt , madame , & tout est hazardé.

E L B C e

ELECTRE.

Mais Egiste en effet ne m'a-t-il pas livrée  
A la main qu'il croyait de mon sang altérée ?

*A Oreste.*

Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi ?

Oui, vous êtes mon maître : Egiste est obéi.

Du barbare une fois la volonté m'est chère.

Tout est ici pour nous.

PAMMÈNE.

Tout vous devient contraire.

Egiste est allarmé, redoutez son transport :

Ses soupçons, croyez-moi, sont un arrêt de mort.

Séparons-nous.

*PILADE à Pammène.*

Va, cours, ami fidèle & sage,

Rassemble tes amis, achève ton ouvrage.

Les momens nous sont chers ; il est tems d'éclater.

## SCÈNE VII.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE,  
ORESTE, PILADE, Gardes.

EGISTE.

**M**inistres de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,  
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnaît d'autres maîtres,  
Qui connaissaient les droits de l'hospitalité.

P I L A D E.

Egiste , contre toi qu'avons-nous attenté ?  
De ce héros au moins respecte la jeunesse.

E G I S T E.

Allez , & secondez ma fureur vengeresse :  
Quoi donc à son aspect vous semblez tous frémir :  
Allez , dis-je , & gardez de me défobéir :  
Qu'on les traîne.

E L E C T R E.

Arrêtez ! Osez-vous bien , barbare ?  
Arrêtez ! Le ciel même est de leur sang avare ;  
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah Dieux !

E G I S T E.

Electre , frémissez pour vous comme pour eux ;  
Perfide , en m'éclairant redoutez ma colère.

## S C E N E V I I I.

E L E C T R E , C L Y T E M N E S T R E.

E L E C T R E.

AH, daignez m'écouter ! & si vous êtes mère ,  
Si j'ose rapeller vos premiers sentimens ,  
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens ,  
D'une douleur sans borne effet inévitable.  
Hélas dans les tourmens la plainte est excusable.  
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.  
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir  
La seule occasion d'expier des offenses ,  
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances :

Peut-

Peut-être en les sauvant tout peut se réparer.

C L Y T E M N E S T R E .

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer ?

E L E C T R E .

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie ;  
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;  
Le ciel vous les confie , & vous répondez d'eux.  
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.  
Sommes-nous dans Argos , ou bien dans la Tauride ,  
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide ,  
Du sang des étrangers fait fumer son autel ?  
Eh bien , pour les ravir tous deux au coup mortel ,  
Que faut-il ? Ordonnez : j'épouserai Plistène :  
Parlez : j'embrasserai cette effroyable chaîne ;  
Ma mort suivra l'hymen ; mais je veux l'achever ;  
Jobéis , j'y consens.

C L Y T E M N E S T R E .

Voulez-vous me brayer ?

Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie  
Du malheureux Plistène a terminé la vie ?

E L E C T R E .

Quoi donc , le ciel est juste ? Egiste perd un fils ?

C L Y T E M N E S T R E .

De joye à ce discours je vois vos sens saisis !

E L E C T R E .

Ah ! dans le desespoir où mon ame se noye ;  
Mon cœur ne peut goûter une funeste joye ;  
Non , je n'insulte point au fort d'un malheureux ;  
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.  
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée

Ne voit point d'autre objet , & n'a point d'autre idée.

C L Y T E M N E S T R E .

Va , je t'entens trop bien , tu m'as trop confirmé  
Les soupçons dont Egiste était tant allarmé.  
Ta bouche est de mon sort l'interprète funeste ;  
Tu n'en as que trop dit , l'un des deux est Oreste.

E L E C T R E .

Eh bien , s'il était vrai ! si le ciel l'eût permis . . . .  
Si dans vos mains , madame , il mettait votre fils . . . .

C L Y T E M N E S T R E .

O moment redouté ! que faut-il que je fasse ?

E L E C T R E .

Quoi , vous hésiteriez à demander sa grace !  
Lui ! votre fils ! ô ciel ! . . . quoi , ses périls passés . . . .  
Il est mort : c'en est fait , puisque vous balancez.

C L Y T E M N E S T R E .

Je ne balance point : va ; ta fureur nouvelle ,  
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;  
Je prends sous ma garde , il pourra m'en punir . . . .  
Son nom seul me prépare un cruel avenir . . . .  
N'importe . . . je suis mère , il suffit ; inhumaine ,  
J'aime encor mes enfans . . . tu peux garder ta haine.

E L E C T R E .

Non , madame , à jamais je suis à vos genoux.  
Ciel ! enfin tes faveurs égalent ton courroux ;  
Tu veux changer les cœurs , tu veux sauver mon frère ,  
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mère.

*Fin du quatrième acte.*

ACTE

## A C T E V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

## ELECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte,  
 Je cours; je viens; j'attens; je me meurs dans la crainte:  
 En vain je tens aux Dieux ces bras chargés de fers:  
 Iphise ne vient point; les chemins sont ouverts;  
 La voici, je frémis.

## SCÈNE II.

## ELECTRE, IPHISE.

## ELECTRE.

Que faut-il que j'espère?  
 Qu'a-t-on fait? Clytemnestre ose-t-elle être mère?  
 Ah! si... Mais un tyran l'affervit aux forfaits.  
 Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits?  
 En a-t-elle la force? en a-t-elle l'idée?  
 Parlez. Desespérez mon ame intimidée;  
 Achez mon trépas.

## IPHISE.

J'espère: mais je crains:

Egiste a des avis , mais ils sont incertains ;  
 Il s'égare , il ne fait , dans son trouble funeste ;  
 Sil tient entre ses mains le malheureux Oreste ;  
 Il n'a que des soupçons , qu'il n'a point éclaircis ;  
 Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.  
 Elle le voit , l'entend ; ce moment la rappelle  
 Aux premiers sentimens d'une ame maternelle ;  
 Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris ,  
 Epouvantés d'horreur , & d'amour attendris.  
 J'observais sur son front tout l'effort d'une mère ,  
 Qui tremble de parler , & qui craint de se taire.  
 Elle défend les jours de ces infortunés ,  
 Destinés au trépas , si-tôt que soupçonnés.  
 Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste ;  
 Elle retient le bras de l'implacable Egiste.  
 Croyez-moi , si son fils avait été nommé ,  
 Le crime , le malheur eût été consommé ;  
 Oreste n'était plus.

## E L E C T R E ,

O comble de misère !

Je le trahis peut-être , en implorant ma mère.  
 Son trouble irritera ce monstre furieux.  
 La nature en tout tems est funeste en ces lieux.  
 Je crains également sa voix & son silence.  
 Mais le péril croissait ; j'étais sans espérance.  
 Que fait Pammène ?

## I P H I S E .

Il a , dans nos dangers pressans ;  
 Ranimé la lenteur de ses débiles ans ;  
 L'infortune lui donne une force nouvelle ;  
 Il parle à nos amis , il excite leur zèle ;

Ceux

Ceux même , dont Egiste est toujours entouré ,  
 A ce grand nom d'Oreste ont déjà murmuré.  
 J'ai vû de vieux foldats , qui servaient sous le père ;  
 S'attendrir sur le fils , & fémir de colere ;  
 Tant aux cœurs des humains la justice & les loix ,  
 Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

## ELECTRE.

Grands Dieux ! si j'avois pu dans ces ames tremblantes  
 Enflammer leurs vertus à peine renaissantes ,  
 Jeter dans leurs esprits trop faiblement touchés ,  
 Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés !  
 Si mon frère , abordé sur cette terre impie ,  
 M'eût confié plus tôt le secret de sa vie !  
 Si du moins jusqu'au bout Pammène avait tenté !...

## SCÈNE III.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE,  
 IPHISE, Gardes.

## EGISTE.

Qu'on faiffie Pammène , & qu'il soit confronté  
 Avec ces étrangers destinés au suplice.  
 Il est leur confident , leur ami , leur complice.  
 Dans quel piège effroyable ils allaient me jeter !  
 L'un des deux est Oreste , en pouvez-vous douter ?  
*à Clytemnestre.*

Cessez de vous tromper , cessez de le défendre.  
 Je vois tout , & trop bien. Cette urne , cette cendre ,  
 C'est celle de mon fils ; un père gémissant

Tient

Tient de son assassin cet horrible présent.

C L Y T E M N E S T R E .

Croyez-vous? . . .

E G I S T E .

Oui, j'en crois cette haine jurée

Entre tous les enfans de Thieste & d'Atrée ;  
 J'en crois les tens , les lieux marqués par cette mort ,  
 Et ma foif de venger son déplorable sort ,  
 Et les fureurs d'Electre , & les larmes d'Iphise ,  
 Et l'indigne pitié dont votre ame est surprise.  
 Oreste vit encor : & j'ai perdu mon fils !  
 Le détestable Oreste en mes mains est remis :  
 Et quel qu'il soit des deux , juste dans ma colère ,  
 Je l'immole à mon fils , je l'immole à sa mère.

C L Y T E M N E S T R E .

Eh bien , ce sacrifice est horrible à mes yeux.

E G I S T E .

A vous !

C L Y T E M N E S T R E .

Affez de sang a coulé dans ces lieux.

Je prétens mettre un terme au cours des homicides ,  
 A la fatalité du sang des Pélopidés.  
 Si mon fils après tout n'est pas entre vos mains ,  
 Pourquoi verser du sang sur des bruits incertains ?  
 Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence ?  
 Seigneur , si c'est mon fils , j'embrasse sa défense.  
 Oui , j'obtiens la grace , en dussai-je périr.

E G I S T E .

Je dois la refuser , afin de vous servir.  
 Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite :  
 Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.

L'un

L'un des deux est Oreste , & tous deux vont périr.  
 Je ne peux balancer , je n'ai point à choisir.  
 A moi , soldats.

I P H I S E.

Seigneur , quoi ? sa famille entière  
 Perdra-t-elle à vos piés ses cris & sa prière ?

*Elle se jette à ses piés.*

Avec moi , chère Electre , embrassez ses genoux ;  
 Votre audace vous perd.

E L E C T R E.

Où me réduisez-vous ?

Quel affront pour Oreste , & quel excès de honte !  
 Elle me fait horreur . . . eh bien , je la surmonte.  
 Eh bien , j'ai donc connu la bassesse & l'effroi !  
 Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

*Sans se mettre à genoux.*

Cruel , si ton courroux peut épargner mon frère ,  
 ( Je ne peux oublier le meurtre de mon père ; )  
 Mais je pourrais du moins , muette à ton aspect ,  
 Me forcer au silence , & peut-être au respect.  
 Que je demeure esclave , & que mon frère vive.

E G I S T E.

Je vais fraper ton frère , & tu vivras captive ;  
 Ma vengeance est entière : Au bord de son cercueil ;  
 Je te vois sans effet abaïsser ton orgueil.

C L Y T E M N E S T R E.

Egiste , c'en est trop : c'est trop braver , peut-être ,  
 Et la veuve & le sang du roi qui fut ton maître.  
 Je défendrai mon fils : & malgré tes fureurs ,  
 Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.  
 Que veux-tu ? ta grandeur , que rien ne peut détruire ;

Ores-

Oreste en ta puissance , & qui ne peut te nuire ,  
 Electre enfin fourmise , & prête à te servir ,  
 Iphise à tes genoux , rien ne peut te fléchir !  
 Va , de tes cruautés je fus assez complice ;  
 Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.  
 Faut-il pour t'affermir dans ce funeste rang ,  
 T'abandonner encor le plus pur de mon sang ?  
 N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?  
 L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide ,  
 L'autre m'arrache un fils , & l'égorge à mes yeux ,  
 Sur la cendre du père , à l'aspect de ses Dieux.  
 Tombé avec moi plutôt ce fatal diadème ,  
 Odieux à la Grèce , & pesant à moi-même !  
 Je t'aimai , tu le fais : c'est un de mes forfaits :  
 Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.  
 Mais enfin de mon sang mes mains seront avarés :  
 Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :  
 J'arrêterai ton bras levé pour le verser.  
 Tremble , tu me connais... tremble de m'offenser.  
 Nos nœuds me sont sacrés , & ta grandeur m'est chère ;  
 Mais Oreste est mon fils , arrête , & crain sa mère.

## E L E C T R E .

Vous passez mon espoir. Non , madame , jamais  
 Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.  
 Continuez , vengez vos enfans & mon père.

## E G I S T E .

Vous comblez la mesure , esclave téméraire.  
 Quoi donc , d'Agamemnon la veuve & les enfans  
 Arrêteraient mes coups par des cris menaçans !  
 Quel démon vous aveugle , ô reine malheureuse ?

Et

Et de qui prenez-vous la défense odieuse ?  
 Contre qui, juste ciel ! ... Obéissez, courez :  
 Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

---

## SCÈNE IV.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE,  
 IPHISE, DIMAS.

SEigneur!

DIMAS.

EGISTE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste ?

Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui ?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils ?

ELECTRE.

Mon frère ?

EGISTE.

Eh bien, est-il puni ?

DIMAS.

Il ne l'est pas encor.

EGISTE.

Je suis défobéi !

DIMAS.

Oreste s'est nommé, dès qu'il a vû Pammène :  
 Pilade, cet ami qui partage sa chaîne,  
 Montre aux soldats émus le fils d'Aganemnon :

Et

Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

E G I S T E .

Allons , je vais paraître , & presser leur supplice.

Qui n'ose me venger sentira ma justice.

Vous , retenez ses sœurs ; & vous , suivez mes pas.

Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.

Quels mortels & quels Dieux pourraient sauver Oreste ,

Du père de Plistène , & du fils de Thieste ?

S C E N E V.

C L Y T E M N E S T R E , E L E C T R E ,  
I P H I S E .

I P H I S E .

Suivez-le , montrez-vous , ne craignez rien , parlez ;  
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

E L E C T R E .

Au nom de la nature , achevez votre ouvrage ;

De Clytemnestre enfin déployez le courage.

Volez , conduisez-nous.

C L Y T E M N E S T R E .

Mes filles , ces soldats

Me respectent à peine , & retiennent vos pas.

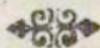
Demeurez , c'est à moi , dans ce moment si triste ,

De répondre des jours & d'Oreste & d'Egiste ;

Je suis épouse & mère : & je veux à la fois ,

Si j'en peux être digne , en remplir tous les droits.

*Elle sort.*



SCENE

## S C E N E VI.

## ELECTRE, IPHISE.

I P H I S E.

AH! le Dieu qui nous perd en sa rigueur perfide ;  
 En défendant Oreste , elle ménage Egiste.  
 Les cris de la pitié , du sang & des remords ,  
 Seront contre un tyran d'inutiles efforts.  
 Egiste furieux , & brûlant de vengeance ,  
 Consumme ses forfaits pour sa propre défense ;  
 Il condamne , il est maître , il frappe , il faut périr.

E L E C T R E.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir !  
 Je descens dans la tombe avec cette infamie ;  
 Avec le desespoir de m'être démentie !  
 J'ai supplié ce monstre , & j'ai hâté ses coups.  
 Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.  
 Que font tous ces amis dont se vantait Pammène ,  
 Ces peuples dont Egiste a soulevé la haine ?  
 Ces Dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur ;  
 Et qui lui défendaient de consoler sa sœur ?  
 Ces filles de la nuit , dont les mains infernales  
 Secouaient leurs flambeaux sous ces voutes fatales ?  
 Quoi ! la nature entière , en ce jour de terreur ,  
 Paraissait à ma voix s'armer en ma faveur :  
 Et tout est pour Egiste , & mon frère est sans vie ;  
 Et les Dieux , les mortels , & l'enfer m'ont trahie !

SCENE

## S C E N E V I I .

ELECTRE, PILADE, IPHISE.

ELECTRE.  
**E**N est-ce fait , Pilade ?

PILADE.

Oui , tout est accompli ;  
 Tout change , Electre est libre , & le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment ?

PILADE.

Oreste régné , &amp; c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes Dieux !

ELECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joye.  
 Oreste ? est-il possible ?

PILADE.

Oreste tout-puissant  
 Va venger sa famille , & le sang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospère ?

PILADE.

Son courage , son nom , le nom de votre père ,  
 Le vôtre , vos vertus , l'excès de vos malheurs ,  
 La pitié , la justice , un Dieu qui parle aux cœurs.  
 Par les ordres d'Egiste on amenait à peine ,  
 Pour mourir avec nous , le fidèle Pammène ;  
 Tout un peuple suivait , morne , glacé d'horreur ;  
 J'entrevois sa rage à travers sa terreur ;

La garde retenait leurs fureurs interdites;  
Oreste se tournant vers ses fiers satellites,  
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois :  
L'osez-vous ? A ces mots, au son de cette voix,  
A ce front où brillait la majesté suprême,  
Nous avons tous crû voir Agamemnon lui-même ;  
Qui perçant du tombeau les gouffres éternels,  
Revenait en ces lieux commander aux mortels.  
Je parle, tout s'émeut, l'amitié persuade :  
On respecte les nœuds d'Oreste & de Pilade.  
Des soldats avançaient pour nous envelopper ;  
Ils ont levé le bras, & n'ont osé fraper :  
Nous sommes entourés d'une foule attendrie :  
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.  
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.  
Egiste avec les siens, d'un pas précipité,  
Vole, croit le punir, arrive, & voit son maître.  
J'ai vû tout son orgueil à l'instant disparaître,  
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,  
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.  
O jour d'un grand exemple ! ô justice suprême !  
Des fers que nous portions il est chargé lui-même.  
La seule Clytemnestre accompagne ses pas,  
Le protège, l'arrache aux fureurs des soldats,  
Se jette au milieu d'eux, & d'un front intrépide,  
A la fureur commune enlève le perfide,  
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups ;  
Et conjure son fils d'épargner son époux.  
Oreste parle au peuple, il respecte sa mère ;  
Il remplit les devoirs & de fils & de frère.

A peine délivré du fer de l'ennemi,  
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

I P H I S E.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère ;  
Voyons Oreste heureux, & consolons ma mère.

E L E C T R E.

Quel bonheur inouï par les Dieux envoyé !  
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,  
Venez.

P I L A D E à sa suite.

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles ;  
Fers, tombez de ses mains ; le sceptre est fait pour elles.  
*On lui ôte ses chaînes.*

S C E N E V I I I.

E L E C T R E, I P H I S E, P I L A D E ;  
P A M M È N E.

E L E C T R E.

AH ! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur ?  
Pourquoi ne vient-il pas ?

P A M M È N E.

Ce moment de terreur  
Est destiné, madame, à ce grand sacrifice,  
Que la cendre d'un père attend de sa justice :  
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel  
Où sa main doit verser le sang du criminel.

Daignez

Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.  
 Ce devoir redoutable est juste & nécessaire ;  
 Mais ce spectacle horrible aurait souillé vos yeux.  
 Vous connaissez les loix qu'Argos tient de ses Dieux :  
 Elles ne souffrent point que vos mains innocentes  
 Avant le tems prescrit présentent ses mains sanglantes.

I P H I S E.

Mais que fait Clytemnestre en ces momens d'horreur ?  
 Voyons-la.

P A M M E N E.

Clytemnestre en proie à sa fureur,  
 De son indigne époux défend encor la vie ;  
 Elle opose à son fils une main trop hardie.

E L E C T R E.

Elle défend Egiste.... elle de qui le bras  
 A sur Agamemnon.... Dieux ne le souffrez pas !

P A M M E N E.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,  
 Sourdes à la prière, & de meurtres avides,  
 Ministres des arrêts prononcés par le sort,  
 Marcher autour d'Oreste, en apellant la mort.

I P H I S E.

Jour terrible & sanglant, foyez un jour de grace !  
 Terminez les malheurs attachés à ma race.  
 Ah ! ma sœur ! ah, Pilade ! entendez-vous ces cris ?

E L E C T R E.

C'est ma mère !

P A M M E N E.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE *derrière la scène;*

Arrête!

I P H I S E.

Ciel!

CLYTEMNESTRE (*derrière la scène.*)

Mon fils!

E L E C T R E.

Il frappe Egiste. Achève, & sois inexorable;  
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud si coupable:  
Immole entre ses bras cet infame affassin.  
Frape, dis - je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, ... j'expire de ta main;

P I L A D E.

O destinée!

I P H I S E.

O crime!

E L E C T R E.

Ah, trop malheureux frère!

Quel forfait à puni les forfaits de ma mère?  
Jour à jamais affreux!



## SCÈNE IX.

*Les acteurs précédens*, ORESTE.

O R E S T E.

O Terre, entr'ouvre-toi;  
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi,  
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;  
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

E L E C T R E.

Qu'avez-vous fait, cruel?

O R E S T E.

Elle a voulu sauver....  
Et les frapant tous deux.... Je ne puis achever....

E L E C T R E.

Quoi! de la main d'un fils! quoi par ce coup funeste;  
Vous....

O R E S T E.

Non, ce n'est pas moi; non, ce n'est point Oreste,  
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.  
Exécrable instrument d'un éternel courroux,  
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,  
Banni du monde entier par celui de ma mère;  
Patrie, états, parens, que je remplis d'effroi,  
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi!  
Soleil qu'épouvanta cette affreuse contrée,  
Soleil qui reculas pour le festin d'Atrée,  
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!

O 3

Dans

214 ORESTE, TRAGÉDIE.

Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas ?  
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable,  
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable !  
Eh bien, quel est l'exil que vous me destinez ?  
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez ?  
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride ;  
J'y cours, j'y vais trouver la prêtresse homicide,  
Qui n'offre que du sang à des Dieux en courroux,  
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez. Conjurez leur justice & leur haine.

PILADE.

Je te suivrai partout où leur fureur t'entraîne.  
Que l'amitié triomphe en ce jour odieux,  
Des malheurs des mortels & du courroux des Dieux.

*Fin du cinquième & dernier acte.*



DISSER.

DISSERTATION

W O I S U R

LES PRINCIPALES

TRAGÉDIES,

ANCIENNES ET MODERNES,

*Qui ont paru sur le sujet d'ELECTRE, & en particulier sur celle de Sophocle.*

Par M. DU MOLARD, Membre de plusieurs Académies.

*Nouvelle édition, corrigée & augmentée.*

TRADUCTION

DES DEUX VERS

D'EURIPIDE.

*Un bon critique suit toujours les règles de l'é-  
quité, & reprend en tout tems & en tout  
lieu ceux qui commettent des fautes.*

DIS.

---

---

# DISSERTATION

SUR

LES PRINCIPALES

TRAGEDIES,

ANCIENNES ET MODERNES,

Qui ont paru sur le sujet d'ÉLECTRE, &  
en particulier sur celle de Sophocle.

LE sujet d'*Electre*, un des plus beaux de l'antiquité, a été traité par les plus grands maîtres & chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. *Sophocle*, *Euripide*, *Eschyle*, l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet. *Virgile* le témoigne par ce vers :

*Aut Agamemnonius scenis agitur Orestes.*

Ce qui donne à entendre que cette pièce était souvent représentée à Rome. *Cicéron* dans le livre de *Finibus* cite un fragment d'une tragédie d'*Oreste* fort applaudie de son tems. *Suétone* dit que *Néron* chanta le rôle d'*Oreste* parricide; & *Juvenal* parle d'un *Oreste* qui était d'une longueur rebutante, & auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main :

*Summè*

*Summi plenâ jam margine libri  
Scriptus & in tergo, nec dum finitus Orestes.*

*Baif* est le premier qui ait traité ce sujet en notre langue. Son ouvrage n'est qu'une traduction de l'*Electre* de *Sophocle*, & il a eu le sort de toutes les piéces de théâtre de son siècle. L'*Electre* de Mr. de *Longepierre*, faite en 1700. ne fut jouée, je crois, qu'en 1718. Pendant cet intervalle Mr. de *Crébillon* donna sa tragédie d'*Electre*. Je ne connais que le titre de l'*Electre* du baron de *Walef* qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin Mr. de *Voltaire* vient de nous donner une tragédie d'*Oreste*. *Erasmo di Valvasone* a traduit en Italien l'*Electre* de *Sophocle*, & *Ruccellai* a fait une tragédie d'*Oreste*, qui se trouve dans le premier volume du théâtre Italien donné par Mr. le marquis *Maffei* à Verone en 1723.

Je diviserai cette dissertation en trois parties. Je rechercherai dans la première quels sont les fondemens de la préférence que tous les siècles ont donnée à la tragédie d'*Electre* de *Sophocle*, sur celle d'*Euripide*, & sur les *Coéphores* d'*Eschyle*.

Dans la seconde j'examinerai sans prévention ce qu'on doit penser de l'entreprise de l'auteur de la tragédie d'*Oreste*, de traiter ce sujet sans ce que nous apellons épisodes, & avec la simplicité des anciens, & de la manière dont il a exécuté cette entreprise.

Dans la troisième & dernière partie, je ferai voir combien il est difficile de s'écarter de la route

route que les anciens nous ont frayée en traitant ce sujet, sans détruire le bon goût, & sans tomber dans des défauts qui passent même des pensées aux expressions.

Je soumets tout ce que je dirai dans cet écrit au jugement de ceux qui aiment sincèrement les belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaissent en même tems le génie de la langue Grecque & celui de la nôtre, qui sans être les adorateurs serviles & aveugles des anciens, connaissent leurs beautés, les sentent & leur rendent justice; & qui joignent l'érudition à la saine critique: Je refuse tous les autres Juges comme incompetens.

Je ne cherche qu'à être utile; je ne veux faire ni d'éloge ni de satire. Le théâtre que je regarde comme l'école de la jeunesse, mérite qu'on en parle d'une manière plus sérieuse, & plus approfondie qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour & contre les pièces nouvelles. \* Le public est las de tous ces écrits, qui sont plutôt des libelles que des instructions, & de tous ces jugemens dictés par un esprit de cabale & d'ignorance. Quiconque ose porter un jugement doit le motiver, sans quoi il se déclare

\* Le père Rapin dans ses réflexions sur la poétique, dit après Aristote, que la tragédie est une leçon publique plus instructive sans comparaison que la philosophie, parce qu'elle instruit l'esprit par les sens, & qu'elle rectifie les passions par les passions mêmes, en calmant par leur émotion le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

claire lui-même indigne d'avoir un avis ; je n'ai formé le mien qu'après avoir consulté les gens de lettres les plus éclairés. C'est ce qui m'enhardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrits ténébreux, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont inutiles.

PREMIERE PARTIE.  
DE L'ELECTRE  
DE SOPHOCLE.

ON a toujours regardé l'*Electre* de *Sophocle* comme un chef d'œuvre, soit par rapport au tems auquel elle a été composée, soit par rapport au peuple pour lequel elle a été faite.

Ce tems touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illustres rivaux, les chefs & les modèles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, se disputèrent la victoire. Les pièces des deux antagonistes de *Sophocle* furent louées, furent même récompensées ; la sienne fut couronnée & préférée. Toute la nation Grecque & toute la postérité n'ont jamais varié sur ce jugement. Elle tira des gémissemens & des larmes ; elle excita même des cris qu'arrachaient la terreur & la pitié portées à leur comble. On ne

ne peut la lire dans l'original fans répandre des pleurs. Tel est l'effet que produisit & que produit encore de nos jours la scène de l'Urne, que toute l'antiquité a regardée comme un chef-d'œuvre de l'art dramatique. *Aulugelle* rapporte que de son tems, sous l'empire d'*Adrien*, un acteur nommé *Polus*, qui faisait le rôle d'*Electre*, fit tirer du tombeau l'urne qui contenait les cendres de son fils bien-aimé; & comme si c'eût été l'urne d'*Oreste*, il remplit toute l'assemblée, non pas d'une simple émotion de douleur bien imitée, mais de cris & de pleurs véritables. Effectivement cette scène est un modèle achevé du pathétique. En la lisant on se représente un grand peuple pénétré qui ne peut retenir ses larmes. On croit entendre les soupirs & les sanglots interrompus de tems en tems par les cris les plus douloureux: mais bientôt un silence morne, signe de la consternation générale, succède à ce bruit: tout le peuple semble tomber avec *Electre* dans le désespoir, à la vue de ce grand objet de terreur & de compassion.

Si tous les Grecs & les Romains, si les deux nations les plus célèbres du monde, & qui ont le plus cultivé & chéri la littérature & la poésie, si deux peuples entiers aussi spirituels & aussi délicats, si tous ceux qui, depuis eux, dans d'autres pays & avec des mœurs différentes, ont aimé les lettres Grecques & ont été en état de sentir les beautés de cette pièce, se sont tous unanimement accordés à penser de même

même de l'*Electre* de *Sophocle*, il faut absolument que ces beautés soient de tous les tems & de tous les lieux.

En effet, tout ce qui peut concourir à rendre une pièce excellente se trouve dans celle-ci. Fable bien constituée. Exposition claire, noble, entière. Observation parfaite des règles de l'art. Unité de lieu, d'action & de tems. (L'action ne dure précisément que le tems de la représentation.) Conduite sage, mœurs ou caractères vrais & toujours également soutenus. *Electre* y respire continuellement la douleur & la vengeance, sans aucun mélange de passions étrangères. *Oreste* n'a d'autre idée que d'exécuter une entreprise aussi grande, aussi hardie, aussi difficile qu'intéressante. Son cœur est fermé à tout autre sentiment, à tout autre objet. La douleur de *Chrysothemis* plus sage, plus modérée que celle de sa sœur, fait un contraste adroit & continuél avec les emportemens d'*Electre*. Les sentimens y sont partout convenables. La scène d'*Electre* & de *Chrysothemis* fait sortir le caractère de la première par la douceur de celui de sa sœur. *Ismène* dans la tragédie d'*Antigone* de *Sophocle*, montre la même douceur par le même art, & pour faire contraster le caractère des deux sœurs. *Ismène* & *Chrysothemis* ont la même compassion & la même tendresse pour *Antigone* & pour *Electre*, pour *Oreste* & pour *Polydice* : la seule différence est qu'*Antigone* ayant un peu moins de dureté qu'*Electre*, *Ismène* de son côté a un peu plus de fermeté qu'*Antigone*.

L'ex:

L'exposition produisait d'abord un spectacle frappant & un très-grand intérêt. L'immensité du théâtre, la magnificence artificieuse des décorations, qui suppose nécessairement une grande connaissance de la perspective, donnent lieu au gouverneur d'*Oreste* de lui faire observer deux villes, une forêt, des temples, des places publiques & des palais. Un Français peu versé dans l'histoire & dans la littérature Grecque, peut traiter les villes d'Argos & de Mycènes, le bois de la fille d'*Inachus* célèbre par les fables d'*Io* & d'*Argus*, le palais d'*Agamemnon*, les temples les plus renommés; il peut, dis-je, les traiter d'objets peu intéressans. Mais, que ces objets étaient frapans pour toute la Grèce! que notre théâtre est éloigné d'en offrir de pareils! Le reste du discours du gouverneur met le spectateur au fait, en très-peu de mots, de l'histoire d'*Oreste* & de son projet, que la réponse du héros achève d'expliquer. L'oracle lui défend d'avoir des troupes & d'employer d'autres armes que la ruse & le secret. *Δολοῖσι κλέψαι χερσὶν Ἐνδ' ἴνυς σφαγὰς.* En conséquence il envoie son gouverneur annoncer à *Egiste* & à *Clytemnestre* qu'*Oreste* a été tué aux jeux Pythiens. Qu'importe, dit-il, qu'on dise que je suis mort, pourvu que je vive & que je me couvre de gloire? Quand un faux bruit nous procure un grand avantage, je ne puis le regarder comme un mal; ce qui fait allusion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

Τὶ γὰρ με λυπεῖ τῷδ' ὅταν λόγῳ Θεῶν  
 Ἔργοισι σιωπῶ, καὶ ξενέγκομαι πλεὺς  
 Δοπιῶ μὲν εἶδεν ῥῆμα δὸν πέρδει κελόν.

Il sort ensuite pour aller faire des libations sur le tombeau de son père, ainsi qu'*Apollon* l'a ordonné. Sa conduite ne se dément point. Les caractères ne se démentent pas davantage. Même inflexibilité, même fureur dans *Electre*, même douceur dans *Chrysothemis* ; même sagesse dans *Oreste* & dans le gouverneur ; même fierté dans *Clytemnestre*. Traiter cette fierté de défaut, c'est insulter à toute l'antiquité, c'est ignorer ce que c'est que les mœurs dans un pareil sujet, c'est méconnaître la belle nature.

Je ne disconvienrai pas qu'avec toutes ces perfections on ne puisse faire quelques objections contre *Sophocle*. On dira que l'intrigue est très simple. Je l'avoue, & je crois même que c'est la plus grande beauté de la pièce. Cette simplicité irait au détriment de l'intrigue, si cette intrigue elle-même était autre chose qu'un tableau continu. *Sophocle*, ajoutera-t-on, manque de certains traits délicats & fins que la tragédie a pu acquérir avec le tems. Les pensées n'y sont peut-être pas assez approfondies ni assez variées. Mais les Grecs, & *Sophocle* en particulier, connaissaient peu ces faibles ornemens. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits. Il ne s'embarassait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'*Oreste*, qu'on dit avoir été tué aux jeux Pythiens, dont on fait une très longue description, qui appartient plus

à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœud assez intrigué. Il ne met point le héros auquel on s'intéresse en un danger réel. Il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple débarrassé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus sinistre présage. Mais ce même préjugé faisait que les Grecs n'en craignaient que plus pour *Oreste*; & cette crainte était si forte qu'elle suspendait tous les mouvemens précédens de terreur & de compassion. Quoique ce bruit de mort mette ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, *Oreste* foule aux pieds cette crainte, parce que le but de la tragédie est d'empêcher de craindre avec trop de faiblesse des disgrâces communes. *Sophocle* ménage la crainte des spectateurs, en faisant mépriser par *Oreste* ce mauvais présage. La crainte du héros se porte toute entière sur l'obéissance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs on a toujours excusé cette description épisodique par le goût décidé, par la passion furieuse que toute la nation Grecque avait pour ces jeux. En effet c'était un des endroits de la pièce des plus applaudis. On passait à *Sophocle* l'anachronisme formel en faveur de la beauté de ce morceau, & de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique description.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'*Oreste* était bien hardi de débiter à une grande reine une fable dont elle pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la fausseté. Toute la

Grèce accourait aux jeux Pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycènes ou d'Argos qui y eût assisté ? Cela n'est pas probable. Personne n'en était-il encor revenu quand le gouverneur faisait ce récit, ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même ? La reine pouvait en un instant découvrir l'imposture.

Cette objection tombe d'elle-même, pour peu que l'on fasse réflexion que l'action qui ne dure que quatre heures, ou le tems de la représentation, est si pressée, que *Clytemnestre* & *Egiste* sont tués avant qu'ils ayent le tems d'être détrompés ; & encor un coup le plaisir que ce morceau faisait à toute la nation, la beauté, la sublimité du stile dans lequel il est écrit, l'emportèrent sur toutes les critiques.

Je ne saurais disconvenir que *Sophocle*, ainsi qu'*Euripide*, ne devaient pas faire de *Pilade* un personnage muet. Ils se sont privés par-là de grandes beautés.

N'est-ce pas encor un défaut qu'*Egiste* ne paraisse qu'à la dernière scène, & pour y recevoir la mort ? Quel personnage que celui d'un roi qui ne vient que pour mourir ? Cependant il ne semble pas absolument nécessaire qu'*Egiste* paraisse plus tôt. Le poète inspire tant de terreur dans tout le cours de la pièce, qu'il n'a pas besoin d'introduire plus tôt un personnage qui ne produirait que de l'horreur, qui nuirait à son plan, ou qui du moins serait inutile.

Quant à l'atrocité de la catastrophe, elle paraît

rait horrible dans nos mœurs, elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde, qu'*Oreste* avait tué sa mère de propos délibéré pour venger le meurtre de son père. Il n'était pas permis de le déguiser, ni de changer une fable universellement reçue \*; c'était même ce qui faisait tout le grand tragique, tout le terrible de cette action. † Aussi voit-on qu'*Eschyle* & *Euripide* ont exactement suivi, comme *Sophocle*, l'histoire consacrée. Il me semble même que la mort de *Clytemnestre*, tuée par son fils, est en un sens moins atroce, & sans contredit beaucoup plus théatrale & plus tragique, que le meurtre de *Camille* exécuté par *Horace*.

Elle me paraît moins atroce, en ce que *Camille* est innocente, & *Clytemnestre* est coupable du plus grand des crimes; crime dont elle se glorifie quelquefois, & dont elle n'a qu'un léger repentir; en cela elle mérite infiniment plus d'être punie que *Camille*, qui regrette son amant, & dont tout le crime ne consiste qu'en  
des

\* Il faut que *Clytemnestre* soit tuée par *Oreste*. *Aristot. de Poet. c. 15.*

† Un des principaux objets du poëme dramatique est d'apprendre aux hommes à ménager leur compassion pour des sujets qui le méritent. Car il y a de l'injustice d'être trop touché des malheurs de ceux qui méritent d'être misérables. On doit voir sans pitié, dit le père *Rapin*, *Clytemnestre* tuée par son fils *Oreste*, dans *Eschyle*, parce qu'elle avait tué son époux, & l'on peut voir sans compassion mourir *Hippolyte*, parce qu'il ne meurt que pour avoir été sage & vertueux, *V. Réflex.* sur la poétique.

des paroles trop dures que lui arrache l'excès de sa douleur.

Elle est plus théâtrale, en ce qu'elle fait le vrai sujet de la pièce. Car cette mort est préparée & attendue, & celle de *Camille* dans les *Horaces*, n'est qu'un événement imprévu qui pouvait ne pas arriver, qui ne fait qu'une double action vicieuse, & un cinquième acte inutile, qui devient lui-même une triple action dans la pièce. Il n'y a qu'une seule action au contraire dans *Sophocle*, la punition des deux époux étant le seul sujet de la pièce. C'est cette unité qui contribuait tant au pathétique de la catastrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de *Clytemnestre*? *O mon fils! mon fils, ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.*

... Ω τέκνον τέκνον οἴησις τὴν τεύξασιν.

On frémissait à cette terrible, quoique juste, réponse d'*Electre*: *Mais, vous-même, avez-vous eu pitié de son père & de lui?*

ἀλλ' οἴσέθεν  
ὤπιτέρες ἔστος ὁ γενέσας πατήρ.

On tremblait à cette effrayante exclamation d'*Electre* à son frère: *Frape, redouble, si tu le peux.*

... Παῖσον εἰ ἐθένης, διπλῆν.

Après quoi *Clytemnestre* expirante s'écrie: *Encor une fois, hélas!*

Ωμοι μάλ' αὐδεις.

Qu'Egiste, poursuit Electre, ne reçoit-il le même traitement !

Ἐγὰρ Ἀγιοῦν ἴουσ.

Egiste qui arrive dans ces terribles circonstances, croyant voir le corps d'Oreste massacré, & découvrant celui de sa femme, la mort ignominieuse de cet assassin, qui n'a pas même la consolation de mourir volontairement & en homme libre, & à qui l'on annonce qu'il sera privé de la sépulture; tout cela forme le coup de théâtre le plus frappant & le plus terrible, je ne dis pas pour notre nation, mais pour toute celle des Grecs, qui n'était point amolli par des idées d'une tendresse lâche & efféminée: pour un peuple, qui d'ailleurs humain, éclairé, poli autant qu'aucun peuple de la terre, ne cherchait point au théâtre ces sentimens fades & doucereux auxquels nous donnons le nom de galants, & qui par conséquent était plus disposé à recevoir les impressions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéressait-il pas à la gloire d'Agamemnon, à son malheur & à sa vengeance? Il entrait dans ces sentimens autant qu'Oreste lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas que ce prince était coupable de tuer sa mère; mais il fallait absolument représenter ce crime. La mort de Clytemnestre était juste, & son fils n'était coupable que par l'ordre formel des Dieux qui le conduisaient pas à pas dans ce crime, par celui des destinées, dont les arrêts

étaient irrévocables, qui faisaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaisait; *Qui nos homines quasi pilas habent*. Ainsi en condamnant *Oreste* autant qu'ils le devaient, les Grecs ne condamnaient point *Sophocle*, & ils le comblaient au contraire de louanges. D'ailleurs tous les poètes tragiques tiennent le langage de la philosophie stoïcienne.

Il me semble avoir montré les sources de l'admiration que tous les anciens ont eu pour *l'Electre* de *Sophocle*. Le parallèle de cette pièce avec celle d'*Euripide* & d'*Eschyle* sur ce sujet, qui sont à la vérité pleines de beautés, ne servira pas peu à démontrer entièrement combien elle leur est supérieure. On verra combien la conduite & l'intrigue de la pièce de *Sophocle* sont plus belles & plus raisonnables que celles des deux autres.

Plusieurs critiques ont douté que la tragédie d'*Electre* que nous avons sous le nom d'*Euripide*, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur & moins de liaison; & l'on pourrait soupçonner qu'elle est l'ouvrage d'un poète fort postérieur. On sait que les savans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-seulement rectifié & corrigé, mais aussi altéré & supposé plusieurs poèmes anciens. *Electre* était peut-être mutilée ou perdue de leur tems; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une pièce suivie. Quoi qu'il en soit, on y retrouve les fameux vers cités par *Plutarque* (dans la vie de *Lysander*,) qui préservèrent Athènes d'une destruction totale, lorsque *Lysander* s'en rendit

rendit le maître. En effet comme les vainqueurs délibéraient le soir dans un festin, s'ils raseraient seulement les murailles de la ville, ou s'ils la renverraient de fond en comble; un Phocéén chanta ce beau chœur, & tous les convives en furent si émus, qu'ils ne purent se résoudre à détruire une ville qui avait produit d'aussi beaux esprits & d'aussi grands personnages.

Dans *Euripide Electre* a été mariée par *Egiste* à un homme sans bien & sans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maison conforme à sa fortune. La scène est devant cette maison, ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'*Electre*, qui, à la vérité par respect, n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la scène, en fait l'exposition dans un long monologue qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui se trouve dans presque toutes les premières scènes d'*Euripide*, rend ses expositions la plupart froides & peu liées avec la pièce.

*Oreste* est reconnu par un vieillard en présence de sa sœur, par une cicatrice qu'il s'est faite au-dessus du sourcil, en courant, lorsqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaissance trop brusque, & celle de *Sophocle* trop traînante. Il semble qu'ils n'ayent fait aucune attention aux niceurs de la nation Grecque, & qu'ils n'ayent connu ni le génie ni les graces des deux tragiques.

*Oreste* va ensuite avec son ami *Pylade* assassi-

ner *Egiste* par derrière, pendant qu'il est paré pour considérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un sacrifice & d'une cérémonie religieuse, parce que tous les droits divins & humains avaient été violés dans l'assassinat d'*Agamemnon*, commis dans son propre palais par une ruse abominable, & lorsqu'il allait se mettre à table & faire des libations aux Dieux. Ainsi le récit de la mort d'*Egiste* contient la description d'un sacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces descriptions de sacrifices, de fêtes, de jeux, &c. ainsi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, cassettes & autres choses qui amènent les reconnaissances.

Le récit qu'*Electre* & son frère font de la manière dont ils ont assassiné leur mère, qui ne vient sur la scène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la scène de *Sophocle* que j'ai rapportée ci-dessus. *Oreste* est livré aux furies, pour avoir exécuté l'ordre des Dieux, pendant qu'*Electre*, qui se vante d'avoir vu cet horrible spectacle, d'avoir encouragé son frère, d'avoir conduit sa main, parce qu'*Oreste* s'était couvert le visage de son manteau, *Electre*, dis-je, est épargnée. *Sophocle* certainement l'emporte ici sur *Euripide*; mais les *Dioscures*, *Castor* & *Pollux*, frères de *Clytemnestre*, surviennent; & loin de prendre la défense de leur sœur, ils rejettent le crime de ses enfans sur *Apollon*, envoient *Oreste* à Athènes pour y être expié, lui prédissent qu'il courra risque d'être condamné à mort, mais qu'*A-*  
*pollon*

*Pollon* le sauvera en se chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent ensuite un sort heureux, après qu'*Electre* aura épousé *Pilade*, époux digne en effet d'une aussi grande princesse, puisqu'il était fils d'une sœur d'*Agamemnon*, & qu'il descendait d'*Eaque* fils de *Jupiter* & d'*Egine*. C'est ce qui justifie le reproche d'un critique à *Mr. Racine* d'avoir fait de *Pilade* un confident trop subalterne dans *Andromaque*, & d'avoir deshonoré par-là une amitié respectable entre deux princes dont la naissance était égale.

Quant à la pièce d'*Eschyle*, des filles étrangères, esclaves de *Clytemnestre*, mais attachées à *Electre*, portent des présens sur le tombeau d'*Agamemnon*; c'est ce qui a fait donner à la pièce le nom de *Coéphores*, ou porteuses de libations ou de présens, du mot Grec *χου* qui signifie des libations qu'on faisait sur les tombeaux.

*Oreste* est reconnu par sa sœur dès le commencement de la pièce, par trois marques assez équivoques, les cheveux, la trace des pas, & la robe *ὑφασμα* qu'elle a tissue elle-même, il y avait sans doute longtems.

Les anciens eux-mêmes se font moqués de cette reconnaissance, & *Mr. Dacier* la blâme, parce qu'elle est trop éloignée de la péripétie, ou changement d'état. Celle de *Sophocle* est plus simple. *Oreste* dit à sa sœur, *Regardez cet anneau, c'est celui de mon père.*

Τὴν δὲ προσβλέψασα μὴ  
Σφραγίδα πατέρα.

Il déclare ensuite que l'oracle d'*Apollon* lui a ordonné de tuer les meurtriers de son père, sous peine d'éprouver les plus cruels tourmens d'être livré aux furies, &c.

Le P. *Brumoi* remarque judicieusement à ce sujet, qu'*Oreste* est criminel en obéissant & en n'obéissant pas. Cependant il ne peut se déterminer à tuer sa mère. *Electre* lève ses scrupules & l'aigrit contr'elle. Le chœur lui raconte le songe de la reine, qui a cru voir sortir de son sein un serpent qui lui a tiré du sang au lieu de lait. *Oreste* jure qu'il accomplira ce songe. Le chœur suivant est un récit des amours funestes qui ont été enflangantés.

*Oreste* s'introduit dans le palais d'*Egiste* sous le nom d'un marchand de la Phocide, qui vient annoncer la mort du fils d'*Agamemnon*. *Egiste* entre dans son palais pour s'assurer de ce bruit. *Oreste* l'y tue, & reparait pour assassiner sa mère sur le théâtre.

En vain elle lui demande grace par les mammelles qui l'ont allaité. *Pilade* dit à son ami, qui craint encor de commettre ce parricide, qu'il doit obéir aux Dieux & accomplir ses sermens. *Préférez-vous*, ajoute-t-il, *vos ennemis aux Dieux mêmes?* *Oreste* déterminé, dit à sa mère: *C'est à vous-mêmes, & non pas à moi, que vous devez attribuer votre mort, οὐ τοι οὐδὲν, οὐ ἐγὼ, ναὶ ταῦτ' ἐστίν.* Quoi de plus réfléchi, de plus dur & de plus cruel! Il n'y a point d'oracle, de destinée qui pût diminuer sur notre théâtre l'atrocité de cette action & de ce spectacle; aussi *Oreste* a beau se disculper, faire son apologie,

apologie, & rejeter le crime sur l'oracle & sur la menace d'*Apollon*; les chiens irrités de sa mère l'environnent & le déchirent.

*Electre* n'est point amoureuse chez les trois tragiques Grecs; en voici les raisons. Les caractères étaient constatés, & comme consacrés dans les tragédies de *Sophocle*, d'*Euripide*, & d'*Eschyle*, parce que les caractères étaient constatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue: *Sit Medæa ferorū invictaque*, &c. *Electre* ne pouvait pas plus être amoureuse que *Polixene* & *Iphigénie* ne pouvaient être coquettes, *Medée* douce & compatissante, *Antigone* faible & timide. Les sentimens étaient toujours conformes aux personnages & aux situations. Un mot de tendresse dans la bouche d'*Electre* aurait fait tomber la plus belle pièce du monde, parce que ce mot aurait été contre le caractère distinctif & la situation terrible de la fille d'*Agamemnon*, qui ne doit respirer que la vengeance.

Que dirait-on parmi nous d'un poète qui ferait agir & parler *Louis XII.* comme un tyran, *Henri IV.* comme un lâche, *Charlemagne* comme un imbécille, *S. Louis* comme un impie? Quelque belle que la pièce fût d'ailleurs, je doute que le parterre eût la patience d'écouter jusqu'au bout. Pourquoi *Electre* amoureuse aurait-elle eu un meilleur succès à Athènes?

Les sentimens doucereux, les intrigues amoureuses, les transports de jalousie, les sermens indiscrets de s'aimer toute la vie malgré les Dieux & les hommes, tout ce verbiage lan-

gon-

goureux qui deshonne souvent notre théâtre, était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théâtre. Pour y réussir, ils voulurent monter à la source de toutes les passions & de tous les sentimens. Loin de rencontrer l'amour sur leur route, ils y trouvèrent la terreur & la compassion. Ces deux sentimens leur parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain est susceptible. Mais la terreur & l'attendrissement portés à l'excès, précipitent indubitablement les hommes dans les plus grands crimes & dans les plus grands malheurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un & l'autre, & de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, non épurée, pour me servir du terme d'*Aristote*, nous fait regarder comme des maux insupportables les événemens fâcheux de la vie, les disgrâces imprévues, la douleur, l'exil, la perte des biens, des amis, des parens, des couronnes, de la liberté & de la vie. La crainte bien épurée nous fait supporter toutes ces choses; elle nous fait même courir au-devant avec joye lorsqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu, & de l'observation des loix éternelles établies par les Dieux. Les Grecs enseignaient sur leur théâtre à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie & le devoir, & à supporter sans se troubler tous les disgrâces, en les voyant si fréquentes & si extrêmes dans les personnages les plus considérables & les plus vertueux; à *menager la crainte* & à  
la

la tempérer par les exemples les plus illustres. Les peuples aprenaient au théâtre qu'il y a de la pusillanimité & du crime à craindre ce qui n'est plus un mal, par le motif qui le fait surmonter, & par la cause qui le produit; puisque ce mal, si c'en est un, n'est rien en comparaison de maux inévitables & bien plus à craindre, tels que l'infamie, le crime, la colère & la vengeance éternelle des Dieux. La terreur de ces maux bien plus redoutables, fait disparaître entièrement celle des premiers. *L'Oreste* de *Sophocle* s'embarrasse peu qu'on fasse courir le bruit de sa mort, pourvu qu'il obéisse ponctuellement aux oracles. *Electre* méprise l'esclavage & les rigueurs de sa mère & d'*Egiste*, pourvu que la mort d'*Agamemnon* soit vengée; il faut n'avoir jamais lû ni le texte ni la traduction de *Sophocle*, pour oser dire qu'elle songe plus à venger ses propres injures, que la mort de son père. *Antigone* rend les honneurs funèbres à son frère, & ne craint point d'être enterrée vive, parce que l'ordre sacrilège de *Créon* est formellement contraire à celui des Dieux, & qu'on ne peut ni ne doit jamais balancer entre les Dieux & les hommes, entre la mort & la colère des immortels. *Oreste* dans *Sophocle* n'a rien à craindre des *Euménides*, parce qu'il suit fidèlement les ordres d'*Apollon*.

La pitié non épurée nous fait plaindre tous les malheureux qui gémissent dans l'exil, dans la misère & dans les supplices. La pitié épurée aprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux, & qui souffrent

injustement, à ménager leur compassion, à ne point gémir sur les malheurs qui accablent ceux qui défobéissent aux Dieux & aux loix, qui trahissent la patrie, qui se sont souillés par des crimes.

*Clytemnestre* n'est point à plaindre de périr par la main d'*Oreste*, parce qu'elle a elle-même assassiné son époux, parce qu'elle a goûté le barbare plaisir de rechercher dans son flanc les restes de sa vie, parce qu'elle lui avait manqué de foi par un inceste, parce qu'elle a voulu faire périr son propre fils, de peur qu'il ne vengeât la mort de son père. C'est une injustice de plaindre ceux qui méritent d'être misérables, de s'attendrir sur les malheurs qui arrivent aux tyrans, aux traîtres, aux parricides, aux sacrilèges, à ceux, en un mot, qui ont transgressé toutes les règles de la justice. On ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la punition & les tourmens qu'ils subissent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'ame de cette vile compassion qui peut l'amollir, & de ces vaines terreurs qui la troublent.

C'est ainsi que le théâtre Grec tendait à la correction des mœurs par la terreur & par la compassion, sans le secours de la galanterie. C'était de ces deux sentimens que naissaient les pensées sublimes & les expressions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies, & auxquelles nous ne substituons que trop souvent des fadeurs, de jolis riens, & des épigrammes.

Je demande à tout homme raisonnable, dans un sujet aussi terrible que celui de la vengeance de la mort d'*Agamemnon*, que peut produire l'amour d'*Electre* & d'*Oreste*, qui ne soit infiniment au dessous de l'art de *Sophocle*? Il est bien question ici de déclarations d'amour, d'intrigues de ruelle, de combats entre l'amour & la vengeance. Loin d'élever l'ame, ces faibles ressources ne feraient que l'avilir. Il en est de même de presque tous les grands sujets traités par les Grecs. L'auteur d'*Oedipe* convient lui-même, & cet aveu lui fait infiniment d'honneur, que l'amour de *Jocaste* & de *Philoctete*, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de son sujet. La nouvelle tragédie de *Philoctete* n'eût valu que mieux, si l'auteur avait évité l'amour de *Pyrrhus* pour la fille de *Philoctete*. Le goût du siècle l'a entraîné. Ses talens auraient surmonté la prétendue difficulté de traiter ces sujets sans amour, comme *Sophocle*.

Mettez de l'amour dans *Athalie* & dans *Mérope*, ces deux pièces ne seront plus des chefs-d'œuvre, parce que l'amour le mieux traité n'a jamais le sérieux, la gravité, le sublime, le terrible qu'exigent ces sujets. *Electre* amoureuse n'inspire plus cette terreur & cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y suppléer par des épisodes romanesques, par des descriptions déplacées, par des reconnaissances accumulées les unes sur les autres, par des conversations galantes, par des lieux communs de toute espèce, & par des idées gigantesques.

On

On ne fait que défigurer l'art de *Sophocle* & la beauté du sujet. C'est faire un mauvais roman d'une excellente tragédie ; & comme le stile est d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, boursofflé, barbare. Qu'on dise après cela que si on avait quelque chose à imiter de *Sophocle*, ce ne ferait certainement pas son *Electre*. Qu'on appelle ce prince de la tragédie *Grec babillard*, il résulte de ces invectives que l'art de *Sophocle* est inconnu à celui qui tient ce discours, ou qu'il n'a pas daigné travailler assez son sujet pour y parvenir ; ou enfin que tous ses efforts ont été inutiles, & qu'il n'a pu y atteindre. Il semble que le desespoir lui ait suggéré de condamner d'un mot *Sophocle* & toute la Grèce. Mais *Electre* amoureuse du fils d'*Egiste*, assassin de son père, séducteur de sa mère, persécuteur d'*Oreste*, auteur de tous ses malheurs ; *Oreste* amoureux de la fille de ce même *Egiste*, bourreau de toute sa famille, ravisseur de sa couronne, & qui ne cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un & l'autre échoué sur le théâtre d'Athènes. Ce double amour aurait eu nécessairement le plus mauvais succès. Vainement on aurait dit en faveur du poëte, que plus *Electre* est malheureuse, plus elle est aisée à attendrir ; le peuple d'Athènes aurait répondu, que plus *Oreste* & *Electre* sont malheureux, moins ils sont susceptibles d'un amour puéril & insensé, qu'ils sont trop occupés de leurs infortunes & de leur vengeance pour s'amuser à lier une partie quadrée avec les deux enfans du bourreau d'*Agamemnon*.

*memnon* & de leur plus implacable ennemi. Ces amans transis auraient fait horreur à toute la Grèce, & le peuple aurait prononcé sur le champ contre une fable aussi absurde & aussi deshonorante pour le destructeur de Troye & pour toute la nation.

Cette courte analyse des deux pièces rivales de *l'Electre de Sophocle*, suffit pour faire connaître combien celle-ci est préférable aux deux autres, par rapport à la fable ( *μῦθος* ), & par rapport aux mœurs ( *ἦθος* ).

Mais le principal mérite de *Sophocle*, celui qui lui a acquis l'estime & les éloges de ses contemporains & des siècles suivans jusqu'à nôtre, celui qui les lui procurera tant que les lettres Grecques subsisteront, c'est la noblesse & l'harmonie de sa diction ( *λέξις* ). Quoiqu'*Euripide* l'emporte quelquefois sur lui par la beauté des pensées ( *Διδόσεις* ), *Sophocle* est au-dessus de lui par la grandeur, par la majesté, par la pureté du style, & par l'harmonie. C'est ce que le savant & judicieux abbé *du Bos* appelle la poésie de style. C'est elle qui a fait donner à *Sophocle* le surnom d'*Abeille*; c'est elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires sur tous les poètes de son tems. Le dernier de ses triomphes lui coûta la vie, par la surprise & par la joye imprévue qu'il en eut; de sorte qu'on peut dire de lui qu'il est mort dans le sein de la victoire.

Les termes pittoresques, & cette imagination dans l'expression sans laquelle le vers tombe en langueur, soutiendront *Homère* & *Sophocle*

dans tous les tems, & charmeront toujours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands hommes ont écrit (\*). Ce mérite si rare de la beauté de l'élocution est, selon *Quintilien*, comme une musique harmonieuse qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs, & conduit selon toutes les règles de l'art, il ne fera lût de personne, s'il manque de ce mérite, & s'il pêche par l'élocution. Cela est si vrai qu'il n'y a jamais eu dans aucune langue & chez aucun peuple, de poëme mal écrit, qui jouisse de la moindre estime permanente & durable. C'est ce qui a fait entièrement oublier l'*Electre* de *Longepierre* & celles dont j'ai parlé ci-dessus. C'est ce qui a fait universellement rejeter parmi nous la *Pucelle* de *Chapelain*, & le poëme de *Clovis* de *Desmarets*.

» Ce sont deux poëmes épiques, ajoute M. l'abbé du Bos, » dont la constitution & les » mœurs valent mieux sans comparaison que » celles des deux tragédies (du *Cid* & de *Pom- » pée*.) D'ailleurs leurs incidens qui font la » plus belle partie de notre histoire, doivent » plus attacher la nation Française, que des » événemens arrivés depuis longtems dans l'Es- » pagne & dans l'Égypte. Chacun fait le suc- » cès de ces poëmes, qu'on ne saurait impu- » ter qu'au défaut de la poésie de style. On n'y » trouve

\* *Graius ingenium, Graius dedit ore rotunda*

*Mala loqui, Hor, de Art. Poët.*

» trouve presque point de sentimens naturels  
 » capables d'intéresser. Ce défaut leur est com-  
 » mun. Quant aux images, *Desmarets* ne  
 » crayonne que des chimères, & *Chapelain*,  
 » dans son style Tudesque, ne dessine rien que  
 » d'imparfait & d'estropié. Toutes ses peintu-  
 » res sont des tableaux gothiques. De-là vient  
 » le seul défaut de la *Pucelle*, mais dont il faut,  
 » selon Mr. *Despréaux*, que ses défenseurs con-  
 » viennent: le défaut qu'on ne la saurait lire.

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin  
 Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

*Boileau, Art Poétique*

SECONDE PARTIE,

DE LA TRAGÉDIE

D' O R E S T E.

**I**L n'est pas indifférent de remarquer d'abord  
 que dans tous les sujets que les anciens ont  
 traités, on n'a jamais réussi qu'en imitant leurs  
 beautés. La différence des tems & des lieux ne  
 fait que de très-légers changemens. Car le vrai  
 & le beau sont de tous les tems & de toutes  
 les nations. La vérité est une, & les anciens  
 l'ont saisie, parce qu'ils ne recherchaient que  
 la nature, dont la tragédie est une imitation.  
*Phèdre* & *Iphigénie* en font des preuves con-

vaincantes. On fait le mauvais succès de ceux qui, en traitant les mêmes sujets, ont voulu s'écarter de ces grands modèles. Ils se sont écartés en effet de la nature, & il n'y a de beau que ce qui est naturel. Le décri dans lequel l'*Oedipe* de *Corneille* est tombé, est une bonne preuve de cette vérité. *Corneille* voulut s'écarter de *Sophocle*, & il fit un mauvais ouvrage.

Il se présente une autre réflexion non moins utile; c'est que parmi nous, les vrais imitateurs des anciens se sont toujours remplis de leur esprit, au point de se rendre propres leur harmonie & leur élégance continue. La raison en est, à mon gré, qu'ayant sans cesse devant les yeux ces modèles du bon goût & du stile contenu, ils se formaient peu à peu l'habitude d'écrire comme eux; tandis que les autres, sans modèles, sans règles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou restaient dans leur stérilité.

Ces deux principes posés, je crois ne rien dire de raisonnable, en avançant que l'auteur de la tragédie d'*Oreste* a imité *Sophocle* autant que nos mœurs le lui permettaient, & quelque estime que j'aye pour la pièce Grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a représenté *Electre* & son frère toujours occupés de leur douleur & de la vengeance de leur père, & n'étant susceptibles d'aucun autre sentiment. C'est précisément le caractère que *Sophocle*, *Eschyle* & *Euripide* leur donnent; il  
n'en

n'en a retranché que des expressions trop dures selon nos mœurs. Même résolution dans les deux *Electres* de poignarder le tyran ; même douleur en apprenant la fautive nouvelle de la mort d'*Oreste* ; mêmes menaces ; mêmes emportemens dans l'une & dans l'autre , mêmes desirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu représenter *Electre* étendant sa vengeance sur sa propre mère , se chargeant d'abord du soin de se défaire de *Clytemnestre* , ensuite excitant son frère à cette action détestable , & conduisant sa main dans le sein maternel. Il les a rendu plus respectueux pour celle qui leur a donné la naissance , & il a même semé dans le rôle d'*Electre* , tantôt des sentimens de tendresse & de respect , & tantôt des emportemens , selon qu'elle a plus ou moins d'espérance.

Les rôles de *Pilade* & de *Pammene* me paraissent avoir été faits pour suppléer aux chœurs de *Sophocle*. On fait les effets prodigieux que faisaient ces chœurs accompagnés de musique & de danse ; à en juger par ces effets , la musique devait merveilleusement seconder & augmenter le terrible & le pathétique des vers. La danse des anciens était peut-être supérieure à leur musique ; elle exprimait , elle peignait les pensées les plus sublimes & les passions les plus violentes. Elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des *Euménides* d'*Eschyle* coûta la vie à plusieurs des spectateurs. Quant aux paroles des chœurs , elles n'étaient qu'un tissu de pensées sublimes , de principes d'équité ,

de vertus, & de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur a tâché de suppléer par les rôles de *Pilade* & de *Pammene* à ces beautés qui manquent à notre théâtre. Quelle sagesse dans l'un & dans l'autre personnage ! & quelle sentimens l'auteur donne au premier ! Je n'en veûx rapporter que deux exemples. Le premier est tiré de la scène où *Pilade* dit à *Oreste* :

C'est assez, & du ciel je reconnais l'ouvrage :  
 Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :  
 Il veut seul accomplir ses augustes desseins :  
 Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains ;  
 Tantôt de trente rois il arme la vengeance ;  
 Tantôt trompant la terre, & frapant en silence,  
 Il veut en signalant son pouvoir oublié,  
 N'armer que la nature & la seule amitié.

L'autre est tiré de la scène où *Pilade* dit à *Electre* qu'*Oreste* obéit aux Dieux :

Les arrêts du destin trompent souvent notre ame,  
 Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,  
 Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas ;  
 Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire ;  
 Il accable de fers, il élève à l'empire ;  
 Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux....

Le fond du rôle de *Clytemnestre* est tiré aussi de *Sophocle*, quoique tempéré par la *Clytemnestre* d'*Euripide*. On voit évidemment dans les deux poètes Grecs, que *Clytemnestre* est souvent prête à s'attendrir. Elle se justifie devant *Electre* ; elle entend ses reproches, & il est certain

certain que si *Electre* lui répondait avec plus de circonspection & de douceur, il serait impossible qu'alors *Clytemnestre* ne fût pas émue, & ne sentît pas des remords. Ainsi, puisque l'auteur d'*Oreste*, pour se conformer plus à nos mœurs, & pour nous toucher davantage, rend *Electre* moins féroce avec sa mère, il fallait bien qu'il rendît *Clytemnestre* moins farouche avec sa fille. L'un est la suite de l'autre. *Electre* est touchée quand sa mère lui dit :

Mes filles devant moi ne sont point étrangères ;  
 Même en dépit d'Egiste elles m'ont été chères ;  
 Je n'ai point oublié mes premiers sentimens,  
 Et malgré la fureur de ses emportemens,  
 Electre dont l'enfance a consolé sa mère,  
 Du sort d'Iphigénie & des rigueurs d'un père ;  
 Electre qui m'outrage & qui brave mes loix,  
 Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits ;

*Clytemnestre* à son tour est émue quand sa fille lui demande pardon de ses emportemens. Pouvait-elle résister à ces paroles tendres ?

Eh bien, vous désarmez une fille éperdue ;  
 La nature en mon cœur est toujours entendue.  
 Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds  
 Ces reproches sanglans trop longtems essuyés.  
 Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,  
 D'Egiste dans mon cœur je vous ai séparée ;  
 Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir.  
 J'ai pleuré sur ma mère, & n'ai pu vous haïr, &c.

Mais ensuite quand cette même *Electre* ;  
 croyant sa mère complice de la mort d'*Oreste* ;  
 lui fait des reproches sanglans, & qu'elle lui dit :

Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel  
 Craint les droits de ses sœurs au trône paternel.  
 Ah ! si j'ai quelques droits , s'il est vrai qu'il les craigne ;  
 Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;  
 Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon sein ,  
 Et si ce n'est assez , prêtez-lui votre main ;  
 Frappez , joignez *Electre* à son malheureux frère ,  
 Frappez , dis-je , à vos coups je connaîtrai ma mère.

Y a-t-il rien de plus naturel que de voir  
*Clytemnestre* irritée reprendre alors toute sa du-  
 reté , & dire à sa fille :

Va , j'abandonne *Electre* au malheur qui la suit ;  
 Va , je suis *Clytemnestre* , & sur-tout je suis reine ;  
 Le sang d'*Agamemnon* n'a de droit qu'à ma haine ;  
 C'est trop flatter la tienne , & de ma faible main  
 Caresser le serpent qui déchire mon sein.  
 Pleure , tonne , gémi , j'y suis indifférente ;  
 Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente ;  
 Flottante entre la crainte & la témérité ,  
 Sous la puissante main de son maître irrité.  
 Je t'aimais malgré toi , l'aveu m'en est bien triste ;  
 Je ne suis plus pour toi que la femme d'*Egiste* ;  
 Je ne suis plus ta mère , & toi seule as rompu  
 Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu ,  
 Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature ,  
 Que ma fille déteste , & qu'il faut que j'abjure.

Ces passages de la pitié à la colère, ce jeu des passions, ne font-ils pas véritablement tragiques ? & le plaisir qu'ils ont constamment fait à toutes les représentations, n'est-il pas un témoignage certain que l'auteur, en puisant également dans l'antiquité & dans la nature, a saisi tout ce que l'une & l'autre pouvaient fournir ?

Mais quand *Electre* parle au tyran, son caractère inflexible est tellement soutenu, qu'elle ne se dément pas, même en demandant la grâce de son frère :

Cruel, si vous pouvez pardonner à mon frère,  
 ( Je ne peux oublier le meurtre de mon père ; )  
 Mais je pourrais du moins, muette à votre aspect,  
 Me forcer au silence & peut-être au respect.

Je demande si dans l'intrigue d'*Oreste*, la plus simple sans contredit qu'il y ait sur notre théâtre, il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder *Oreste* dans sa propre patrie par une tempête, le jour même que le tyran insulte aux mânes de son père ? si la rencontre du vieillard *Pammene*, & la scène qu'*Oreste* & *Pilade* ont avec lui, n'est pas dans le goût le plus pur de l'antiquité, sans en être une copie, & si on peut la voir sans en être attendri ? La dernière scène du second acte, entre *Iphise* & *Electre*, & qui est une très-belle imitation de *Sophocle*, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'exposition de la pièce d'*Oreste* me paraît aussi

aussi pleine qu'on puisse la souhaiter. Le récit de la mort d'*Agamemnon* dès la seconde scène, & que l'auteur a imité d'*Eschyle*, mettrait seul au fait, avec ce qui le précède, le spectateur le moins instruit. *Electre* peut elle, après ce récit, exprimer son état d'une manière plus précise & plus entière qu'elle le fait dans ces trois vers :

Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère ;  
 Mes mains portent des fers, & mes yeux pleins de pleurs ;  
 N'ont vu que des forfaits & des persécuteurs.

Le dessein de tromper *Electre* pour la venger, & d'apporter les cendres prétendues d'*Oreste*, est entièrement de *Sophocle*. L'oracle avait expressément ordonné qu'on vengât la mort d'*Agamemnon* par la ruse, *δολοίσι*, parce que ce meurtre avait été commis de même, & que la vengeance n'aurait pas été complète, si les assassins avaient été punis par un autre que par le fils d'*Agamemnon*, & d'une autre manière que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans *Euripide*, *Egiste* est assassiné par derrière, tandis qu'il est penché sur une victime, parce qu'il avait frappé *Agamemnon* lorsqu'il changeait de robe pour se mettre à table. Cette robe était cousue ou fermée par le haut, de sorte que le roi ne put se dégager ni se défendre ; c'est ce que le nouvel auteur a désigné par ces mots de *vêtemens*, de *mort* & de *piège*.

L'auteur Français n'a fait qu'ajouter à cet ordre des Dieux une menace terrible en cas qu'*Oreste*

*reste* défobéit, & qu'il se découvrit à sa sœur. Cette sage défense était d'ailleurs nécessaire pour la réussite de son projet. La joye d'*Electre* aurait assurément éclaté, & aurait découvert son frère. D'ailleurs que pouvait en sa faveur une princesse malheureuse & chargée de fers? *Pilade* a raison de dire à son ami que sa sœur peut le perdre, & ne saurait le servir; & dans un autre endroit :

Renferme cette amour & si tendre & si pure.

Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature?

Ah! de quels sentimens te laisses-tu troubler?

Il faut venger *Electre*, & non la consoler.

C'est cette menace des Dieux qui produit le nœud & le dénouement. C'est elle qui retient d'abord *Oreste* quand *Electre* s'abandonne au desespoir à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres de son frère. C'est elle qui est cause de la résolution furieuse que prend *Electre* de tuer son propre frère, qu'elle croit l'assassin d'*Oreste*. C'est cette menace des Dieux qui est accomplie quand ce frère trop tendre a défobéi. C'est elle enfin qui donne au malheureux *Oreste* l'aveuglement & le transport dans lesquels il tue sa mère, de sorte qu'il est puni lui-même en la punissant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens, que les Dieux punissaient la moindre défobéissance à leurs ordres comme les plus grands crimes, & c'est ce qui rend encor plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'*Oreste* au troisième acte.

Eternelle justice , abîme impénétrable ,  
 Ne distinguez-vous point le faible & le coupable ;  
 Le mortel qui s'égaré , ou qui brave vos loix ,  
 Qui trahit la nature , ou qui cède à sa voix ?

Ce ne font pas là de ces vaines sentences dé-  
 rachées. Ces vers font en sentimens auffi-bien  
 qu'en maximes. Ils apartiennent à cette phi-  
 losophie naturelle qui est dans le cœur , & qui  
 fait un des caractères distinctifs des ouvrages  
 de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encor à faire paraî-  
 tre les *Euménides* avant le crime d'*Oreste* , com-  
 me les divinités vengeresses du meurtre d'*A-*  
*gamemnon* , & comme les avant-courrières du  
 crime que son fils va commettre ? Cela me pa-  
 rait très-conforme aux idées de l'antiquité ,  
 quoique très-neuf. C'est inventer comme les  
 anciens l'auraient fait , s'ils avaient été obligés  
 d'adoucir le crime d'*Oreste*. Au lieu que dans  
*Euripide* & dans *Eschyle* , *Oreste* est livré aux  
 furies , parce qu'il a tué sa mère : ici *Oreste*  
 ne tue sa mère que parce qu'il est livré aux fu-  
 ries , & il leur est livré , parce qu'il a désobéi  
 aux Dieux en se découvrant à sa sœur.

Dans quels vers ces *Euménides* font évo-  
 quées !

Euménides , venez , soyez ici mes Dieux ;  
 Accourez de l'enfer en ces horribles lieux ,  
 Dans ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes ,  
 Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.  
 Filles de la vengeance , armez-vous , armez-moi...

Les voici... je les vois, & les vois sans terreur :  
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.

L'auteur de la tragédie d'*Oreste* a sans doute eu tort de tronquer la scène de l'urne. Il est vrai qu'un excès de délicatesse empêche quelquefois de goûter & de sentir des morceaux d'une aussi grande force, & des traits aussi mâles & aussi sublimes. Près de cinquante vers de lamentations auraient peut-être paru des longueurs à une nation impatiente, & qui n'est pas accoutumée aux longues tirades des scènes Grecques. Cependant l'auteur a perdu le plus beau, & l'endroit le plus pathétique de la pièce. A la vérité, il a tâché d'y suppléer par une beauté neuve. L'une contient, selon lui, les cendres de *Plisthene* fils d'*Egiste*. Ce n'est point une urne vuide & postiche. La mort d'*Agamemnon* est déjà à moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible présent de la main de son plus cruel ennemi ; présent qui inspire & la terreur dans le cœur du spectateur qui est au fait, & la douleur dans celui d'*Electre* qui n'y est pas. Il faut avouer aussi que la coutume des anciens, de recueillir les cendres des morts, & principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement, rendait cette scène infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a fallu suppléer au pathétique qu'ils y trouvaient, par la terreur que doit inspirer la vue des cendres de *Plisthene*, première victime de la vengeance d'*Oreste*. D'ailleurs la situation de l'urne dans les mains d'*Electre*, produit un coup de théâtre

à l'arrivée d'*Egiste* & de *Clytemnestre*. La douleur même, & les fureurs d'*Electre* persuadent le tyran de la vérité de ce que *Pamene* vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'est bien gardé de faire un long récit de la mort d'*Oreste* en présence d'*Egiste*. Ce récit aurait eu dans notre langue & suivant nos mœurs, tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité osent reprocher à celui de *Sophocle*. Le nouvel auteur suppose qu'*Oreste* & l'étranger se sont vus à Delphes. *Aisément*, dit *Pilade*, *les malheureux s'unissent ; trop promptement liés, aisément ils s'aigrirent.* *Oreste* a dit plus haut à *Egiste* qu'il s'est vengé sans implorer le secours des rois. Cette supposition est simple, & tout-à fait vraisemblable ; & je crois qu'*Egiste*, intéressé autant qu'il l'était à cette mort, pouvait s'en contenter sans entrer dans un examen plus approfondi. On croit très-aisément ce que l'on souhaite avec une passion violente. D'ailleurs *Clytemnestre* interrompit cette conversation qui l'accable ; & l'action est ensuite si précipitée, ainsi que dans *Sophocle*, qu'il n'est pas possible à *Egiste* d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant comme le caractère d'un tyran est toujours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher son fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaissance d'*Electre* & d'*Oreste* fondée sur la force de la nature & sur le cri du sang en même tems que sur les soupçons d'*Iphise*, sur quelques paroles équivoques d'*Oreste*, & sur  
son

son attendrissement , me parait d'autant plus pathétique , qu'*Oreste* , en se découvrant , éprouve des combats qui ajoutent beaucoup à l'attendrissement qui naît de la situation. Les reconnaissances sont toujours touchantes , à moins qu'elles ne soient très - mal - adroitement traitées. Mais les plus belles sont peut-être celles qui produisent un effet qu'on n'attendait pas , qui servent à faire un nouveau noeud , à le resserrer , & qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéresse toujours à deux personnes malheureuses qui se reconnaissent après une longue absence & de grandes infortunes. Mais si ce bonheur passager les rend encor plus misérables , c'est alors que le cœur est déchiré , ce qui est le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la catastrophe que l'auteur d'*Oreste* a imitée de *Sophocle* , & qu'il n'a pas , dit-il , osé faire représenter , je suis d'un avis contraire au sien. Je crois que si ce morceau était joué avec terreur , il en produirait beaucoup.

Qu'on se figure *Electre* , *Iphise* & *Pilade* faisis d'effroi & marquans chacun leur surprise aux cris de *Clytemnestre* ; ce tableau devrait faire , ce me semble , un aussi grand effet à Paris qu'il en fit à Athènes ; & cela avec d'autant plus de raison , que *Clytemnestre* inspire beaucoup plus de pitié dans la pièce française que dans la pièce grecque. Peut-être qu'à la première représentation des gens mal intentionnés purent profiter de la difficulté de représenter cette action sur un théâtre étroit , & embarrassé par la foule

le des spectateurs , pour y jeter quelque ridicule. Mais comme il est très-certain que la chose est bonne en foi , il faudrait nécessairement qu'elle parût bonne à la longue , malgré tous les discours & toutes les critiques. Il ne serait pas même impossible de disposer le théâtre & les décorations d'une manière qui favorisât ce grand tableau. Enfin il me paraît que celui qui a heureusement osé faire paraître une ombre d'après *Eschyle* & d'après *Euripide* , pourrait fort bien faire entendre les cris de *Clytemnestre* d'après *Sophocle*. Je maintiens que ces coups bien ménagés font la véritable tragédie , qui ne consiste pas dans les sentimens galans , ni dans les raisonnemens , mais dans une action pathétique , terrible , théâtrale , telle que celle-ci.

*Electre* ne participe point dans *Oreste* au meurtre de sa mère , comme dans l'*Electre* de *Sophocle* , & encor plus dans celles d'*Euripide* & d'*Eschyle*. Ce qu'elle crie à son frère dans le moment de la catastrophe , la justifie :

..... Achève , & fois inexorable ,  
 Venge - nous , venge - la , ( *Clytemnestre* ) tranche un  
 nœud si coupable ,  
 Frappe , immole à ses pieds cet infame assassin.

Je ne comprends pas comment la même nation qui voit tous les jours sans horreur le dénouement de *Rodogune* , & qui a souffert celui de *Thieste* & d'*Astrée* , pourrait désapprouver le tableau que formerait cette catastrophe. Rien de moins conséquent. L'atrocité du spectacle d'un père qui voit sur le théâtre même le sang de son

son propre fils innocent & massacré par un frère barbare, doit causer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire & forcé d'une femme coupable, meurtre ordonné d'ailleurs expressément par les Dieux.

*Oreste* est certainement plus à plaindre dans l'auteur Français que dans l'Athénien, & la Divinité y est plus ménagée. Elle y punit un crime par un crime; mais elle punit avec raison *Oreste* qui a désobéi. C'est cette désobéissance qui forme précisément ce qu'il y a de plus touchant dans la pièce. Il n'est parricide que pour avoir trop écouté avec sa sœur la voix de la nature; il n'est malheureux que pour avoir été tendre; il inspire ainsi la compassion & la terreur; mais il les inspire épurées & dignes de toute la majesté du poëme dramatique; ce n'est point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'ame; ce n'est point une compassion mal entendue fondée sur l'amour le plus étrange & le plus déplacé, qui ferait aussi absurde qu'injuste.

Quant au dernier récit que fait *Pilade*, je ne fais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudissemens redoublés qu'il a reçus, le mettent pleinement au dessus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'*Euripide*, où le meurtre d'*Egiste* est raconté fort au long. Comment notre nation pourrait-elle improuver celui-ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les spectateurs sont d'autant plus satisfaits, qu'elle n'est en aucune façon annoncée, qu'elle

le est à la fois étonnante & vraisemblable ; & qu'elle conduit naturellement à la catastrophe ?

Ce n'est pas un de ces dénouemens vulgaires dont parle Mr. de la *Bruyère*, & dans lequel les mutins n'entendent point raison. On voit assez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution , en faisant dire à *Pammène* dès le troisième acte :

La race des vrais rois tôt ou tard est servie.

Je demande après cela si la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui ressuscite l'antiquité dans toute sa noblesse , dans toute sa grandeur & dans toute sa force , & qui y joint les plus grands efforts de la nature , sans aucun mélange des petites faiblesses & des misérables intrigues amoureuses qui deshonnorent le théâtre parmi nous ?

L'impression de la pièce met en liberté de juger du mérite de la diction , des pensées , & des sentimens dont elle est remplie. On verra si l'auteur a imité les grands modèles , & de quelle manière il l'a fait. On y trouvera un grand nombre de pensées tirées de *Sophocle* ; cela était inévitable , & d'ailleurs on ne pouvait mieux faire. J'en ai reconnu plusieurs tirées ou imitées d'*Euripide* , qui ne me paraissent pas moins belles dans l'auteur Français que dans le Grec même. Telles sont ces pensées de *Clytemnestre* :

SUR L'ÉLECTRE DE SOPHOCLE. 259

Vous pleurez dans les fers , & moi dans ma grandeur...  
 Vous frappez une mère , & je l'ai mérité.

. . . . ἐν ἕτοις ἄγων

χαίρω τί, τένον, τοῖς ἐσθραμενοῖς ἐμοί.

Et celle-ci d'Electre , qui a été si applaudie :

Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels ,  
 S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels ,  
 Si le crime insolent dans son heureuse yvresse  
 Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse ?

Πέποιθαδ' ἢ χρὴ μνησθ' ἠγάσθαι θεῶς

Ἐταῖ δ' ἐν' ἔσθαι τῆς δ' αὖτις ὑπέστρα.

Les anciens avaient pour maxime de ne faire des acteurs subalternes , même de ceux qui contribuait à la catastrophe , que des personnages muets , ce qui valait infiniment mieux que les dialogues insipides qu'on met de nos jours dans la bouche de deux ou trois confidens dans la même pièce. On ne trouve point dans la tragédie d'Oreste de ces personnages oisifs qui ne font qu'écouter des confidences ; & plutôt au Ciel que le goût en passât ! Sophocle & Euripide ont mieux aimé ne point faire parler Pilade que de lui faire dire des choses inutiles. Dans la nouvelle pièce tous les rôles sont intéressans & nécessaires.



---



---

 TROISIEME PARTIE.

*Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des  
anciens dans les sujets qu'ils ont traités.*

PLUS mon zèle pour l'antiquité, & mon estime sincère pour ceux qui en ont fait revivre les beautés, viennent d'éclater, plus la bienfaisance me prescrit de modération & de retenue en parlant de ceux qui s'en sont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une satire ni même une critique, je n'aurais jamais parlé de l'*Electre* de Mr. de Crébillon, si je ne m'y trouvais entraîné par mon sujet; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette pièce contre les anciens en général, & en particulier contre *Sophocle*, ne permettent pas à un homme de lettres de garder le silence. En effet, puisque Mr. de Crébillon traite de préjugé l'estime qu'on a pour *Sophocle* depuis près de trois mille ans; puisqu'il dit en termes formels, qu'il croit avoir mieux réussi que les trois tragiques Grecs à rendre *Electre* tout-à-fait à plaindre; puisqu'il ose avancer que l'*Electre* de *Sophocle* a plus de férocité que de véritable grandeur, & qu'elle a autant de défauts que la sienne; n'est-il pas permis, n'est-il pas même du devoir d'un homme de lettres, de prévenir contre cette invective ceux qui pourraient s'y laisser surprendre, & de déposer en  
quel

quelque façon à la postérité, qu'à la gloire de notre siècle, il n'y a aucun homme de bon goût, aucun véritable sçavant qui n'ait été révolté de ses expressions? Mon dessein n'est que de faire voir, par l'exemple même de cet auteur moderne, aux détracteurs de l'antiquité, qu'on ne peut, comme je l'ai déjà dit, s'écarter des anciens, dans les sujets qu'ils ont traités, sans s'éloigner en même tems de la nature, soit dans la fable, soit dans les caractères, soit dans l'élocution. Le cœur ne pense point par art; & ces anciens, l'objet de leur mépris, ne consultaient que la nature. Ils puisaient dans cette source de la vérité, la noblesse, l'enthousiasme, l'abondance & la pureté. Leurs adversaires, en suivant une route opposée, & en s'abandonnant aux écarts de son imagination déréglée, ne rencontrent que bassesse, que froideur, que stérilité, & que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques questions auxquelles tout homme de bon sens peut aisément faire la réponse.

Comment *Electre* peut-elle être chez Mr. de *Crébillon* plus à plaindre & plus touchante que dans *Sophocle*, quand elle est occupée d'un amour froid auquel personne ne s'intéresse, qui ne sert en rien à la catastrophe, qui dément son caractère, qui de l'aveu même de l'auteur ne produit rien, qui jette enfin une espèce de ridicule sur le personnage le plus terrible & le plus inflexible de l'antiquité, le moins susceptible d'amour, & qui n'a jamais eu d'autres passions que la douleur & la vengeance? N'est-

ce pas comme si on mettait sur le théâtre *Cornélie* amoureuse d'un jeune homme , après la mort de *Pompée* ? Qu'aurait pensé toute l'antiquité , si *Sophocle* avait rendu *Chrysothemis* amoureuse d'*Oreste* , pour l'avoir vû une fois combattre sur des murailles , & si *Oreste* avait dit à cette *Chrysothemis* :

Ah si pour se flatter de plaire à vos beaux yeux ;  
 Il suffisoit d'un bras toujours victorieux ,  
 Peut-être à ce bonheur aurais-je pû prétendre ,  
 Avec quelque valeur & l'amour le plus tendre ,  
 Quels efforts , quels travaux , quels illustres projets  
 N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits ?

Qu'aurait-on dit dans Athènes , si , au lieu de cette belle exposition admirée de tous les siècles , *Sophocle* avait introduit *Electre* faisant confidence de son amour à la nuit ?

Qu'aurait-on dit , si , la première fois qu'*Electre* parle à *Oreste* , cet *Oreste* lui eût fait confidence de son amour pour une fille d'*Egiste* , & si *Electre* l'avait payé par une autre confidence de son amour pour le fils de ce tyran.

Qu'aurait-on dit , si on avait entendu une fille d'*Egiste* s'écrier :

Faisons tout pour l'amour , s'il ne fait rien pour moi.

Qu'aurait-on dit d'une *Electre* furannée , qui voyant venir le fils d'*Egiste* , se ferait adoucie jusqu'à dire :

Hélas ! c'est lui .. que mon ame éperdue  
 S'émeut & s'attendrit à cette chère vue !

Qu'ar-

SUR L'ELECTRE DE SOPHOCLE. 263

Qu'aurait-on dit, si on avait vû le *Pædagogos*, ou gouverneur d'*Oreste*, devenir le principal personnage de la pièce, attirer sur soi toute l'attention, effacer entièrement, & avilir celui qui doit faire le principal rôle; de sorte que la pièce devrait être intitulée *Palamède* plutôt qu'*Electre*?

Qu'aurait-on dit, si on avait vû *Oreste* ( sans son ami *Pilade* ) devenir général des armées d'*Egiste*, gagner des batailles, chasser deux rois, sans que ce *Pædagogos* en fût instruit? *Ficta voluptatis causa sint proxima veris.*

Qu'aurait-on dit du roman étranger à la pièce, que deux actes entiers ne fussent pas pour débrouiller?

Qu'aurait-on dit enfin, si *Sophocle* avait chargé sa pièce de deux reconnaissances brusquées l'une & l'autre, & très-mal ménagées? *Electre*, qui fait ce que *Tydée* a fait pour *Egiste*, qui n'ignore pas qu'il est amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle soupçonner un moment sans aucun indice, que ce même *Tydée* est son frère? De plus, comment est-il possible qu'*Oreste* ait été si peu instruit de son sort & de son nom?

*Horace* & tous les Romains, après les Grecs, à la vue de tant d'absurdités, se seraient écriés tous d'une voix :

*Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi :*

& j'ose assurer qu'ils auraient trouvé l'*Electre* de *Sophocle*, si elle avait été composée & écrite comme la française, tout-à-fait déraisonnable

dans le caractère , sans justesse dans la conduite ; sans véritable noblesse dans les sentimens , & sans pureté dans l'expressïon.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modèles , la négligence à les étudier , & l'indocilité à s'y conformer , mènent nécessairement à l'erreur & au mauvais goût ? & n'est-il pas aussi nécessaire de faire remarquer aux jeunes gens qui veulent faire de bonnes études les fautes où sont tombés les détracteurs de l'antiquité , que de leur faire observer les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter ? Je ne fais par quelle fatalité il arrive que les poëtes qui ont écrit contre les anciens , sans entendre leur langue , ont presque toujours très-mal parlé la leur , & que ceux qui n'ont pu être touchés de l'harmonie d'*Homère* & de *Sophocle* ont toujours péché contre l'harmonie qui est une partie essentielle de la poésie.

On n'aurait pas hasardé impunément devant les juges & sur le théâtre d'*Athènes* un vers dur , ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption se pourrait-il faire qu'on souffrit parmi nous ce nombre prodigieux de vers dans lesquels la syntaxe , la propriété des mots , la justesse des figures , le rythme sont éternellement violés ?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'*Electre* de Mr. de *Crébillon* où les fautes dont je parle ne se présentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité , les empêche de travailler avec soin leurs propres ouvrages.

vrages. Ils redoutent la critique d'un ami sage, févere, éclairé, comme ils redoutent la lecture d'*Homère*, de *Sophocle*, de *Virgile* & de *Cicéron*. Par exemple, lors que l'auteur d'*Electre* fait parler ainsi *Itys* à *Electre* :

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi ,  
 Vous savez si jamais j'exigeai rien du roi :  
 Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse ;  
 Ne m'en imputez point la cruelle injustice.  
 Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous ;  
 Si c'était votre aveu qui me fit votre époux.  
 Ah par pitié pour vous , princesse infortunée ,  
 Payez l'amour d'*Itys* par un tendre hymenée ;  
 Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau ;  
 Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.  
 Réglez donc avec moi , c'est trop vous en défendre. . . .

Je suppose que l'auteur eût consulté feu Mr. *Despréaux* sur ces vers , je ne dis pas sur le fond , ( car ce grand critique n'aurait pas pû supporter une déclaration d'amour à *Electre* ) je dis uniquement sur la langue & sur la versification. Alors Mr. *Despréaux* lui aurait dit sans doute : Il n'y a pas un seul de tous ces vers qui ne soit à reformer.

Enfin pour vous forcer à vous donner à moi ,  
 Vous savez si jamais j'exigeai rien du roi.

Ce rien n'est pas français , & sert à rendre la phrase plus barbare ; il falait dire : Vous savez si jamais j'exigeai du roi qu'il vous forçât à m'épouser.

Il prétend qu'avec vous un *nœud sacré* m'unisse ;  
 Ne m'en imputez point la cruelle injustice.

Cet *en* n'est pas français , & la *cruelle injustice* n'est pas raisonnable dans la bouche d'*Itys* ; il ne doit point regarder comme cruel & injuste un mariage qu'il ne veut faire que pour rendre *Electre* heureuse.

Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous ,  
 Si c'était votre aveu qui me fit votre époux.

*Au prix de tout mon sang* veut dire , au prix de ma vie ; & il n'y a pas d'apparence qu'on se marie quand on est mort. *Si c'était votre aveu qui me fit* , est profaïque , plat & dur , même dans la prose la plus simple.

Ah par pitié pour vous , princesse infortunée ,  
 Payez l'amour d'*Itys* par un tendre hymenée.

Ces termes lâches & oisieux de *princesse infortunée* & de *tendre hymenée* , affaibliraient la meilleure tirade. Il faut éviter soigneusement ces expressions fades. *Par pitié pour vous* , n'est pas placé ; il falait dire , tout est à craindre si vous n'obéissez pas au roi ; faites par pitié pour vous ce que vous ne faites pas par amour , par bienveillance , par condescendance pour moi.

Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau ,  
 Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.  
 Réglez donc avec moi , c'est trop vous en défendre.

Vous devez sentir vous-même , aurait continué Mr. *Despréaux* , combien ces mots , *puisqu'il faut* ,

*faut, laissez-en à mes feux... régnerez donc avec moi, ont à la fois de dureté & de faiblesse, combien tout cela manque de pureté, de noblesse & de chaleur; reprenez cent fois le rabot & la lime.*

Si Mr. *Despréaux* continuait à lire, souffrirait-il les vers suivans?

Qu'il fasse que ces fers dont il s'est tant promis,  
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils...  
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ta haine...  
*Egiste* ne prétend te faire mon époux....  
Bravez-le, mais du moins du fort qui vous accable  
N'accusez donc que vous, *Princesse inexorable*...  
Je voulais par l'hymen d'*Itys* & de ma fille,  
Voir rentrer quelque jour le sceptre en sa famille;  
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous....  
Madame, quel malheur troublant votre sommeil,  
Vous a fait de si loin devancer le soleil?

Ce même *Despréaux* aurait-il pu s'empêcher de rire lorsqu'*Electre* dit à *Egiste*:

Pour cet heureux hymen ma main est toute prête;  
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang;  
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque & cette pointe lui aurait paru précisément de la même espèce que celle de *Théophile*, qu'il relève si bien dans une de ses judicieuses préfaces.

Ah voilà ce poignard qui du sang de son maître  
S'est souillé lâchement, il en rougit le traître.

Les vers de l'auteur d'*Electre* ne sont pas moins  
ridi-

ridicules : *en faveur de ton sang* signifie , *en faveur de ton fils* , & non pas *en faveur de ton sang versé*. Cette *pointe de ton sang* , & de celui qui répandra ton sang , vaut bien la *pointe de Théophile*.

Il est certain qu'un auteur éclairé par de tels critiques , aurait retravaillé entièrement son ouvrage , & qu'il aurait surtout mis du naturel à la place du boursofflé. Il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon sens & contre la langue ; son censeur lui aurait crié :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme ,  
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

On n'aurait point vû un héros *voguer au gré de ses desirs plus qu'au gré des vents*. *La foudre ouvrir le ciel & l'onde à sillons redoublés & bouillonner en source de feu*. *De pâles éclairs s'armer de toute part*. Un héros *méditer son retour à grands pas*. *La suprême sagesse des Dieux , qui brave la crédule faiblesse des mortels , un grand cœur qui ne manque à son devoir que pour s'en instruire mieux*. Un interlocuteur qui dit : *ne pénétrez-vous pas un si triste silence ; des remords d'un cœur né vertueux , qui pour punir ce cœur vont plus loin que les Dieux*. Une *Electre* qui dit : *Percez le cœur d'Ilys , mais respectez le mien*.

Il n'est que trop vrai , & il faut l'avouer à la honte de notre littérature , que dans la plûpart de nos auteurs tragiques on trouve rarement six vers de suite qui n'ayent de pareils défauts , & cela parce qu'ils ont la présomption

de

de ne consulter personne, \* ou l'indocilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connoissance qu'ils ont eux-mêmes des langues savantes, de la noble simplicité des anciens, de l'harmonie de la tragédie Grecque, les leur fait mépriser. La précipitation & la paresse font encor des défauts qui les perdent sans ressource †. Xénophon leur crie en vain que le travail est la nourriture du sage, *οὐ νόσος ὄψου τῶν ἀγαθῶν*. Enivrés d'un succès passager, ils se croient au-dessus des plus grands maîtres & des anciens qu'ils ne connoissent presque que de nom. Une bonne tragédie, ainsi qu'un bon poëme, est l'ouvrage d'un esprit sublime, *Magna mentis opus*, dit *Juvenal*. Ce n'est pas un faible effort & un travail médiocre qui font y réussir.

L'illustre *Racine* joignait à un travail infini une grande connoissance de la tragédie Grecque, une étude continuelle de ses beautés & de celles de leur langue & de la nôtre. Il consultait de plus les juges les plus sévères, les plus éclairés, & qui lui étaient sincèrement attachés. Il les écoutait avec docilité. Enfin il se faisoit gloire, ainsi que *Despreaux*, d'être revêtu des dépouilles des anciens, il avait formé son style  
sur

\* *In Metu descendat judicis aures.* Horat. de art. poët.

† . . . . *Carmen reprehendite quod non*

*Multa dies, & multa litura coercuit, atque*

*Perfictum decies non castigavit ad unguem.*

Horat. de art. poët.

sur le leur ; c'est par-là qu'il s'est fait un nom  
immortel. Ceux qui suivent une autre route  
n'y parviendront jamais. On peut réussir peut-  
être mieux que lui dans les catastrophes : on  
peut produire plus de terreur , approfondir da-  
vantage les sentimens , mettre de plus grands  
mouvemens dans les intrigues ; mais quiconque  
ne se formera pas comme lui sur les anciens , qui-  
conque surtout n'imitera pas la pureté de leur  
style & du sien , n'aura jamais de réputation  
dans la postérité.

On joue pendant quelques années des ro-  
mans barbares , qu'on nomme tragédies ; mais  
enfin les yeux s'ouvrent ; on a eu beau louer ,  
protéger ces pièces , elles finissent par être aux  
yeux de tous les hommes instruits des monu-  
mens de mauvais goût.

. . . . . *Vox exemplaria græca*

*Nocturnâ versate manu , versate diurnâ.*

Horat. de arte poët.



A M É L I E  
O U L E  
DUC DE FOIX,  
T R A G È D I E.

*Représentée au mois de Décembre 1752.*

P R E.

---

## P R É F A C E.

**L**E fond de cette tragédie n'est point une fiction. Un duc de Bretagne en 1387. commanda au Seigneur de *Bavalan* d'assassiner le connétable de *Cliffon*. *Bavalan* le lendemain dit au duc qu'il avait obéi. Le duc alors voyant toute l'horreur de son crime, & en redoutant les suites funestes, s'abandonna au plus violent desespoir. *Bavalan* le laissa quelque tems sentir sa faute & se livrer au repentir; enfin il lui aprit qu'il l'avait aimé assez pour desobéir à ses ordres &c.

On a transporté cet événement dans d'autres tems & dans d'autres pays pour des raisons particulières.

---

## A C T E U R S.

LE DUC DE FOIX.

AMELIE.

VAMIR, frère du duc de Foix.

LISOIS.

TAISE, confidente d'Amélie.

Un officier du duc de Foix.

EMAR, confident de Vamir.

*La scène est dans le palais du duc de Foix.*

AMÉLIE;



A M É L I E,  
O U L E  
D U C D E F O I X,  
T R A G É D I E.

---

A C T E P R E M I E R.  
S C E N E P R E M I E R E.  
A M E L I E , L I S O I S.

L I S O I S.

Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'allarmes,  
Je dérobe un moment au tumulte des armes.  
Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois ;  
Contre eux, vous le savez, je fers le duc de Foix ;  
Ou plutôt je combats ce redoutable maire,  
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire,  
En subjuguant l'état en soutient la splendeur,

*Théâtre. Tom. III.*

S

Et

274 LE DUC DE FOIX;

Et de Thiéri son maître ose être protecteur.  
 Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance ;  
 J'ai de sa passion prévu la violence ;  
 Et sur lui , sur moi-même , & sur votre intérêt ,  
 Je viens ouvrir mon cœur , & dicter mon arrêt.  
 Ecoutez-moi , madame , & vous pourrez connaître  
 L'ame d'un vrai soldat digne de vous peut-être.

A M E L I E.

Je fais quel est Lisois : sa noble intégrité  
 Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.  
 Quoi que vous m'annonciez , je vous croirai sans peine.

L I S O I S.

Sachez que si dans Foix mon zèle me ramène ;  
 Si de ce prince altier j'ai suivi les drapeaux ,  
 Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux ;  
 Je n'approuvai jamais la fatale alliance ,  
 Qui le foumet au Maure & l'enlève à la France.  
 Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur ;  
 Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :  
 Non que pour ce héros mon ame prévenue  
 Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue ;  
 Je ne m'aveugle pas , je vois avec douleur  
 De ses emportemens l'indiscrète chaleur ;  
 Je vois que de ses sens l'impétueuse yvresse  
 L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;  
 Et ce torrent fougueux , que j'arrête avec soin ;  
 Trop souvent me l'arrache , & l'emporte trop loin.  
 Mais il a des vertus qui rachètent ses vices :  
 Eh ! qui saurait , madame , où placer ses services ;  
 S'il ne nous fallait suivre , & ne chérir jamais ,

Que

Que des cœurs sans faiblesse, & des princes parfaits ?  
 Tout le mien est à lui ; mais enfin cette épée,  
 Dans le sang des Français à regret s'est trempée,  
 Je voudrais à l'état rendre le duc de Foix.

A M É L I E.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois ?  
 Si ce prince égaré chérit encor sa gloire,  
 C'est à vous de parler, & c'est vous qu'il doit croire.  
 Dans quel affreux parti s'est-il précipité !

L I S O I S.

Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.  
 J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures ;  
 Revolté sa fierté par des vérités dures.  
 Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,  
 Et c'est de quoi surtout je cherche à vous parler.  
 Dans des tems plus heureux j'osai, belle Amélie,  
 Consacrer à vos loix le reste de ma vie ;  
 Je crus que vous pouviez, aprouvant mon dessein ;  
 Accepter sans mépris mon hommage & ma main ;  
 Mais à d'autres destins je vous vois réservée.  
 Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,  
 Lorsque le fort jaloux portait ailleurs mes pas,  
 Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras ;  
 La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire ;  
 Il a par trop de droits mérité de vous plaire ;  
 Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur ;  
 Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur.  
 La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.  
 Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.  
 Je me tais... Cependant s'il faut vous mériter,

## 276 LE DUC DE FOIX;

A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer ;  
 Je céderais à peine aux enfans des rois même.  
 Mais ce prince est mon chef : il me chérit, je l'aime.  
 Lisois ni vertueux, ni superbe à demi,  
 Aurait bravé le prince, & cède à son ami.  
 Je fais plus, de mes sens maîtrisant la faiblesse,  
 J'ose de mon rival appuyer la tendresse,  
 Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez  
 Au héros qui vous sert, & par qui vous vivez.  
 Je verrai d'un œil sec, & d'un cœur sans envie,  
 Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.  
 Je réunis pour vous mon service & mes vœux ;  
 Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.  
 Voilà mes sentimens. Si je me sacrifie,  
 L'amitié me l'ordonne, & surtout la patrie.  
 Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,  
 Si le prince est à vous, il est à votre roi.

A M E L I E.

Qu'avec étonnement, seigneur, je vous contemple !  
 Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !  
 Quoi, ce cœur ( je le crois sans feinte & sans détour )  
 Connait l'amitié seule, & fait braver l'amour !  
 Il faut vous admirer quand on fait vous connaître ;  
 Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.  
 Un cœur si généreux doit penser comme moi.  
 Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.  
 Eh bien ! de vos vertus je demande une grace.

L I S O I S.

Vos ordres sont sacrés, que faut-il que je fasse ?

A M E L I E.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter

Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.  
Je ne me cache point combien son choix m'honore ;  
J'en vois toute la gloire ; & quand je songe encore ,  
Qu'avant qu'il fût épris de ce funeste amour ,  
Il daigna me sauver & l'honneur & le jour ,  
Tout ennemi qu'il est de son roi légitime ,  
Tout allié du Maure , & protecteur du crime ,  
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits ,  
Je crains de l'affliger , seigneur , & je me tais.  
Mais malgré son service & ma reconnaissance ,  
Il faut par des refus répondre à sa constance.  
Sa passion m'afflige ; il est dur à mon cœur ,  
Pour prix de ses bontés , de causer son malheur ;  
Non , seigneur ; il lui faut épargner cet outrage.  
Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage ?  
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir ?  
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.  
Quel appareil affreux ! quel tems pour l'hyménée !  
Des armes de mon roi la ville environnée ,  
N'attend que des assauts , ne voit que des combats ;  
Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas.  
Armé contre mon maître , armé contre son frère !  
Que de raisons ! .. Seigneur , c'est en vous que j'espère.  
Pardonnez... achevez vos desseins généreux ;  
Qu'il me rende à mon roi , c'est tout ce que je veux.  
Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire ;  
Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire.  
Un esprit mâle & ferme , un ami respecté ,  
Fait parler le devoir avec autorité ;  
Ses conseils sont des loix.

L I S O I S.

Il en est peu , madame ,  
Contre les passions qui subjuguent son ame ;  
Et son emportement a droit de m'allarmer.  
Le prince est soupçonneux , & j'osai vous aimer.  
Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire ,  
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.  
Laissez-moi ménager son esprit ombrageux ;  
Je crains d'effaroucher ses feux impétueux ;  
Je fais à quels excès irait sa jalousie ,  
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :  
Je vous perdrais peut-être , & mes soins dangereux ,  
Madame , avec un mot feraient trois malheureux.  
Vous , à vos intérêts rendez-vous moins contraire ,  
Petez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire :  
Moi libre entre vous deux , souffrez que dès ce jour ,  
Oubliant à jamais le langage d'amour ,  
Tout entier à la guerre , & maître de mon ame ,  
J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme.  
Je crains de l'outrager , je crains de vous trahir ,  
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.  
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère ,  
Madame ; & puisqu'enfin la France vous est chère ,  
Rendez-lui ce héros , qui ferait son apui.  
Je vous laisse y penser , & je cours près de lui.



SCENE

S C E N E II.

A M E L I E , T A I S E .

A M E L I E .

AH! s'il faut à ce prix le donner à la France,  
Un si grand changement n'est pas en ma puissance.  
Taïse, & cet hymen est un crime à mes yeux.

T A I S E .

Quoi! le prince à ce point vous ferait odieux?  
Quoi! dans ces tristes tems de ligue & de haines,  
Qui confondent des droits les bornes incertaines,  
Où le meilleur parti semble encor si douteux,  
Où les enfans des rois sont divisés entr'eux,  
Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée  
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,  
Pouvez-vous n'oposer qu'un sentiment d'horreur  
Aux soupirs d'un héros, qui fut votre vengeur?  
Vous savez que ce prince au rang de ses ancêtres  
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.  
D'un puissant apanage il est né souverain;  
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main.  
Ce rang à qui tout cède, & pour qui tout s'oublie,  
Brigué par tant d'apas, objet de tant d'envie,  
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,  
Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés?

A M E L I E .

Quoi, pour m'avoir sauvée, il faudra qu'il m'opprime!  
De son fatal secours je ferai la victime!

280 LE DUC DE FOIX,

Je lui dois tout sans doute, & c'est pour mon malheur:

T A Ï S E.

C'est être trop injuste.

A M E L I E.

Eh bien, connais mon cœur,  
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;  
Je mets entre tes mains le secret de ma vie;  
De ta foi désormais c'est trop me défier,  
Et je me livre à toi pour me justifier.  
Voi combien mon devoir à ses vœux est contraire;  
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frère.

T A Ï S E.

Quoi! ce vaillant Vamir?

A M E L I E.

Nos sermens mutuels  
Dévançaient les sermens réservés aux autels.  
J'attendais dans Leucate en secret retirée,  
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,  
Quand les Maures cruels inondant nos déserts,  
Sous mes toits embrasés me chargèrent de fers.  
Le duc est l'allié de ce peuple indomtable;  
Il me sauva, Taïse, & c'est ce qui m'accable.  
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?  
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés!

T A Ï S E.

Pourquoi donc avec lui vous oblinant à feindre,  
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre?  
Il eût pû respecter ces saints engagements;  
Vous eussiez mis un frein à ses emportemens.

A M E L I E.

Je ne le puis; le ciel, pour combler mes misères,  
Vou-

Vouint l'un contre l'autre animer les deux frères,  
 Vamir toujours fidèle à son maître, à nos loix,  
 A contre un revolté vengé l'honneur des rois,  
 De son rival altier tu vois la violence ;  
 J'opose à ses fureurs un douloureux silence ;  
 Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux,  
 Vamir a prévenu ses desseins amoureux :  
 S'il en était instruit, sa jalousie affreuse  
 Le rendrait plus à craindre, & moi plus malheureuse.  
 C'en est trop, il est tems de quitter ses états.  
 Fuyons des ennemis ; mon roi me tend les bras.  
 Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,  
 De ces murs en secret méditent leur sortie :  
 Ils pourront me conduire ; ils pourront m'escorter ;  
 Il n'est point de péril que je n'ose affronter.  
 Je hazarderai tout, pourvû qu'on me délivre  
 De la prison illustre où je ne saurais vivre.

T A I S E.

Madame, il vient à vous.

A M E L I E.

Je ne puis lui parler ;  
 Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.  
 Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite !

## S C E N E I I I.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC à Taïse.

**E**st-ce elle qui m'échape ? est-ce elle qui m'évite ?  
 Taïse, demeurez ; vous connaissez trop bien

Les

282      *LE DUC DE FOIX,*

Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.  
 Vous savez si je l'aime, & si je l'ai servie,  
 Si j'attens d'un regard le destin de ma vie.  
 Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir  
 Jusqu'à porter ma flamme au dernier desespoir.  
 Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,  
 Que sa froideur timide opose à ma constance,  
 Le plus léger délai m'est un cruel refus ;  
 Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.  
 C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,  
 Elle étale à mes yeux le faste de son zèle.  
 Il est tems que tout cède à mon amour, à moi,  
 Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son roi.  
 Elle me doit la vie, & jusqu'à l'honneur même ;  
 Et moi je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime,  
 Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer ;  
 L'autel est prêt, j'y cours ; allez l'y préparer.

*S C E N E I V.*

*LE DUC, LISOIS.*

*L I S O I S.*

**S**eigneur, songez-vous bien que de cette journée,  
 Peut-être de l'état dépend la destinée ?

*LE DUC.*

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

*L I S O I S.*

L'ennemi s'avançait, & n'est pas loin de nous.

*LE DUC.*

Je l'attens sans le craindre, & je vais le combattre.

*Crois.*

Crois-tu que ma faiblesse ait pû jamais m'abattre ?  
 Penfes-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,  
 De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?  
 Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire :  
 Elle a fur moi fans doute un fouverain empire,  
 Et n'en a point affez pour fétrir ma vertu.  
 Ah ! trop févère ami, que me reproches-tu ?  
 Non, ne me juge point avec tant d'injustice.  
 Est-il quelque François que l'amour aviliffe ?  
 Amans, aimés, heureux, ils vont tous aux combats ;  
 Et du féin du bonheur ils volent au trépas.  
 Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

L I S O I S.

Que mon prince plutôt foit digne de lui-même !  
 Le falut de l'état m'occupait en ce jour ;  
 Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour !  
 Seigneur, des ennemis j'ai vifité l'armée ;  
 Déjà de tous côtés la nouvelle eft femée,  
 Que Vamir votre frère eft armé contre nous.  
 Je fais que dès longtems il s'éloigna de vous.  
 Vamir ne m'est connu que par la renommée ;  
 Mais fi par le devoir, par la gloire animée,  
 Son ame écoute encor ces premiers fentimens,  
 Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,  
 Il peut vous ménager une paix néceffaire ;  
 Et mes foins....

L E D U C.

Moi, devoir quelque chose à mon frère !  
 Près de mes ennemis mendier fa faveur !  
 Pour le haïr fans doute, il en coûte à mon cœur.  
 Je n'ai point oublié notre amitié paffée ;

Mais

Mais puisque ma fortune est par lui traversée,  
 Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,  
 Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi.  
 Je ne veux rien de lui.

L I S O I S.

Votre fière constance  
 D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

L E D U C.

Quel monarque ? un fantôme, un prince efféminé,  
 Indigne de sa race, esclave couronné,  
 Sur un trône avili soumis aux loix d'un maire ?  
 De Pepin son tyran je crains peu la colère ;  
 Je déteste un sujet qui croit m'intimider,  
 Et je méprise un roi qui n'ose commander :  
 Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,  
 Dans mes états au moins je soutiendrai la mienne.  
 Ce cœur est trop altier pour adorer les loix  
 De ce maire insolent, l'opresseur de ses rois ;  
 Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres,  
 N'aprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.  
 Les Arabes du moins s'arment pour me venger,  
 Et tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

L I S O I S.

Vous haïssez un maire, & votre haine est juste ;  
 Mais ils ont des Français sauvé l'empire auguste,  
 Tandis que nous aidions l'Arabe à l'opprimer ;  
 Cette triste alliance a de quoi m'allarmer ;  
 Nous préparons peut-être un avenir horrible.  
 L'exemple de l'Espagne est honteux & terrible ;  
 Ces brigands Africains sont des tyrans nouveaux,  
 Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.

Ne

Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence ?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop longtems....

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

LISOIS.

Ah ! vous écoutez trop l'amour & la colère.

LE DUC.

Je le fais, je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas ;

Mais en vous condamnant je suivrai tous vos pas.

Il faut à son ami montrer son injustice,

L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice ;

Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre couroux :

Vous y voulez tomber ; & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit ?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.

Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.

Quel parti prendrez-vous ?

LE DUC.

Quand mes brûlans désirs

Auront fournis l'objet qui brave mes soupirs ;

Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue ;

Aura remis la paix dans cette ame éperdue ;

Alors j'écouterai tes conseils généreux.

Mais jusqu'à ce moment fais-je ce que je veux ?

Tant

Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,  
Ont sur tous les objets répandu des nuages.  
Puis-je prendre un parti? puis-je avoir un dessein?  
Allons près du tyran, qui seul fait mon destin,  
Que l'ingrate a son gré décide de ma vie;  
Et nous déciderons du sort de la patrie.

*Fin du premier acte.*



ACTE

---

 A C T E II.

## S C E N E P R E M I E R E.

 LE DUC DE FOIX *seul.*

O S'era-t-elle encor refuser de me voir ?  
 Nè craindra-t-elle point d'aigrir mon desespoir ?  
 Ah ! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.  
 Ame superbe & faible ! esclave volontaire !  
 Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil ;  
 Voi tes jours dépendans d'un mot & d'un coup d'œil.  
 Lâche, consume-les dans l'éternel passage  
 Du dépit aux respects , & des pleurs à la rage.  
 Pour la dernière fois je prétens lui parler.  
 Allons.....

---

## S C E N E II.

 LE DUC, AMELIE, & TAISE *dans le fond.*

A M E L I E.

J'Espère encor , & tout me fait trembler.  
 Vamir tenterait-il une telle entreprise ?  
 Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je , Taïse ?

L E D U C.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;  
 Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas ;  
 Quoi !

Quoi! vous les détournez? Quoi! vous voulez encore  
 Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore,  
 Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,  
 Nourrir votre fierté de mon vain desespoir?  
 C'est à ma triste vie ajouter trop d'allarmes,  
 Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes;  
 Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront;  
 S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front,  
 Si votre incertitude, allarmant mes tendresses,  
 Peut encor démentir la foi de vos promesses.

A M E L I E.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi;  
 Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

L E D U C.

Quoi? lorsque de ma main je vous offrais l'hommage!

A M E L I E.

D'un si noble présent j'ai vû tout l'avantage;  
 Et sans chercher ce rang, qui ne m'était pas dû,  
 Par de justes respects je vous ai répondu.  
 Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même;  
 Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;  
 Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,  
 Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.  
 Vous vous trompiez: il faut rompre enfin le silence:  
 Je vais vous offenser, je me fais violence:  
 Mais réduite à parler, je vous dirai, seigneur,  
 Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.  
 Votre sang est auguste, & le mien est sans crime;  
 Il coula pour l'état, que l'étranger opprime.  
 Cominge, mon ayeul, dans mon cœur a transmis  
 La haine qu'un Français doit à ses ennemis;

Et

Et sa fille jamais n'acceptera pour maître  
 L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse être.  
 Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,  
 Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

Je suis, je l'avoûrai, surpris de ce langage ;  
 Je ne m'attendais pas à nouvel outrage,  
 Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,  
 Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.  
 Vous avez fait, madame, une secrète étude  
 Du mépris, de l'insulte, & de l'ingratitude ;  
 Et votre cœur enfin, lent à se déployer,  
 Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.  
 Je ne connoissais pas tout ce zèle héroïque,  
 Tant d'amour pour l'état, & tant de politique ;  
 Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien ?  
 Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?  
 M'osez-vous reprocher une heureuse alliance,  
 Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance,  
 Sans qui vous gémiriez dans la captivité,  
 A qui vous avez dû l'honneur, la liberté ?  
 Est-ce donc-là le prix de vous avoir servie ?

A M E L I E.

Oui, vous m'avez sauvée ; oui, je vous dois la vie ;  
 Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer ?  
 Me les conserviez-vous pour les tyranniser ?

LE DUC.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle ;  
 Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle.  
 Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons ;

290 LE DUC DE FOIX;

Je vois mon deshonneur, je vois vos trahisons.  
 Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère ;  
 Redoutez mon amour, tremblez de ma colère :  
 C'est lui seul désormais que mon bras va chercher ;  
 De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher ;  
 Et si dans les horreurs du sort qui nous accable,  
 De quelque joie encor ma fureur est capable,  
 Je la mettrai, perfide, à vous desespérer.

A M E L I E.

Non, seigneur, la raison saura vous éclairer ;  
 Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée,  
 Pour oprimer ma vie, après l'avoir sauvée.  
 Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais,  
 Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,  
 Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,  
 Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.  
 Je vous plains, vous pardonne, & veux vous respecter.  
 Je vous ferai rougir de me persécuter ;  
 Et je conserverai, malgré votre menace,  
 Une ame sans courroux, sans crainte, & sans audace.

L E D U C.

Arrêtez, pardonnez aux transports égarés,  
 Aux fureurs d'un amant, que vous desespérez.  
 Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,  
 D'une cour qui me hait embrasse la défense ;  
 Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,  
 Et de mon sort enfin disposer malgré moi.  
 Vos discours sont les fiens. Ah ! parmi tant d'allarmes,  
 Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?  
 Pour gouverner mon cœur, l'affervir, le changer,

A-

Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?  
Aimez : il suffira d'un mot de votre bouche.

A M E L I E.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche  
A votre ami, seigneur, mon cœur s'était remis.  
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.  
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;  
Vous les faites couler ; que vos mains les effluent :  
Devenez assez grand pour apprendre à domter  
Des feux, que mon devoir me force à rejeter.  
Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

L E D U C.

Ainsi le seul Lisois a votre confiance :  
Mon outrage est connu, je fais vos sentimens.

A M E L I E.

Vous les pouvez, seigneur, connaître avec le tems ;  
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,  
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.  
Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui ;  
Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.

S C E N E I I I.

L E D U C *seul.*

**E**H bien ! c'en est donc fait ; l'ingrate, la parjure,  
A mes yeux sans rougir étale mon injure ;  
De tant de trahisons l'abîme est découvert.  
Je n'avais qu'un ami : c'est lui seul qui me perd.  
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,

T 2

Toi

Toi qui me consolais des malheurs de ma vie ,  
 Bien que j'ai trop aimé , que j'ai trop méconnu ;  
 Trésor cherché sans cesse , & jamais obtenu ,  
 Tu m'as trompé , cruelle , autant que l'amour même ;  
 Et maintenant pour prix de mon erreur extrême ,  
 Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer ,  
 Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.  
 Le voilà , cet ingrat , qui fier de son parjure ,  
 Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

---

*S C E N E I V.**LE DUC, LISOIS.**LISOIS.*

**A** vos ordres , seigneur , vous me voyez rendu.  
 D'où vient sur votre front ce chagrin répandu ?  
 Votre ame aux passions longtems abandonnée ,  
 A-t-elle en liberté pesé sa destinée ?

*LE DUC.*

Oui.

*LISOIS.*

Quel est le projet où vous vous arrêtez ?

*LE DUC.*

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités ,  
 De sentir mon malheur , & d'apprendre à connaître  
 La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

*LISOIS.*

Comment ?

*LE DUC.*

C'en est assez.

*L I S O I S*

L I S O I S.

C'en est trop entre nous.

Ce traître, quel est-il ?

L E D U C.

Me le demandez-vous ?

De l'affront inouï qui vient de me confondre,  
 Quel autre était instruit, quel autre en doit répondre ?  
 Je fais trop qu'Amélie ici vous a parlé ;  
 En vous nommant à moi, l'infidèle a tremblé.  
 Vous affectez sur elle un odieux silence,  
 Interprête muet de votre intelligence.  
 Je ne fais qui des deux je dois plus détester.

L I S O I S.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter ?

L E D U C.

Je le veux.

L I S O I S.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?  
 M'estimez-vous encor, & pouvez-vous me croire ?

L E D U C.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,  
 Je vous crus mon ami.

L I S O I S.

Ces titres précieux  
 Ont été jusqu'ici la règle de ma vie ;  
 Mais vous, méritez-vous que je me justifie ?  
 Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,  
 Avant que de sa vie heureux libérateur,  
 Vous eussiez, par vos soins, par cet amour sincère,  
 Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.  
 Moi, plus soldat que tendre, & dédaignant toujours

Ce grand art de séduire inventé dans les cours,  
 Ce langage flatteur, & souvent si perfide,  
 Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,  
 Je lui parlai d'hymen; & ce nœud respecté,  
 Reserré par l'estime, & par l'égalité,  
 Pouvait lui préparer des destins plus propices,  
 Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.  
 Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts;  
 Tout votre cœur parut à mes premiers regards.  
 Aujourd'hui j'ai revû cet objet de vos larmes;  
 D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes,  
 Et je me suis vaincu, sans rendre de combats;  
 J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.  
 J'ai de tous vos bienfaits rapellé la mémoire,  
 L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,  
 Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;  
 Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.  
 Je m'immole à vous seul, & je me rends justice;  
 Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,  
 S'il est quelque rival qui vous ose outrager,  
 Tout mon sang est à vous, & je cours vous venger.

L E D U C.

Que tout ce que j'entens t'élève & m'humilie!  
 Ah! tu devais sans doute adorer Amélie;  
 Mais qui peut commander à son cœur enflammé?  
 Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

L I S O I S.

J'aimais; & notre amour suit notre caractère.

L E D U C.

Je ne peux t'imiter: mon ardeur m'est trop chère.  
 Je t'admire avec honte, il le faut avouer.

Mon

Mon cœur. . . .

L I S O I S.

Aimez-moi , prince , au lieu de me louer ;  
 Et si vous me devez quelque reconnaissance ,  
 Faites votre bonheur , il est ma récompense.  
 Vous voyez quelle ardente & fière inimitié  
 Votre frère nourrit contre votre allié ;  
 La fuite , croyez-moi , peut en être funeste ;  
 Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.  
 Je prévois que bientôt on verra réunis  
 Les débris dispersés de l'empire des Lis.  
 Chaque jour nous produit un nouvel adversaire ;  
 Hier le Béarnois , aujourd'hui votre frère.  
 Le pur sang de Clovis est toujours adoré ;  
 Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré  
 Les rameaux divisés & courbés par l'orage ,  
 Plus nuis & plus beaux , soient notre unique ombrage.  
 Vous , placé près du trône , à ce trône attaché ,  
 Si les malheurs des tems vous en ont arraché ,  
 A des nœuds étrangers s'il faut vous résoudre ,  
 L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.  
 On pourrait balancer avec dextérité  
 Des mairés du palais la fière autorité ;  
 Et bientôt pas vos mains leur puissance affaiblie. . . .

L E D U C.

Je le souhaite au moins ; mais crois-tu qu'Amélie  
 Dans son cœur amolli partagerait mes feux ,  
 Si le même parti nous unissait tous deux ?  
 Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

L I S O I S.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire ;

T \*

Mais

Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses desseins ?  
 Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?  
 Lorsque le grand Clovis aux champs de la Touraine  
 Détruist les vainqueurs de la grandeur Romaine ,  
 Quand son bras arrêta , dans nos champs inondés ,  
 Des Ariens sanglans les torrens débordés ,  
 Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?  
 Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?  
 Mon bras contre un rival est prêt à vous servir ;  
 Je voudrais faire plus , je voudrais vous guérir.  
 On connaît peu l'amour , on craint trop son amorce ;  
 C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force ;  
 C'est nous qui sous son nom troublons notre repos ;  
 Il est tyran du faible , esclave du héros.  
 Puisque je l'ai vaincu , puisque je le dédaigne ,  
 Sur le sang de nos rois souffrirez-vous qu'il règne ?  
 Vos autres ennemis par vous sont abattus ;  
 Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

## L E D U C.

Le fort en est jetté , je ferai tout pour elle.  
 Il faut bien à la fin défarmer la cruelle.  
 Ses loix feront mes loix : son roi sera le mien ;  
 Je n'aurai de parti , de maître que le sien.  
 Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie ,  
 Avec mes ennemis je me réconcilie.  
 Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir.  
 Mon cœur est enyvré de cet heureux espoir.  
 Je n'ai point de rival , j'avais tort de me plaindre ;  
 Si tu n'ès point aimé , quel mortel ai-je à craindre ?  
 Qui pourrait dans ma cour avoir poussé l'orgueil ,

Jus-

Jusqu'à laisser vers elle échaper un coup d'œil ?  
 Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes ;  
 Raison, gloire, intérêt, & tous ces droits augustes  
 Des princes de mon sang, & de mes souverains,  
 Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.  
 Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne ;  
 La vertu le conseille, & la beauté l'ordonne.  
 Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,  
 Scéler tous les sermens que je fais à l'amour.  
 Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

L I S O I S.

Souffrez donc près du roi que mon zèle me guide.  
 Peut-être il eût falu que ce grand changement  
 Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant ;  
 Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,  
 L'effet en est trop beau, pour en blâmer la cause ;  
 Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,  
 Bénit votre faiblesse, & rend grace à l'amour.

## S C E N E V.

LE DUC, LISOIS, un Officier.

L'OFFICIER.

SEigneur, auprès des murs les ennemis paraissent ;  
 On prépare l'assaut, le tems, les périls pressent :  
 Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien ! cruels destins ;  
 Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins ;  
 Plus

Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;  
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.  
Je ne suis pas en peine, ami, de résister  
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.  
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,  
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

*Fin du second acte.*



## A C T E III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

## LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

LA victoire est à nous, vos soins l'ont assurée.  
 Vous avez su guider ma jeunesse égarée.  
 Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,  
 Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,  
 Sera maître de tout, quand vous en serez maître :  
 Vous l'avez pu régler, & vous avez vaincu.  
 Ayez dans tous les tems cette heureuse vertu :  
 L'effet en est illustre, autant qu'il est utile.  
 Le faible est inquiet, le grand homme est tranquile.

LE DUC.

Ah! l'amour est-il fait pour la tranquillité ?  
 Mais ce chef inconnu, sur nos remparts monté,  
 Qui tint seul si longtems la victoire en balance,  
 Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,  
 Que devient-il ?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,  
 Il a seul repoussé nos plus puissans efforts.  
 Mais ce qui me confond, & qui doit vous surprendre,  
 Pouvant nous échaper, il est venu se rendre ;

Sans

Sans vouloir se nommer, & sans se découvrir,  
 Il accusait le ciel, & cherchait à mourir.  
 Un seul de ses suivans auprès de lui partage  
 La douleur qui l'accable, & le fort qui l'outrage.

## LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux,  
 Qui cherchant le trépas se cachait à nos yeux ?  
 Son casque était fermé. Quel charme inconcevable ;  
 Quand je l'ai combattu, le rendait respectable ?  
 Un je ne fais quel trouble en moi s'est élevé :  
 Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,  
 Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,  
 Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,  
 Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions,  
 Par la molle douceur de ses impressions ;  
 Soit plutôt que la voix de ma triste patrie  
 Parle encor en secret au cœur qui l'a trahie,  
 Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,  
 Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

## L I S O I S.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,  
 Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.  
 Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,  
 Mais l'état, la patrie, il faut vous en parler.  
 Vos nobles sentimens peuvent encor paraître :  
 Il est beau de donner la paix à votre maître.  
 Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,  
 Vous vous verriez réduit à demander pardon.  
 Sûr enfin d'Amélie, & de votre fortune,  
 Fondez votre grandeur sur la cause commune ;

Ce

Ce guerrier , quel qu'il soit , remis entre vos mains ,  
 Poura servir lui - même à vos justes desseins :  
 De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami , de ma parole Amélie est le gage ;  
 Je la tiendrai : je vais de ce même moment ,  
 Préparer les esprits à ce grand changement.  
 A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent ;  
 La gloire , l'hyménée & la paix me couronnent ;  
 Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé ,  
 Je dois tout à l'amour , & tout à l'amitié.

S C E N E I I.

LISOIS , VAMIR , EMAR , dans le fond du Théâtre.

L I S O I S.

**J**E me trompe , ou je vois ce captif qu'on amène ;  
 Un des siens l'accompagne ; il se soutient à peine ;  
 Il paraît accablé d'un desespoir affreux.

V A M I R.

Où suis-je ? où vais-je ? Ô ciel !

L I S O I S.

Chevalier généreux ,  
 Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire ,  
 Où l'on n'abuse point d'une faible victoire ,  
 Où l'on fait respecter de braves ennemis :  
 C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.  
 Ne puis-je vous connaître ? & faut-il qu'on ignore  
 De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore ?

V A M I R.

V A M I R.

Je suis un malheureux , le jouet des destins ,  
 Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.  
 Souffrez qu'au souverain de ce séjour funeste  
 Je puisse au moins cacher un sort que je déteste ;  
 Me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?  
 On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

L I S O I S.

Je ne vous presse point , seigneur ; je me retire ;  
 Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.  
 Croyez que vous pouvez retrouver parmi nous  
 Un destin plus heureux & plus digne de vous.

## S C E N E I I I.

V A M I R , E M A R.

V A M I R.

U N destin plus heureux ! mon cœur en desespère :  
 J'ai trop vécu.

E M A R.

Seigneur , dans un sort si contraire ,  
 Rendez graces au ciel , de ce qu'il a permis  
 Que vous soyez tombé sous de tels ennemis ,  
 Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

V A M I R.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère !

E M A R.

Mais ensemble élevés , dans des tems plus heureux ,  
 La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

V A 5

V A M I R.

Il m'aimait autrefois ; c'est ainsi qu'on commence ;  
 Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.  
 Il ne fait pas encor ce qu'il me fait souffrir,  
 Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

E M A R.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance  
 Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

V A M I R.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon cœur ;  
 Qu'un soin trop différent égara ma valeur !  
 Juste ciel ! est-il vrai ce que la renommée  
 Annonçait dans la France à mon ame allarmée ?  
 Est-il vrai qu'Amélie, après tant de sermens,  
 Ait violé la foi de ses engagemens ?  
 Et pour qui ? juste ciel ! O comble de l'injure !  
 O nœuds du tendre amour ! ô loix de la nature !  
 Liens sacrés des cœurs , êtes-vous tous trahis ?  
 Tous les maux dans ces lieux font sur moi réunis,  
 Frère injuste, cruel !

E M A R.

Vous disiez qu'il ignore  
 Que parmi tant de biens , qu'il vous enlève encore,  
 Amélie en effet est le plus précieux,  
 Qu'il n'avait jamais sù le secret de vos feux.

V A M I R.

Elle le fait, l'ingrate ; elle fait que ma vie  
 Par d'éternels sermens à la sienne est unie ;  
 Elle fait qu'aux autels nous allions confirmer  
 Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,  
 Quand le Maure enleva mon unique espérance :

Et

Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance !  
 Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu !  
 Il jouit des malheurs dont je suis confondu.  
 Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne ?  
 La consolation , trop funeste & trop vaine ,  
 De faire avant ma mort à ses traîtres apas  
 Un reproche inutile , & qu'on n'entendra pas !  
 Allons ; je périrai , quoi que le ciel décide ,  
 Fidèle au roi mon maître , & même à la perfide.  
 Peut-être en aprenant ma constance & mon fort ,  
 Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

E M A R.

Cachez vos sentimens ; c'est lui qu'on voit paraître.

V A M I R.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître ?

## S C E N E I V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

L E D U C.

C E mystère m'irrite ; & je prétens savoir  
 Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir :  
 Il semble avec horreur qu'il détourne la vuë.

V A M I R.

O lumière du jour , pourquoi m'es-tu renduë ?  
 Te verrai-je ? infidèle ! en quels lieux ? à quel prix ?

L E D U C.

Qu'entens-je ? &amp; quels accens ont frapé mes esprits ?

V A M I R.

M'as-tu pû méconnaître ?

LE DUC.

Ah Vamir ! ah mon frère !

VAMIR.

Ce nom jadis si cher , ce nom me desespère :  
Je ne le suis que trop ce frère infortuné ,  
Ton ennemi vaincu , ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frère , & mon cœur te pardonne ;  
Mais je te l'avoûrai , ta cruauté m'étonne.  
Si ton roi me poursuit , Vamir , était-ce à toi  
A briguer , à remplir cet odieux emploi ?  
Que t'ai-je fait ?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie :  
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux !

VAMIR.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.  
Vamir , que je te plains !

VAMIR.

Je te plains davantage ,  
De haïr ton pays , de trahir sans remors ,  
Et le roi qui t'aimait , & le sang dont tu fors.

LE DUC.

Arrête , épargne-moi l'infame nom de traître ;  
A cet indigne mot , je m'oublierais peut-être.  
Non , mon frère , jamais je n'ai moins mérité  
Le reproché odieux de l'infidélité.

Je suis prêt de donner à nos tristes provinces ;  
 A la France sanglante , au reste de nos princes ,  
 L'exemple auguste & saint de la réunion ,  
 Après l'avoir donné de la division.

V A M I R.

Toi , tu pourrais...

L E D U C.

Ce jour , qui semble si funeste ,  
 Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

V A M I R.

Ce jour est trop horrible.

L E D U C.

Il va combler mes vœux.

V A M I R.

Comment ?

L E D U C.

Tout est changé ; ton frère est trop heureux.

V A M I R.

Je le crois : on disait que d'un amour extrême ,  
 Violent , effréné , ( car c'est ainsi qu'on aime )  
 Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

L E D U C.

J'aime ; oui , la renommée a pu le publier ;  
 Oui , j'aime avec fureur. Une telle alliance  
 Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.  
 Oui , mes ressentimens , mes droits , mes alliés ,  
 Gloire , amis , ennemis , je mets tout à ses pieds.

( *A sa suite.* )

Allez , & dites-lui que deux malheureux frères ,  
 Jettés par le destin dans des partis contraires ,  
 Pour marcher désormais sous le même étendard ,  
 De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

( *A Vamir.* )

Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie :  
 Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

V A M I R.

Cruel!... elle vous aime?

L E D U C.

Elle le doit du moins :  
 Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;  
 Il n'en est plus, je veux que rien ne nous sépare.

V A M I R.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !  
 Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?  
 Me connais-tu ? fais-tu ce que j'osais tenter ?  
 Dans ces funestes lieux fais-tu ce qui m'amène ?

L E D U C.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

## S C E N E V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

A M E L I E.

Ciel! qu'est-ce que je vois? Je me meurs.

L E D U C.

Ecoutez.

Mon bonheur est venu de nos calamités ;  
 J'ai vaincu ; je vous aime, & je retrouve un frère ;  
 Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère :  
 Et vous, mon frère, & vous, soyez ici témoin,  
 Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.  
 Ce que votre reproche, ou bien votre prière,

V 2

Le

Le généreux Lisois, le roi, la France entière,  
 Demanderaient ensemble, & qu'ils n'obtiendraient pas;  
 Soumis & subjugué, je l'offre à ses apas.  
 De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage.  
 Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage;  
 Eh bien! il faut céder; vous disposez de moi;  
 Je n'ai plus d'alliés; je suis à votre roi.  
 L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,  
 Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.  
 Vous, courez, mon cher frère, allez de ce moment  
 Annoncer à la cour un si grand changement.  
 Soyez libre, partez; & de mes sacrifices  
 Allez offrir au roi les heureuses prémices.  
 Puisse-je à ses genoux présenter aujourd'hui  
 Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,  
 Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidelle,  
 Changé par ses regards & vertueux par elle!

V A M I R (à part.)

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler.  
 Prononcez notre arrêt, madame; il faut parler.

L E D U C.

Eh quoi! vous demeurez interdite & muette!  
 De mes soumissions êtes-vous satisfaite?  
 Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?  
 Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous:  
 Un mot peut me l'ôter: la fin m'en sera chère.  
 Je vivais pour vous seule, & mourrai pour vous plaire.

A M E L I E.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois  
 Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.

Ah!

Ah! Seigneur, si votre ame, en effet attendrie,  
 Plaint le sort de la France, & chérit la patrie,  
 Un si noble dessein, des soins si vertueux,  
 Ne feront point l'effet du pouvoir de mes yeux :  
 Ils auront dans vous-même une source plus pure.  
 Vous avez écouté la voix de la nature ;  
 L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout est votre ouvrage, & c'est là mon malheur.  
 Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.  
 Accablez-moi de honte, accusez-moi ; n'importe.  
 Dussai-je vous déplaire, & forcer votre cœur,  
 L'autel est prêt, venez.

VAMIR.

Vous osez !

AMELIE.

Non, seigneur.

Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,  
 Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.  
 Le sort met entre nous un obstacle éternel.  
 Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir ! ingrate ! ah ciel !

C'en est donc fait ! Mais non ; mon cœur fait se contraindre.  
 Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre :  
 Je vous rens trop justice ; & ces séductions,  
 Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,  
 L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le faisisse,  
 Ce poison préparé des mains de l'artifice,  
 Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,  
 Que l'œil de la raison regarde avec dédain.

V 3

Iq

Je suis libre par vous ; cet art que je déteste ,  
 Cet art qui m'enchaîna , brise un joug si funeste :  
 Et je ne prétens pas , indignement épris ,  
 Rougir devant mon frère , & souffrir des mépris.  
 Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ,  
 Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.  
 Je vous dédaigne assez tous deux , pour vous unir ,  
 Perfide ; & c'est ainsi que je dois vous punir.

A M E L I E.

Je devais seulement vous quitter & me taire ;  
 Mais je suis accusée , & ma gloire m'est chère.  
 Votre frère est présent , & mon honneur blessé  
 Doit repousser les traits dont il est offensé ;  
 Pour un autre que vous ma vie est destinée ;  
 Je vous en fais l'aveu , je m'y vois condamnée.  
 Oui , j'aime ; & je serais indigne devant vous  
 De celui que mon cœur s'est promis pour époux ,  
 Indigne de l'aimer , si par ma complaisance ,  
 J'avais à votre amour laissé quelque espérance.  
 Vous avez regardé ma liberté , ma foi ,  
 Comme un bien de conquête , & qui n'est plus à moi.  
 Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense  
 Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.  
 Sachez que des bienfaits , qui font rougir mon front ,  
 A mes yeux indignés ne font plus qu'un affront.  
 J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;  
 Mais , après ma pitié , n'attirez point ma haine.  
 J'ai rejeté vos vœux , que je n'ai point bravés.  
 J'ai voulu votre estime , & vous me la devez.

L E D U C.

Je vous dois ma colère , & sachez qu'elle égale

Tous

Tous les emportemens de mon amour fatale.  
 Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,  
 Que Vamir fût présent, & me vît immoler?  
 Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?  
 Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,  
 Si... Mais il n'a point vû vos funestes apas;  
 Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.  
 Nommez donc mon rival; mais gardez-vous de croire  
 Que mon lâche dépit lui cède la victoire.  
 Je vous trompais, mon cœur ne peut feindre longtems.  
 Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans;  
 Et ma main sur sa cendre à votre main donnée,  
 Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.  
 Je fais trop qu'on a vû, lâchement abusés,  
 Pour des mortels obscurs des princes méprisés;  
 Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,  
 Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vuë.

V A M I R.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

L E D U C.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser?  
 Est-il vrai que de vous elle était ignorée?  
 Ciel! à ce piège affreux ma foi serait livrée!  
 Tremblez.

V A M I R.

Moi, que je tremble! ah! j'ai trop dévoré  
 L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.  
 J'ai forcé trop longtems mes transports au silence:  
 Connai-moi donc, barbare, & rempli ta vengeance.  
 Connais un desespoir à tes fureurs égal.  
 Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

V 4

L E

Toi, cruel ! toi, Vamir !

V A M I R.

Oui, depuis deux années,  
 L'amour la plus secrète a joint nos destinées.  
 C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher  
 Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.  
 Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.  
 Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.  
 Par tes égaremens juge de mes transports.  
 Nous puissions tous deux dans ce sang dont je sors,  
 L'excès des passions qui dévorent une ame ;  
 La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.  
 Mon frère est mon rival, & je l'ai combattu.  
 J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.  
 Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,  
 J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime ;  
 Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,  
 Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,  
 Ni le lieu, ni le tems, ni surtout ton courage ;  
 Je n'ai vû que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.  
 L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié ;  
 Sois cruel comme moi, puni-moi sans pitié :  
 Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,  
 Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.  
 A la face des cieus je lui donne ma foi ;  
 Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.  
 Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse  
 Traîne aux pieds des autels ta sœur, & mon épouse.  
 Frappe, dis-je : oses-tu ?

LE DUC.

Traître, c'en est assez.

Qu'on l'ôte de mes yeux; soldats, obéissez.

AMELIE.

Non, demeurez, cruel! Ah prince, est-il possible  
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?  
Seigneur!

VAMIR.

Vous le prier? plaignez-le plus que moi.  
Plaignez-le; il vous offense, il a trahi son roi.  
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;  
Je suis vengé de toi: l'on te hait, & l'on m'aime.

AMELIE.

Ah, cher prince! ah, seigneur! voyez à vos genoux. . .

LE DUC.

Qu'on m'en réponde! allez. Madame, levez-vous.  
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,  
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure:  
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé;  
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.  
Adieu, si vous voyez les effets de ma rage,  
N'en accusez que vous, nos maux sont votre ouvrage.

AMELIE.

Je ne vous quitte pas; écoutez-moi, seigneur.

LE DUC.

Eh bien! achevez donc de déchirer mon cœur:  
Parlez.



SCENE

## S C E N E VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS.

L I S O I S.

J'Allais partir : un peuple téméraire,  
 Se soulève en tumulte au nom de votre frère.  
 Le désordre est partout : vos soldats consternés  
 Déseritent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;  
 Et pour comble de maux , vers la ville alarmée  
 L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

L E D U C.

Allez , cruelle , allez ; vous ne jouirez pas  
 Du fruit de votre haine , & de vos attentats :  
 Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.  
 Dangeſte, ſuivez-la... (*A Liſois.*) Vous, veillez ſur ce traître.

## S C E N E VII.

V A M I R , L I S O I S.

L I S O I S.

LE ſeriez-vous , ſeigneur ? auriez-vous démenti  
 Le ſang de ces héros dont vous êtes forti ?  
 Auriez-vous violé , par cette lâche injure ,  
 Et les droits de la guerre , & ceux de la nature ?  
 Un prince à cet excès pourrait-il ſ'oublier ?

V A M I R.

Non : mais ſuis-je réduit à me juſtifier ?

Lisoi, ce peuple est juste; il t'apprend à connaître  
Que mon frère est rebelle, & qu'il trahit son maître.

L I S O I S.

Ecoutez; ce serait le comble de mes vœux,  
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.  
Je vois avec regret la France désolée,  
A nos dissensions la nature immolée,  
Sur nos communs débris l'Africain élevé,  
Menaçant cet état par nous-même énérvé.  
Si vous avez un cœur digne de votre race,  
Faites au bien public servir votre disgrâce.  
Rapprochez les partis: unissez-vous à moi,  
Pour calmer votre frère, & fléchir votre roi,  
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

V A M I R.

Ne vous en flattez pas: vos soins sont inutiles.  
Si la discorde seule avait armé mon bras,  
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,  
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,  
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.  
Un obstacle plus grand s'opose à ce retour.

L I S O I S.

Et quel est-il, feigneur?

V A M I R.

Ah! reconnai l'amour.

Reconnai la fureur qui de nous deux s'empare,  
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

L I S O I S.

Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,  
Anéantir le fruit des plus nobles desseins!  
L'amour subjuguier tout! ses cruelles faiblesses

Du

316      *LE DUC DE FOIX,*

Du sang qui se révolte étouffer les tendresses!  
Des frères se haïr, & naître en tous climats  
Des passions des grands le malheur des états!  
Prince, de vos amours laissons là le mystère.  
Je vous plains tous les deux, mais je fers votre frère.  
Je vais le seconder; je vais me joindre à lui,  
Contre un peuple insolent qui se fait votre apui.  
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.  
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:  
Je vois les passions plus puissantes que moi:  
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.  
Je lui dois mon secours; je vous laisse, & j'y vole.  
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;  
Elle me suffira.

V A M I R.

Je vous la donne.

L I S O I S.

Et moi,

Je voudrais de ce pas porter la sienne au roi;  
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,  
Du sang de nos tyrans une union si chère.  
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux  
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

*Fin du troisième acte.*



A C T E

## A C T E I V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

A M E L I E.

Quelle fuite, grand Dieu, d'affreuses destinées !  
 Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchaînées !  
 Un orage imprévu m'enlève à votre amour :  
 Un orage nous joint : & dans le même jour,  
 Quand je vous suis rendue, un autre nous sépare !  
 Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,  
 Vous le voulez, Vamir ; je pars, & vous restez.

V A M I R.

Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés.  
 Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :  
 Je peux mourir pour vous ; & je ne peux vous suivre.

A M E L I E.

Vous l'osâtes combattre, & vous n'osez le fuir.

V A M I R.

L'honneur est mon tyran : je lui dois obéir.  
 Profitez du tumulte où la ville est livrée.  
 La retraite à vos pas déjà semble assurée.  
 On vous attend : le ciel a calmé son courroux.  
 Espérez....

A M E L I E.

Et que puis-je espérer loin de vous ?

V A M I R.

Ce n'est qu'un jour.

A M E

A M E L I E.

Ce jour est un siècle funeste.

Rendez vains mes soupçons, ciel vengeur que j'atteste,  
Seigneur, de votre sang le Maure est altéré.

Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?

Il aime en furieux ; mais il hait plus encore.

Il est votre rival, & l'allié du Maure.

Je crains...

V A M I R.

Il n'oserait...

A M E L I E.

Son cœur n'a point de frein.

Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

V A M I R.

Il tremblera bientôt : le roi vient, & nous venge.

La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.

Allez, si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups

Des foudres allumés grondans autour de nous,

Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,

Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :

Mais redoutez encor mon rival furieux :

Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux :

Cet amour méprisé se tournerait en rage.

Fuyez sa violence : évitez un outrage,

Qu'il me faudrait laver de son sang & du mien.

Seul espoir de ma vie, & mon unique bien,

Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste :

Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.

Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez :

A M E L I E.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

V A

VAMIR.

Nè craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère;  
 Que dis-je? mon apui lui devient nécessaire.  
 Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,  
 Je pourai de son roi lui rendre la faveur.  
 Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.  
 Arrachez-vous surtout à son fatal empire.  
 Songez que ce matin vous quittiez ses états.

AMELIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitez pas,  
 Dans quelque asyle affreux que mon destin m'entraîne;  
 Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.  
 Je vous adorerai dans le fond des déserts,  
 Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers;  
 Dans la mort que j'attens de votre seule absence.

VAMIR.

C'en est trop : vos douleurs ébranlent ma constance.  
 Vous avez trop tardé. Ciel! quel tumulte affreux!

## S C E N E I I.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX,  
 Gardes.

LE DUC.

**J**E l'entens; c'est lui-même. Arrête, malheureux :  
 Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête.  
 Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.  
 Va, ne perds point de tems : le ciel aime un vengeur.  
 Trem-

Tremble, ton roi s'approche : il vient, il va paraître ;  
Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te venger, mais non te secourir ;  
Et ton sang...

A M E L I E.

Non, cruel ; c'est à moi de mourir.  
J'ai tout fait ; c'est par moi que ta garde est séduite.  
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.  
Puni ces attentats, & ces crimes si grands,  
De sortir d'esclavage, & de fuir ses tyrans :  
Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même !  
Il ne t'a point trahi : c'est un frère qui t'aime.  
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.  
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?  
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

LE DUC.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable.  
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;  
Vous, par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;  
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains si chères.  
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !  
Vous pleurez ; mais vos pleurs ne peuvent me tromper.  
Je suis prêt à mourir, & prêt à le fraper.  
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.  
Oui, je vous aime encor : le tems, le péril presse,  
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel.  
Voilà ma main, venez : sa grace est à l'autel.

A M E L I E.

Moi, seigneur ?

LE DUC.

C'est assez.

A M E L I E.

A M E L I E.

Moi, que je le trahisse ?

L E D U C.

Arrêtez... répondez...

A M E L I E.

Je ne puis.

L E D U C.

Qu'il périsse.

V A M I R.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats ;  
 Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.  
 Abandonnez mon fort au coup qu'il me prépare.  
 Je mourrai triomphant des mains de ce barbare.  
 Et si vous succombiez à son lâche courroux,  
 Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

L E D U C.

Qu'on l'entraîne à la tour ; allez, qu'on m'obéisse.

## S C E N E I I I.

L E D U C, A M E L I E.

A M E L I E.

**V**ous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice ?  
 De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir ?  
 Quoi ! voulez-vous ?...

L E D U C.

Je veux vous haïr & mourir ;  
 Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même ;  
 Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,  
 Et vous laisser des jours plus cruels mille fois

Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois;  
Laissez-moi : votre vuë augmente mon suplice.

---

## S C E N E I V.

LE DUC, AMELIE, LISOIS;

A M E L I E à Lisois.

AH! je n'attens plus rien que de votre justice;  
Lisois, contre un cruel osez me secourir.

L E D U C.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

A M E L I E.

J'atteste ici le ciel.

L E D U C.

Eloignez de ma vuë;

Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

A M E L I E.

Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon desespoir;  
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.  
J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée;  
Qu'une femme du moins en serait respectée.  
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;  
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.  
Dans ton féroce amour immole tes victimes;  
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;  
Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir;  
Par ton juste suplice il va tous nous unir.  
Tombe avec tes remparts, tombe & péri sans gloire;  
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,

A tes feux, à ton nom justement abhorrés ;  
La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

---

## S C E N E V.

LÉ DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

Oui, cruelle ennemie, & plus que moi farouche ;  
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.  
Que la main de la haine, & que les mêmes coups  
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

LISOIS.

Il ne se connaît plus ; il succombe à sa rage.

LE DUC.

Eh bien ! souffriras-tu ma honte & mon outrage ?  
Le tems presse : veux-tu qu'un rival odieux  
Enlève la perfide, & l'épouse à mes yeux ?  
Tu crains de me répondre. Attens-tu que le traître  
Ait soulevé le peuple, & me livre à son maître ?

LISOIS.

Je vois trop en effet que le parti du roi  
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.  
De la sédition la flamme réprimée  
Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

LE DUC.

C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahi tous.

LISOIS.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous.  
La fuite en est funeste, & me remplit d'alarmes.

324 LE DUC DE FOIX;

Dans la plaine déjà les Français sont en armes ;  
Et vous êtes perdu , si le peuple excité  
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.  
Vos dangers sont accrus.

LE DUC :

Eh bien , que faut-il faire ?

L I S O I S.

Les prévenir , dompter l'amour & la colère.  
Ayons encor , mon prince , en cette extrémité ;  
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.  
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.  
Quoi que vous décidiez , ma main est toute prête ;  
Vous vouliez ce matin , par un heureux traité ,  
Apaîser avec gloire un monarque irrité ;  
Ne vous rebutez pas ; ordonnez , & j'espère ;  
Seigneur , en votre nom cette paix salutaire.  
Mais s'il vous faut combattre , & courir au trépas ;  
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

Ami , dans le tombeau laisse-moi seul descendre.  
Vi , pour servir ma cause , & pour venger ma cendre ;  
Mon destin s'accomplit , & je cours l'achever.  
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;  
Mais je la veux terrible , & lorsque je succombe ;  
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

L I S O I S.

Comment ? de quelle horreur vos sens sont possédés !

LE DUC.

Il est dans cette tour , où vous seul commandez ;  
Et vous m'avez promis que contre un téméraire . . .

L I S O I S.

De qui me parlez-vous, seigneur ? de votre frère ?

L E D U C.

Non : je parle d'un traître , & d'un lâche ennemi ,  
D'un rival qui m'abhorre , & qui m'a tout ravi.

Le Maure attend de moi la tête du parjure.

L I S O I S.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

L E D U C.

Dès longtems du perfide ils ont proscrit le sang.

L I S O I S.

Et pour leur obéir , vous lui percez le flanc ?

L E D U C.

Non , je n'obéis point à leur haine étrangère ;  
J'obéis à ma rage , & veux la satisfaire.

Que m'importent l'état , &amp; mes vains alliés ?

L I S O I S.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ,

Et vous me chargez , moi , du soin de son supplice ?

L E D U C.

Je n'attens pas de vous cette prompte justice.

Je suis bien malheureux , bien digne de pitié ,

Trahi dans mon amour , trahi dans l'amitié.

Allez ; je puis encor , dans le fort qui me presse ,

Trouver de vrais amis , qui tiendront leur promesse.

D'autres me serviront , &amp; n'allégueront pas

Cette triste vertu , l'excuse des ingrats.

L I S O I S , après un long silence.

Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime , soit justice ,

Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse. }

Vaincu est criminel : vous êtes malheureux ;

Je vous aime ; il fuffit : je me rends à vos vœux ;  
 Je vois qu'il est des tems pour les partis extrêmes ;  
 Que les plus faints devoirs peuvent se taire eux-mêmes !  
 Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi  
 Dans de pareils momens vous éprouviez la foi ;  
 Et vous reconnaîtrez , au succès de mon zèle ,  
 Si Lisois vous aimait , & s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité :  
 L'univers m'abandonne , & toi seul m'es resté.  
 Tu ne souffrirais pas que mon rival tranquile  
 Insulte impunément à ma rage inutile ;  
 Qu'un ennemi vaincu , maître de mes états ,  
 Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

Non , mais en vous rendant ce malheureux service ,  
 Prince , je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux ;  
 Protecteur insolent , commande sous mes yeux :  
 Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.  
 Ne puis-je vous venger , sans être son esclave ?  
 Si vous voulez tomber , pourquoi prendre un apui ?  
 Pour mourir avec vous , ai-je besoin de lui ?  
 Du fort de ce grand jour laissez-moi la conduite :  
 Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.  
 Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder ;  
 Jusq'au dernier moment , je veux seul commander :

LE DUC.

Oui, pourvu qu'Amélie au desespoir réduite,  
 Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;  
 Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens  
 Ma douleur se repaîsse à mes derniers momens;  
 Tout le reste est égal; & je te l'abandonne.  
 Prépare le combat: agi, dispose, ordonne.  
 Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend:  
 Je ne cherche pas même un trépas éclatant.  
 Aux cœurs desespérés qu'importe un peu de gloire?  
 Périsse ainsi que moi ma funeste mémoire!  
 Périsse avec mon nom le souvenir fatal  
 D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival!

L I S O I S.

Je l'avoue avec vous: une nuit éternelle  
 Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.  
 C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir:  
 Mais, je tiendrai parole, & je vais vous servir.

*Fin du quatrième acte.*

## A C T E V.

## SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, un officier des gardes.

LE DUC.

O Ciel! me faudra-t-il de momens en momens  
Voir & des trahisons & des soulèvements!  
Eh bien, de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vû : leur foule est dispersée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'oprimait aujourd'hui ;  
Mon malheur est parfait ; tous les cœurs sont à lui ;  
Que fait Lisois ?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa promptè vigilance  
A partout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené ;  
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Oui, seigneur ; & déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance ;  
Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté ;  
Il a vû ma fureur avec tranquillité.  
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;

Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise,  
 Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;  
 Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.  
 Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle ;  
 Ayez la même audace, avec le même zèle ;  
 Imitiez votre maître, & s'il vous faut périr,  
 Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

( Il reste seul. )

Eh bien, c'en est donc fait : une femme perfide  
 Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.  
 Qui? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter ?  
 J'ai chéri la vengeance, & ne puis la goûter.  
 Je frissonne : une voix gémissante & sévère,  
 Crie au fond de mon cœur, Arrête, il est ton frère.  
 Ah! prince infortuné, dans ta haine affermi,  
 Songe à des droits plus saints : Vamir fut ton ami.  
 O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !  
 Il fut le confident de toutes mes pensées.  
 Avec quelle innocence, & quels épanchemens,  
 Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens !  
 Que de fois partageant mes naissantes allarmes,  
 D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !  
 Et c'est moi qui l'immole, & cette même main  
 D'un frère que j'aimai déchirerait le sein ?  
 O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !  
 Non, je n'étais point né pour devenir barbare.  
 Je sens combien le crime est un fardeau cruel.  
 Mais que dis-je ? Vamir est le seul criminel.  
 Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie :  
 Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie,

Ah !

330      *LE DUC DE FOIX;*

Ah ! de mon defefpoir injufte & vain tranfport !  
Il l'aime , eft-ce un forfait qui mérite la mort ?  
Hélas ! malgré le tems , & la guerre , & l'abfence ;  
Leur tranquille union croiffait dans le f Silence.  
Ils nourriffaient en paix leur innocente ardeur ,  
Avant qu'un fol amour empoifonnât mon cœur.  
Mais lui-même il m'attaque , il brave ma colère ;  
Il me trompe , il me hait. N'importe , il eft mon frère ;  
C'eft à lui feul de vivre ; on l'aime , il eft heureux ;  
C'eft à moi de mourir. Mais mourons généreux.  
La pitié m'ébranlait : la nature décide.  
Il en eft tems encor.

---

*S C E N E   I I .*

*LE DUC DE FOIX* , l'officier.

*LE DUC.*

**P**Réviens un parricide ,  
Ami , vole à la tour. Que tout foit fufpendu :  
Que mon frère ....

*L'OFFICIER.*

Seigneur....

*LE DUC.*

De quoi t'allarmes-tu ?

Cours , obéi.

*L'OFFICIER.*

J'ai vû , non loin de cette porte ;  
Un corps fouillé de fang qu'en fecret on emporte ;  
C'eft Lifois qui l'ordonne , & je crains que le fort..

*LE*

LE DUC.

Qu'entens-je?... malheureux ! Ah ciel ! mon frère est mort ;  
 Il est mort , & je vis , & la terre entr'ouverte ,  
 Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte ?  
 Ennemi de l'état , factieux , inhumain ,  
 Frère dénaturé , ravisseur , assassine !  
 O ciel , autour de moi que j'ai creusé d'abîmes !  
 Que l'amour m'a changé ! qu'il me coûte de crimes !  
 Le voile est déchiré : je m'étais mal connu.  
 Au comble des forfaits je suis donc parvenu ?  
 Ah ! Vamir ! ah mon frère ! ah jour de ma ruine !  
 Je sens que je t'aimais , & mon bras t'assassine !  
 Quoi , mon frère !

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement ,  
 Veut , seigneur , en secret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis , empêchez que la cruelle avance ;  
 Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence ;  
 Mais non , d'un parricide elle doit se venger ,  
 Dans mon coupable sang sa main doit se plonger.  
 Qu'elle entre : ah ! je succombe , & ne vis plus qu'à peine.

## S C E N E III.

LE DUC , AMÉLIE , TAISE.

AMÉLIE.

**V**ous l'emportez , seigneur ; & puisque votre haine ;  
 (Comment puis-je autrement appeler en ce jour  
 Ces affreux sentimens que vous nommez amour ?)

Puis-

332 LE DUC DE FOIX,

Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée  
Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée ;  
Mon choix est fait, seigneur ; & je me donne à vous :  
A force de forfaits vous êtes mon époux.  
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère ;  
De vos murs sous ses pas abaissez la barrière.  
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris :  
Je trahis mon amant : je le perds à ce prix :  
Je vous épargne un crime, & suis votre conquête.  
Commandez, disposez, ma main est toute prête.  
Sachez que cette main, que vous tyrannisez,  
Punira la faiblesse où vous me réduisez.  
Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire :  
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffir  
Allons... Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?  
Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté ?

LE DUC.

Mon frère ?

A M E L I E.

Dieu puissant, dissipez mes allarmes.  
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes.

LE DUC.

Vous demandez sa vie !

A M E L I E.

Ah ! qu'est-ce que j'entens ?  
Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'est plus tems

A M E L I E.

Il n'est plus tems ? Vamir !

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle.

Oui, l'amour a conduit cette main criminelle :  
 Lisois, pour mon malheur, a trop sù m'obéir,  
 Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.  
 Frappez : que votre main contre moi ranimée  
 Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée ;  
 Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.  
 Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.  
 Vengez sur un coupable indigne de vous plaire  
 Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMELIE

*(Se jettant entre les bras de Taïse.)*

Vamir est mort, barbare !

LE DUC.

Oui, mais c'est de ta main

Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMELIE *(soutenue par Taïse & presque évanouie)*  
 Il est mort ?

LE DUC.

Ton reproche....

AMELIE.

Épargne ma misère.

Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.  
 Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir ;  
 Laisse-moi l'adorer, l'embrasser & mourir.

LE DUC.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, chère Amélie,  
 Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.  
 Je ne mérite pas de mourir de tes coups.  
 Que ta main les conduise....

SCENE

## S C E N E IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

L I S O I S.

A H, ciel, que faites-vous ?

L E D U C. (*On le désarme.*)

Laissez-moi me punir, &amp; me rendre justice.

A M E L I E à Lisois.

Vous d'un assassinat vous êtes le complice ?

L E D U C.

Ministre de mon crime, as-tu pû m'obéir ?

L I S O I S.

Je vous avais promis, seigneur, de vous servir.

L E D U C.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse  
 A cent fois de mes sens combattu la faiblesse ;  
 Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits ,  
 Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?  
 Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère.

L I S O I S.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,  
 Votre avengle courroux n'allait-il pas soudain  
 Du soin de vous venger charger une autre main ?

## LE DUC.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître ;  
 En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être ;  
 Mais toi, dont la sagesse & les réflexions  
 Ont calmé dans ton sein toutes les passions ;  
 Toi dont j'avais tant craint l'esprit ferme & rigide ;  
 Avec tranquillité permettre un parricide !

## LISOIS.

Eh bien, puisque la honte, avec le repentir,  
 Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,  
 D'un si juste remors ont pénétré votre ame,  
 Puisque malgré l'excès de votre aveugle flamme,  
 Au prix de votre sang vous voudriez sauver  
 Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;  
 Je peux donc m'expliquer : je peux donc vous apprendre,  
 Que de vous-même enfin Lisois fait vous défendre.  
 Connaissez-moi, madame, & calmez vos douleurs.

( Au duc. )

( à Amélie. )

Vous, gardez vos remords ; & vous séchez vos pleurs.  
 Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.  
 Venez, paraissez, prince, embrassez votre frère.

( Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît. )



## S C E N E V.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS;

Qui? vous!

A M E L I E.

L E D U C.

Mon frère ?

A M E L I E.

Ah ciel!

L E D U C.

Qui l'aurait pû penser ?

V A M I R ( *s'avançant du fond du théâtre.* )

J'ose encor te revoir , te plaindre &amp; t'embrasser.

L E D U C.

Mon crime en est plus grand , puisque ton cœur l'oublie.

A M E L I E.

Lisois , digne héros qui me donnez la vie!...

L E D U C.

Il la donne à tous trois.

L I S O I S.

Un indigne assassin

Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.

J'ai frappé le barbare , &amp; prévenant encore;

Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore;

J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,

Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

L E D U C.

Après ce grand exemple , &amp; ce service infigne ;

Le prix que je t'en dois , c'est de m'en rendre digne.

Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi ;

Mes

Mes yeux couverts d'un voile , & baissés devant toi ,  
Craignent de rencontrer , & les regards d'un frère ,  
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

V A M I R.

Tous deux auprès du roi nous voulions te servir.  
Quel est donc ton dessein ? parle.

L E D U C.

De me punir ;  
De nous rendre à tous trois une égale justice ;  
D'expié devant vous , par le plus grand supplice,  
Le plus grand des forfaits , où la fatalité ,  
L'amour & le courroux m'avaient précipité.  
J'adorais Amélie , & ma flamme cruelle  
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.  
Lisfois fait à quel point j'adorais ses apas ,  
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.  
Dévoré , malgré moi , du feu qui me possède ,  
Je l'adore encor plus , & mon amour la cède.  
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux :  
Aimez-vous ; mais au moins , pardonnez-moi tous deux.

V A M I R.

Ah ! ton frère à tes pieds , digne de ta clémence ,  
Egale tes bienfaits par sa reconnaissance.

A M E L I E.

Oui , seigneur , avec lui j'embrasse vos genoux ;  
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.  
Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes !

L E D U C.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes.  
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.

Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu  
( *A Vamir.* )

Je suis en tout ton frère ; & mon ame attendrie ;  
Imite votre exemple , & chérit sa patrie.  
Allons apprendre au roi , pour qui vous combattez ;  
Mon crime , mes remors & vos félicités.  
Oui , je veux égaler votre foi , votre zèle ,  
Au sang , à la patrie , à l'amitié fidèle ,  
Et vous faire oublier , après tant de tourmens ,  
A force de vertus , tous mes égaremens.

*Fin du cinquième & dernier acte.*



ROME SAUVÉE,  
OU  
CATILINA,  
TRAGÉDIE.

*Représentée à Paris en Février 1752.*

## AVERTISSEMENT.

**C**ette pièce est fort différente de celle qui parut en 1752. à Paris sous le même titre. Des copistes l'avaient transcrite aux représentations, & l'avaient toute défigurée. Leurs omissions étaient remplies par des mains étrangères. Il y avait une centaine de vers qui n'étaient pas de l'auteur. On fit de cette copie infidèle une édition furtive. Cette édition était défectueuse d'un bout à l'autre, & on ne manqua pas de l'imiter en Hollande avec beaucoup plus de fautes encore. L'auteur a soigneusement corrigé la présente édition faite sous ses yeux; il y a même changé des scènes entières. On ne cessera de répéter que c'est un grand abus que les auteurs soient imprimés malgré eux. Un libraire se hâte de faire une mauvaise édition d'un livre qui lui tombe entre les mains, & ce libraire se plaint ensuite, quand l'auteur, auquel il a fait tort, donne son véritable ouvrage. Voilà où la littérature en est réduite aujourd'hui.

## P R É F A C E.

DEUX motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie , qui parait impraticable & peu fait pour les mœurs , pour les usages , la manière de penser & le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encor une fois , par une tragédie sans déclarations d'amour , de détruire les reproches que toute l'Europe savante fait à la France , de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues galantes ; & on a eu surtout pour objet de faire connaître *Cicéron* aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées des Romains tiennent encor toute la terre attentive , & l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que *Cicéron* occupa. Son nom est dans toutes les bouches , ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef était à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans , savent en quel tems *Cicéron* était à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la république Romaine a été bien connu de nous , plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes trop tard civilisées ont eu longtems de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servaient à notre éducation ; mais on ne savait pas jusqu'à quel point sa personne était res-

pectable. L'auteur était superficiellement connu ; le consul était presque ignoré. Les lumières que nous avons acquises, nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes, qui se sont mêlés du gouvernement, & qui ont prétendu à l'éloquence.

Il semble que *Cicéron* aurait été tout ce qu'il aurait voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où *Alexandre* avait vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable, que s'il s'était donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit & une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siècle ; mais comme *César* n'eût été que le second des orateurs, *Cicéron* n'eût été que le second des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtresse du monde ; & quel prodigieux mérite ne fallait-il pas à un simple chevalier d'*Arpinum*, pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir sans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens, qui régnaient à Rome ?

Ce qui étonne surtout, c'est que dans le tumulte & les orages de sa vie, cet homme toujours chargé des affaires de l'état & de celles des particuliers, trouvât encore du tems pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, & qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, aussi-bien que le plus éloquent. Y a-t-il dans l'Europe beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats même un peu employés, qui puissent, je ne dis pas expliquer les admirables découvertes de *Newton*, & les idées de *Leibnitz*, comme

me *Cicéron* rendait compte des principes de *Zénon*, de *Platon* & d'*Epicure*, mais qui puissent répondre à une question | profonde de philosophie ?

Ce que peu de personnes savent, c'est que *Cicéron* était encor un des premiers poètes d'un siècle où la belle poésie commençait à naître. Il balançait la réputation de *Lucrece*. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poème sur *Marius*, & qui font tant regretter la perte de cet ouvrage ?

*Hic Jovis altisoni subito pinnata satelles ,  
Arbores è trunco , serpentis saucia morsit ,  
Ipsa feris subigit transfigens unguibus anguem  
Semanimum , & varia graviter cervice micantem :  
Quem se intorquentem lanians , rostroque cruentans ,  
Jam satiata animos , jam duros ultra dolores  
Abjicit efflantem , & laceratum affligit in undas ,  
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.*

Je suis de plus en plus persuadé, que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers latins comme des vers Grecs ; mais j'oserai donner une légère esquisse de ce petit tableau, peint par le grand-homme que j'ai osé faire parler dans *ROME SAUVÉE*, & dont j'ai imité en quelques endroits les *Carilinaires*.

Tel on voit cet oiseau, qui porte le tonnerre,  
Blessé par un serpent élané de la terre,  
Il s'envole, il entraîne au séjour azuré  
L'ennemi tortueux dont il est entouré.

Le fang tombe des airs , il déchire , il dévore  
 Le reptile acharné qui le combat encore ;  
 Il le perce , il le tient sous ses ongles vainqueurs ;  
 Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.  
 Le monstre en expirant se débat , se replie ;  
 Il exhale en poisons les restes de sa vie ,  
 Et l'aigle tout sanglant , fier & victorieux ,  
 Le rejette en fureur , & plane au haut des cieux.

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût ,  
 on apercevra dans la faiblesse de cette copie la  
 force du pinceau de l'original. Pourquoi donc  
*Cicéron* passe - t - il pour un mauvais poète ? Par-  
 ce qu'il a plu à *Juvénal* de le dire , parce  
 qu'on lui a imputé un vers ridicule ,

*O fortunatam natam me consule Romam !*

C'est un vers si mauvais , que le traducteur ,  
 qui a voulu en exprimer les défauts en Fran-  
 çais , n'a pû même y réussir :

O Rome fortunée

Sous mon Consulat née !

ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers  
 Latin.

Je demande s'il est possible que l'auteur du  
 beau morceau de poésie que je viens de citer ,  
 ait fait un vers si impertinent ? Il y a des sotises  
 qu'un homme de génie & de sens ne peut jamais  
 dire. Je m' imagine que le préjugé , qui n'accor-  
 de presque jamais deux genres à un seul hom-  
 me , fit croire *Cicéron* incapable de la poésie quand  
 il y eut renoncé. Quelque mauvais plaisant , quel-  
 que ennemi de la gloire de ce grand homme ,  
 imagi-

imagina ce vers ridicule , & l'attribua à l'orateur , au philosophe , au père de Rome. *Juvénal* dans le siècle suivant adopta ce bruit populaire , & le fit passer à la postérité dans ses déclamations satyriques ; & j'ose croire que beaucoup de réputations bonnes ou mauvaises se sont ainsi établies.

On impute , par exemple , au Père *Mallebranche* , ces deux vers :

Il fait en ce beau jour le plus beau tems du monde ,  
Pour aller à cheval sur la terre & l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut , quand il veut , être poète. Quel homme de bon sens croira que le père *Mallebranche* ait fait quelque chose de si absurde ? Cependant qu'un écrivain d'anecdotes , un compilateur littéraire , transmette à la postérité cette sottise , elle s'accréditera avec le tems ; & si le père *Mallebranche* était un grand homme , on dirait un jour : Ce grand homme devenait un sot quand il était hors de sa sphère.

On a reproché à *Cicéron* trop de sensibilité , trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme & à son ami , & on impute à lâcheté sa franchise. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachait à ses persécuteurs : je l'en aime davantage. Il n'y a guères que les âmes vertueuses de sensibles. *Cicéron* , qui aimait tant la gloire , n'a point ambitionné celle de vouloir paraître ce qu'il n'était pas. Nous avons vû des hommes mourir de douleur , pour avoir perdu de très petites places , après avoir affecté de dire qu'ils

qu'ils ne les regrettaient pas ; quel mal y a-t-il donc à avouer à sa femme & à son ami, qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servi, & d'être persécuté par des ingrats & par des perfides ? Il faut fermer son cœur à ses tyrans, & l'ouvrir à ceux qu'on aime.

*Cicéron* était vrai dans toutes ses démarches ; il parlait de son affliction sans honte, & de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel, haut & humain. Préférerait-on la politique de *César*, qui dans ses commentaires dit qu'il a offert la paix à *Pompeé*, & qui dans ses lettres avoué qu'il ne veut pas la lui donner ? *César* était un grand homme ; mais *Cicéron* était un homme vertueux.

Que ce consul ait été un bon poète, un philosophe qui savait douter, un gouverneur de province parfait, un général habile, que son ame ait été sensible & vraie, ce n'est pas là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le sénat, dont la moitié était animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux mêmes dont il fut l'oracle, le libérateur & le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, & il n'en fut point effrayé. C'est ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie : c'est moins encor l'ame farouche de *Catilina*, que l'ame généreuse & noble de *Cicéron* qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, & on s'était confirmé plus que jamais dans l'idée, que *Cicéron* est un des caractères qu'il ne faut jamais mettre  
sur

sur le théâtre. Les Anglais, qui hazardent tout sans même savoir qu'ils hazardent, ont fait une tragédie de la conspiration de *Catilina*. *Ben-Johnson* n'a pas manqué, dans cette tragédie historique, de traduire sept ou huit pages des *Catilinaires*, & même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler *Cicéron* en vers. La prose du consul, & les vers des autres personnages, font à la vérité un contraste digne de la barbarie du siècle de *Ben-Johnson*; mais pour traiter un sujet si sévère, si dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il falait avoir affaire à un peuple sérieux & instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guères théâtral pour nous, qui ayant beaucoup plus de goût, de décence, de connaissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir au théâtre que le combat des passions qu'on éprouve soi-même. Ceux qui sont remplis de l'étude de *Cicéron* & de la république Romaine, ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles. Ils n'imitent point *Cicéron*, qui y était assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. Ils sont seulement moins sensibles aux beaux arts, ou retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés, n'ont point encor communiqué le vrai goût à toute la nation. C'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs & les Romains. On va aux spectacles plus

plus par oisiveté que par un véritable amour de la Littérature.

Cette tragédie paraît plutôt faite pour être lue par les amateurs de l'antiquité que pour être vûe par le parterre. Elle y fut à la vérité applaudie, & beaucoup plus que *Zayre*; mais elle n'est pas d'un genre à se soutenir comme *Zayre* sur le théâtre. Elle est beaucoup plus fortement écrite; & une seule scène entre *César* & *Catiline* était plus difficile à faire, que la plupart des pièces où l'amour domine. Mais le cœur ramène à ces pièces; & l'admiration pour les anciens Romains s'épuise bientôt. Personne ne conspire aujourd'hui, & tout le monde aime.

D'ailleurs les représentations de *Catiline* exigent un trop grand nombre d'acteurs, un trop grand appareil.

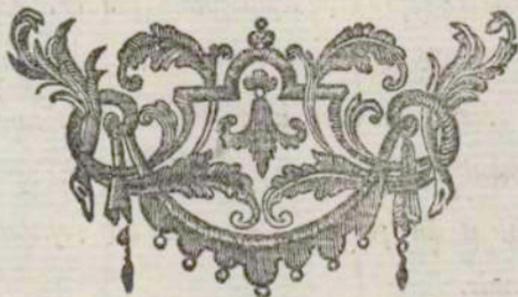
Les savans ne trouveront pas ici une histoire fidèle de la conjuration de *Catiline*. Ils sont assez persuadés qu'une tragédie n'est pas une histoire; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce tems-là. Tout ce que *Cicéron*, *Catiline*, *Caton*, *César* ont fait dans cette pièce n'est pas vrai; mais leur génie & leur caractère y sont peints fidèlement.

Si on n'a pu y développer l'éloquence de *Cicéron*, on a du moins étalé toute sa vertu & tout le courage qu'il fit paraître dans le péril. On a montré dans *Catiline* ces contrastes de férocité & de séduction qui formaient son caractère; on a fait voir *César* naissant, factieux & magnanime, *César* fait pour être à la fois la gloire & le fléau de Rome.

On

On n'a point fait paraître les députés des Allobroges , qui n'étaient point des ambassadeurs de nos Gaules , mais des agens d'une petite province d'Italie soumise aux Romains , qui ne firent que le personnage de délateurs , & qui par là sont indignes de figurer sur la scène avec *Cicéron , César & Caton*.

Si cet ouvrage paraît au moins passablement écrit , & s'il fait connaître un peu l'ancienne Rome , c'est tout ce qu'on a prétendu , & tout le prix qu'on attend.



## PERSONNAGES.

CICERON.	CRASSUS.
CESAR.	CLODIUS.
CATILINA.	CETHEGUS.
AURELIE.	LENTULUS-SURA;
CATON.	Conjurés.
LUCULLUS.	Listeurs.

*Le théâtre représente d'un côté le palais d'Aurèlie ; de l'autre le temple de Tellus , où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurèlie au vestibule du temple.*



CATILINA,  
O U  
ROME SAUVÉE.  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

CATILINA.

*Soldats dans l'enfoncement.*

O Rateur insolent, qu'un vil peuple seconde,  
Assis au premier rang des souverains du monde,  
Tu vas tomber du faite où Rome t'a placé.  
Inflexible Caton, vertueux insensé,  
Ennemi de ton siècle, esprit dur & farouche,  
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche

Fict

Fier sénat de tyrans , qui tiens le monde aux fers ;  
 Tes fers font préparés , tes tombeaux font ouverts.  
 Que ne puis je en ton sang , impérieux Pompée ,  
 Eteindre de ton nom la splendeur usurpée ?  
 Que ne puis-je oposer à ton pouvoir fatal ,  
 Ce César si terrible , & déjà ton égal ?  
 Quoi ! César comme moi factieux dès l'enfance ,  
 Avec Catilina n'est pas d'intelligence ?  
 Mais le piège est tendu ; je prétens qu'aujourd'hui  
 Le trône qui m'attend soit préparé par lui.  
 Il faut employer tout , jusqu'à Cicéron même ,  
 Ce César que je crains , mon épouse que j'aime.  
 Sa docile tendresse , en cet affreux moment ,  
 De mes sanglans projets est l'aveugle instrument.  
 Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.  
 Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse,  
 Titres chers & sacrés & de père & d'époux ,  
 Faiblesses des humains , évanouissez-vous.

## S C E N E II.

CATILINA, CETHEGUS.

*Affranchis & soldats dans le lointain.*

CATILINA.

**E**H bien, cher Céthégus, tandis que la nuit sombre  
 Cache encor nos destins, & Rome dans son ombre,  
 Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CETHEGUS.

Ils viendront dans ces lieux du consul ignorés,

Sous

Sous ce portique même , & près du temple impie ,  
 Où domine un sénat tyran de l'Italie.  
 Ils ont renouvelé leurs sermens & leur foi.  
 Mais tout est-il prévu ? César est-il à toi ?  
 Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime ?

C A T I L I N A.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

C E T H E G U S.

Conspirer sans César !

C A T E L I N A.

Ah, je l'y veux forcer.

Dans ce piège sanglant je veux l'embarasser.  
 Mes soldats en son nom vont surprendre Préneste !  
 Je fais qu'on le soupçonne , & je répons du reste.  
 Ce consul violent va bientôt l'accuser ;  
 Pour se venger de lui César peut tout oser.  
 Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite ;  
 C'est un lion qui dort , & que ma voix excite.  
 Je veux que Cicéron réveille son courroux ,  
 Et force ce grand homme à combattre pour nous.

C E T H E G U S.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître ;  
 Il aime la patrie , & tu dois le connaître.  
 Tes soins pour le tenter ont été superflus.  
 Que faut-il décider du sort de Nonnius ?

C A T I L I N A.

Je t'entens , tu fais trop que sa fille m'est chère.  
 Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.  
 Quand il fut que sa fille avait conçu pour moi  
 Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi,

Quand sa haine impuissante , & sa colère vaine ;  
 Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne ;  
 A cet hymen secret quand il a consenti ,  
 Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.  
 Il a craint Cicéron ; mais mon heureuse adresse  
 Avance mes desseins par sa propre faiblesse.  
 J'ai moi-même exigé , par un serment sacré ,  
 Que ce nœud clandestin fût encor ignoré.  
 Céthégus & Sura sont seuls dépositaires  
 De ce secret utile à nos sanglans mystères.  
 Le palais d'Aurélië au temple nous conduit ;  
 C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit  
 Les armes , les flambeaux , l'appareil du carnage.  
 De nos vastes succès mon hymen est le gage.  
 Vous m'avez bien servi , l'amour m'a servi mieux.  
 C'est chez Nonnius même , à l'aspect de ses Dieux ,  
 Sous les murs du sénat , sous sa voûte sacrée ,  
 Que de tous nos tyrans la mort est préparée.

( Aux conjurés qui sont dans le fond. )

Vous , courez dans Préneste , où nos amis secrets  
 Ont du nom de César voilé nos intérêts ;  
 Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.  
 Vous , près du Capitole allez soudain vous rendre ;  
 Songez qui vous servez , & gardez vos sermens.

( à Céthégus. )

Toi, conduit d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.



## SCÈNE III.

AURELIE, CATILINA.

AURELLE.

AH! calmez les horreurs dont je suis pourfuivie ;  
 Cher époux , effuyez les larmes d'Aurélie.  
 Quel trouble , quel spectacle , & quel réveil affreux !  
 Je vous suis en tremblant sous ces murs ténébreux.  
 Ces soldats que je vois redoublent mes allarmes.  
 On porte en mon palais des flambeaux & des armes !  
 Qui peut nous menacer ? Les jours de Marius ,  
 De Carbon , de Sylla , font-ils donc revenus ?  
 De ce front si terrible éclaircissez les ombres.  
 Vous détournez de moi des yeux tristes & sombres :  
 Au nom de tant d'amour , & par ces nœuds secrets ;  
 Qui joignent nos destins , nos cœurs , nos intérêts ,  
 Au nom de notre fils , dont l'enfance est si chère ,  
 ( Je ne vous parle point des dangers de sa mère ,  
 Et je ne vois hélas ! que ceux que vous courez : )  
 Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés :  
 Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom , ma fortune ,  
 Ma sûreté , la vôtre , & la cause commune ,  
 Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.  
 Si vous daignez m'aimer , si vous êtes à moi ;  
 Sur ce qu'ont vû vos yeux observez le silence.  
 Des meilleurs citoyens j'embrasse la défense.

Vous voyez le sénat, le peuple, divisés,  
 Une foule de rois l'un à l'autre opposés :  
 On se menace, on s'arme ; & dans ces conjonctures,  
 Je prens un parti sage, & de justes mesures.

AURELIE.

Je le souhaite au moins. Mais me tromperiez-vous ?  
 Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous ?  
 En vous justifiant vous redoublez ma crainte.  
 Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.  
 Ciel ! que fera mon père alors que dans ces lieux  
 Ces funestes apprêts viendront fraper ses yeux ?  
 Souvent les noms de fille & de père & de gendre,  
 Lorsque Rome a parlé, n'ont pû se faire entendre.  
 Notre hymen lui déplut, vous le savez assez.  
 Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.  
 On dit que Nonnius est mandé de Préneste.  
 Quels effets il verra de cet hymen funeste !  
 Cher époux, quel usage affreux, infortuné,  
 Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné !  
 Vous avez un parti ; mais Cicéron, mon père,  
 Caton, Rome, les Dieux sont du parti contraire.  
 Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURELIE.

Comment ?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre ;  
 Que pour y respecter & sa fille & son gendre.  
 Je ne peux m'expliquer, mais souvenez-vous bien,  
 Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.

Croyez,

Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage  
 De mes justes projets le premier avantage,  
 Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi  
 Les superbes tyrans dont il reçut la loi.  
 Je vous ouvre à tous deux, & vous devez m'en croire,  
 Une source éternelle & d'honneur & de gloire.

## AURELIE.

La gloire est bien douteuse, & le péril certain.  
 Que voulez-vous? pourquoi forcer votre destin?  
 Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,  
 D'être un des souverains fous qui tremble la terre?  
 Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter?  
 De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.  
 J'ai trop chéri le jour où je me suis fourmis.  
 Voilà donc cette paix que je m'étais promise,  
 Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché.  
 Les Dieux m'en ont punie, & me l'ont arraché.  
 Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,  
 Je vois Rome embrasée, & des mains meurtrières,  
 Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang;  
 De mon père au sénat je vois percer le flanc:  
 Vous-même environné d'une troupe en furie,  
 Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;  
 Des torrens de mon sang répandus par vos coups;  
 Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.  
 Je me lève, je suis ces images funèbres;  
 Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:  
 Je vous retrouve hélas! & vous me replongez  
 Dans l'abîme des maux qui me font présager.

CATILINA.

Allez , Catilina ne craint point les augures ;  
Et je veux du courage , & non pas des murmures ,  
Quand je fers & l'état , & vous , & mes amis.

AURELIE.

Ah cruel ! est-ce ainsi que l'on sert son país ?  
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée ;  
S'ils étaient généreux , tu m'aurais consultée :  
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner.  
Si tu feins avec moi , je dois tout soupçonner.  
Tu te perdras , déjà ta conduite est suspecte  
A ce consul sévère , & que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté ! lui mon lâche rival !

## S C E N E I V.

CATILINA , AURELIE , MARTIAN l'un  
des Conjurés.

MARTIAN.

**S**Eigneur , Cicéron vient près de ce lieu fatal.  
Par son ordre bientôt le sénat se rassemble :  
Il vous mande en secret.

AURELIE.

Catilina , je tremble  
A cet ordre subit , à ce funeste nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Cicéron !  
Que Nonnus séduit le craigne & le révère ;  
Qu'il deshonore ainsi son rang , son caractère ;

Qu'il

Qu'il serve, il en est digne, & je plains son erreur :  
 Mais de vos sentimens j'attens plus de grandeur.  
 Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres  
 Choisisaient autrement leurs consuls & leurs maîtres.  
 Quoi, vous femme & Romaine, & du sang d'un Néron,  
 Vous seriez sans orgueil & sans ambition ?  
 Il en faut aux grands cœurs.

AURELIE.

Tu crois le mien timide ;  
 La seule cruauté te paraît intrépide.  
 Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.  
 Le consul va paraître, adieu, mais connais-moi.  
 Appren que cette épouse à tes loix trop soumise,  
 Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,  
 Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,  
 Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore !  
 Cicéron que je vois est moins à craindre encore.

## S C E N E V.

CICÉRON *dans l'enfoncement.*

Le Chef des Licteurs, CATILINA.

CICÉRON *au chef des licteurs.*

Suivez mon ordre, allez, de ce perfide cœur  
 Je prétens sans témoin sonder la profondeur.  
 La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'est ce plébéien dont Rome a fait son maître !

CICERON.

Avant que le sénat se rassemble à ma voix,  
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,  
Apporter le flambeau sur le bord de l'abîme,  
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui vous ?

CICERON.

Moi.

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié...

CICERON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié.  
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,  
Ont assez fatigué les murs du capitol.  
Vous feignez de penser que Rome & le sénat  
Ont avili dans moi l'honneur du consulat.  
Concurrent malheureux à cette place insigne,  
Votre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne ?  
La valeur d'un soldat, le nom de vos ayeux,  
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,  
Ces jeux & ces festins qu'un vain luxe prépare,  
Étaient-ils un mérite assez grand, assez rare,  
Pour vous faire espérer de dispenser des loix  
Au peuple souverain qui règne sur les rois ?  
A vos prétentions j'aurais cédé peut-être,  
Si j'avais vû dans vous ce que vous deviez être.  
Vous pouviez de l'état être un jour le soutien :  
Mais pour être consul devenez citoyen.  
Pensez-vous affaiblir ma gloire & ma puissance,  
En décrivant mes soins, mon état, ma naissance ?

Dans

Dans ces tems malheureux, dans nos jours corrompus,  
 Faut-il des noms à Rome ? il lui faut des vertus.  
 Ma gloire (& je la dois à ces vertus sévères)  
 Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.  
 Mon nom commence en moi : de votre honneur jaloux,  
 Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abusez beaucoup, magistrat d'une année,  
 De votre autorité passagère & bornée.

CICÉRON.

Si j'en avais usé, vous seriez dans les fers,  
 Vous l'éternel apui des citoyens pervers ;  
 Vous, qui de nos autels fouillant les privilèges,  
 Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacrilèges,  
 Qui comptez tous vos jours, & marquez tous vos pas,  
 Par des plaisirs affreux, ou des assassinats ;  
 Qui savez tout braver, tout oser & tout feindre :  
 Vous enfin, qui sans moi seriez peut-être à craindre,  
 Vous avez corrompu tous les dons précieux,  
 Que pour un autre usage ont mis en vous les Dieux ;  
 Courage, adresse, esprit, grace, fierté sublime,  
 Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.  
 Je détournais de vous des regards paternels,  
 Qui veillaient au destin du reste des mortels.  
 Ma voix que craint l'audace, & que le faible implore ;  
 Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore ;  
 Mais devenu plus fier par tant d'impunité,  
 Jusqu'à trahir l'état vous avez attenté.  
 Le désordre est dans Rome ; il est dans l'Etrurie.  
 On parle de Préneste, on soulève l'Ombrie.

Les

Les soldats de Sylla de carnage altérés,  
 Sortent de leur retraite aux meurtres préparés.  
 Mallius en Toscane arme leurs mains féroces.  
 Les coupables soutiens de ces complots atroces  
 Sont tous vos partisans déclarés ou secrets ;  
 Partout le nœud du crime unit vos intérêts.  
 Ah ! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,  
 Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice ;  
 Que j'ai partout des yeux , que j'ai partout des mains,  
 Que malgré vous encor il est de vrais Romains ;  
 Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime  
 Sentira comme vous l'équité qui m'anime.  
 Vous n'avez vû dans moi qu'un rival de grandeur ,  
 Voyez-y votre juge , & votre accusateur ,  
 Qui va dans un moment vous forcer de répondre  
 Au tribunal des loix qui doivent vous confondre ,  
 Des loix qui se taisaient sur vos crimes passés ,  
 De ces loix que je venge , & que vous renversez.

## CATILINA.

Je vous ai déjà dit , seigneur , que votre place  
 Avec Catilina permet peu cette audace.  
 Mais je veux pardonner des soupçons si honteux ,  
 En faveur de l'état que nous servons tous deux.  
 Je fais plus , je respecte un zèle infatigable ,  
 Aveugle , je l'avouë , & pourtant estimable.  
 Ne me reprochez plus tous mes égaremens ,  
 D'une ardente jeunesse impétueux enfans ;  
 Le sénat m'en donna l'exemple trop funeste.  
 Cet emportement passe , & le courage reste.  
 Ce luxe , ces excès , ces fruits de la grandeur ,

Sont

Sont les vices du tems , & non ceux de mon cœur.  
 Songez que cette main servit la république ,  
 Que soldat en Asie , & juge dans l'Afrique ,  
 J'ai malgré nos excès & nos divisions ,  
 Rendu Rome terrible aux yeux des nations.  
 Moi je la trahirais , moi qui l'ai sù défendre ?

C I C E R O N .

Marius & Sylla , qui la mirent en cendre ,  
 Ont mieux servi l'état , & l'ont mieux défendu.  
 Les tyrans ont toujours quelqu'ombre de vertu ;  
 Ils soutiennent les loix avant de les abattre.

C A T I L I N A .

Ah ! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre ,  
 Accusez donc César , & Pompée , & Craſſus.  
 Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus ?  
 Parmi tant de guerriers , dont on craint la puissance ,  
 Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance ?  
 Pourquoi me choisir , moi ? par quel zèle emporté ? . . . 3

C I C E R O N .

Vous-même jugez-vous , l'avez-vous mérité ?

C A T I L I N A .

Non , mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse ;  
 Et plus je me défens , plus Cicéron m'accuse.  
 Si vous avez voulu me parler en ami ,  
 Vous vous êtes trompé , je suis votre ennemi ;  
 Si c'est en citoyen , comme vous je crois l'être :  
 Et si c'est en consul , ce consul n'est pas maître ,  
 Il préside au sénat , & je peux l'y braver.

C I C E R O N .

J'y punis les forfaits , tremble de m'y trouver.

Mal-

Malgré toute ta haine à mes yeux méprisable ;  
 Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable :  
 Fui Rome, si tu l'ès.

CATILINA.

C'en est trop ; arrêtez.

C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.  
 De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure ;  
 Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,  
 Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous  
 N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

CICERON (seul.)

Le traître pense-t-il, à force d'insolence,  
 Par sa fausse grandeur prouver son innocence ?  
 Tu ne peux m'imposer, perfide, ne croi pas  
 Eviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

S C E N E VI.

CICERON, CATON.

CICERON.

EH bien, ferme Caton, Rome est-elle en défense ?

CATON.

Vos ordres sont suivis. Ma prompte vigilance  
 A disposé déjà ces braves chevaliers,  
 Qui sous vos étendarts marcheront les premiers.  
 Mais je crains tout du peuple, & du sénat lui-même.

CICERON,

Du sénat ?

CA-

C A T O N.

Enyvré de sa grandeur suprême ;  
 Dans ses divisions il se forge des fers.

C I C E R O N.

Les vices des Romains ont vengé l'univers,  
 La vertu disparaît : la liberté chancelle :  
 Mais Rome a des Catons , j'espère encor pour elle.

C A T O N.

Ah ! qui fert son pays fert souvent un ingrat.  
 Votre mérite même irrite le sénat ;  
 Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offense.

C I C E R O N.

Les regards de Caton seront ma récompense.  
 Au torrent de mon siècle , à son iniquité ,  
 J'opose ton suffrage , & la postérité.  
 Faisons notre devoir : les Dieux feront le reste.

C A T O N.

Eh, comment résister à ce torrent funeste ,  
 Quand je vois dans ce temple aux vertus élevé ;  
 L'infame trahison marcher le front levé ?  
 Croit-on que Mallius , cet indigne rebelle ;  
 Ce tribun des soldats, subalterne infidelle ;  
 De la guerre civile arborât l'étendart ,  
 Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart ;  
 Qu'il eût pu fomenter ces ligue menaçantes ;  
 S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes ;  
 Si quelque rejetton de nos derniers tyrans  
 N'allumait en secret des feux plus dévorans ?  
 Les premiers du sénat nous trahissent peut-être ;

Des

Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.  
César fut le premier que mon cœur soupçonna.  
Oui, j'accuse César.

C I C E R O N.

Et moi Catilina.

De brigués, de complots, de nouveautés avide ;  
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,  
Plus que César encor je le crois dangereux,  
Beaucoup plus téméraire, & bien moins généreux.  
Je viens de lui parler, j'ai vû sur son visage,  
J'ai vû dans ses discours son audace & sa rage,  
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,  
Qui se lasse de feindre, & parle en ennemi.  
De ses obscurs complots je cherche les complices.  
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.  
J'en préviendrai la suite.

C A T O N.

Il a beaucoup d'amis ;

Je crains pour les Romains des tyrans réunis.  
L'armée est en Asie, & le crime est dans Rome ;  
Mais pour sauver l'état il suffit d'un grand homme.

C I C E R O N.

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.  
La discorde est bientôt parmi les factieux.  
César peut conjurer, mais je connais son ame ;  
Je fais quel noble orgueil le domine & l'enflamme.  
Son cœur ambitieux ne peut être abattu,  
Jusqu'à servir en lâche un tyran sans vertu.  
Il aime Rome encor, il ne veut point de maître ;  
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.

Tous

Tous deux jaloux de plaire , & plus de commander ,  
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder.  
Par leur désunion Rome sera sauvée.  
Allons , n'attendons pas que de sang abreuvée ,  
Elle tende vers nous ses languissantes mains ,  
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains :

*Fin du premier acte.*



ACTE

## A C T E II.

## SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS.

CETHEGUS.

**T** Andis que tout s'apprête , & que ta main hardie  
Va de Rome & du monde allumer l'incendie ,  
Tandis que ton armée approche de ces lieux ,  
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux ?

CATILINA.

Je fais que d'un consul la sombre défiance  
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.  
Sur le vaisseau public ce pilote égaré  
Présente à tous les vents un flanc mal assuré ;  
Il s'agite au hazard , à l'orage il s'apprête ,  
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.  
Ne crain rien du sénat : ce corps faible & jaloux  
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.  
Ce sénat divisé , ce monstre à tant de têtes ,  
Si fier de sa noblesse , & plus de ses conquêtes ;  
Voit avec les transports de l'indignation  
Les souverains des rois respecter Cicéron.  
César n'est point à lui , Crassus le sacrifie.  
J'attens tout de ma main , j'attens tout de l'envie.  
C'est un homme expirant qu'on voit d'un faible effort  
Se débattre & tomber dans les bras de la mort.

C E.

C E T H E G U S.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne ;  
 Il réveille la gloire, il subjugue la haine ;  
 Il domine au sénat.

C A T I L I N A.

Je le brave en tous lieux ;  
 J'entens avec mépris ses cris injurieux ;  
 Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure ;  
 Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire & qu'il meure.  
 De plus cruels foudris, des chagrins plus pressans,  
 Occupent mon courage, & régnent sur mes sens.

C E T H E G U S.

Que dis-tu ? qui t'arrête en ta noble carrière ?  
 Quand l'adresse & la force ont ouvert la barrière ;  
 Que crains-tu ?

C A T I L I N A.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis ;  
 Mon parti seul m'allarme, & je crains mes amis ;  
 De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,  
 Le grand cœur de César, & surtout mon épouse.

C E T H E G U S.

Ton épouse ? tu crains une femme & des pleurs ?  
 Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs ;  
 Tu l'aimes, mais en maître, & son amour docile  
 Est de tes grands desseins un instrument utile.

C A T I L I N A.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.  
 Rome, un époux, un fils partagent trop ses vœux.  
 O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie,  
 Quoi, dans ma maison même on parle de patrie !  
 Je veux, qu'avant le tems fixé pour le combat,

Tandis que nous allons éblouir le sénat ,  
 Ma femme , avec mon fils , de ces lieux enlevée ;  
 Abandonne une ville aux flammes réservée ,  
 Qu'elle parte , en un mot. Nos femmes , nos enfans ,  
 Ne doivent point troubler ces terribles momens.  
 Mais César !

C E T H E G U S .

Que veux-tu ? Si par ton artifice  
 Tu ne peux réussir à t'en faire un complice ,  
 Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom ?  
 Faut-il confondre enfin César & Cicéron ?

C A T I L I N A .

C'est là ce qui m'occupe , & s'il faut qu'il périsse ;  
 Je me sens étonné de ce grand sacrifice.  
 Il semble qu'en secret respectant son destin ,  
 Je révère dans lui l'honneur du nom Romain.  
 Mais Sura viendra-t-il ?

C E T H E G U S .

Compte sur son audace :  
 Tu fais comme ébloui des grandeurs de sa race ,  
 A partager ton règne il se croit destiné.

C A T I L I N A .

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.  
 Tu vois avec quel art il faut que je ménage  
 L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage ,  
 Ses chagrins inquiets , ses soupçons , son courroux ;  
 Sais-tu que de César il ose être jaloux ?  
 Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire  
 Que Rome & Cicéron ne content à détruire.  
 O d'un chef de parti dur & pénible emploi !

C 24

CETHEGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

---

## S C E N E II.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-  
SURA.

SURA.

Ainsi malgré mes soins & malgré ma prière ;  
Vous prenez dans César une assurance entière.  
Vous lui donnez Préneſte, il devient notre appui.  
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui ?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre.  
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre ;  
Je traite avec César, mais sans m'y confier.  
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer.  
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,  
Je me fers de son nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre & le mien ?  
Pourquoi nous abaisser à briguer ce soutien ?  
On le fait trop valoir, & Rome est trop frappée  
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.  
Pourquoi le rechercher alors que je vous fers ?  
Ne peut-on, sans César subjuguier l'univers ?

CATILINA.

Nous le pouvons, sans doute, & sur votre vaillance  
J'ai fondé dès longtems ma plus forte espérance.

Mais César est aimé du peuple & du sénat ;  
 Politique , guerrier , pontife , magistrat ,  
 Terrible dans la guerre , & grand dans la tribune ;  
 Par cent chemins divers il court à la fortune ,  
 Il nous est nécessaire.

S U R A.

Il nous fera fatal ,  
 Notre égal aujourd'hui , demain notre rival ,  
 Bientôt notre tyran , tel est son caractère ;  
 Je le crois du parti le plus grand adverfaire ,  
 Peut-être qu'à vous seul il daignera céder ,  
 Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander ,  
 Je ne souffrirai point , puis qu'il faut vous le dire ,  
 De son fier ascendant le dangereux empire ,  
 Je vous ai prodigué mon service & ma foi ,  
 Et je renonce à vous , s'il l'emporte sur moi.

C A T I L I N A.

J'y consens ; faites plus , arrachez-moi la vie ,  
 Je m'en déclare indigne , & je la sacrifie ,  
 Si je permets jamais , de nos grandeurs jaloux ,  
 Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous .  
 Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie ;  
 Je le flatte aujourd'hui , demain je l'humilie :  
 Je ferai plus peut-être : en un mot vous pensez  
 Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez .

( à Céthégus . )

Va , prépare en secret le départ d'Aurélié ;  
 Que des seuls conjurés sa maison soit remplie .  
 De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas ;  
 Craignons de son amour les funestes éclats .

Par un autre chemin tu reviendras m'attendre,  
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

S U R A.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien ?  
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

C A T I L I N A.

Allez, j'espère en vous plus que dans César même.

C E T H E G U S.

Je cours exécuter ta volonté suprême,  
Et sous tes étendarts à jamais réuni.  
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

S C E N E III.

C A T I L I N A , C E S A R.

C A T I L I N A.

**E**H bien, César, eh bien ! toi de qui la fortune  
Dès le tems de Sylla me fut toujours commune,  
Toi, dont j'ai présagé les éclatans destins,  
Toi né pour être un jour le premier des Romains,  
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave  
Du fameux plébéien qui t'irrite & te brave ?  
Tu le hais, je le fais, & ton œil pénétrant  
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend.  
Et tu balancerai ? & ton ardent courage  
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage ?  
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,  
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui ?  
Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée ?

Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée ?  
 N'es-tu pas indigné de servir les autels ,  
 Quand Cicéron préside au destin des mortels ?  
 Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène  
 Siége au-dessus de toi sur la pourpre Romaine ?  
 Souffriras-tu longtems tous ces rois fastueux ;  
 Cet heureux Lucullus , brigand voluptueux ;  
 Fatigué de sa gloire , énérvé de mollesse ;  
 Un Crassus étonné de sa propre richesse ,  
 Dont l'opulence avide osant nous insulter ,  
 Asservirait l'état , s'il daignait l'acheter ?

Ah ! de quelque côté que tu jettes la vuë ,  
 Voi Rome turbulente , ou Rome corrompuë.  
 Voi ces lâches vainqueurs en proie aux factions ,  
 Disputer , dévorer le sang des nations.  
 Le monde entier t'appelle , & tu restes paisible !  
 Veux-tu laisser languir ce courage invincible ?  
 De Rome qui te parle as-tu quelque pitié ?  
 César est-il fidèle à ma tendre amitié ?

C E S A R.

Oui , si dans le sénat on te fait injustice ,  
 César te défendra , compte sur mon service.  
 Je ne peux te trahir , n'exige rien de plus.

C A T I L I N A.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus ?  
 C'est à parler pour moi que tu peux te réduire ?

C E S A R.

J'ai pesé tes projets , je ne veux pas leur nuire ;  
 Je peux leur applaudir , je n'y veux point entrer.

C A

CATILINA.

J'entens, pour les heureux tu veux te déclarer.  
Des premiers mouvemens spectateur immobile,  
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,  
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CESAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.  
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie  
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,  
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,  
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.  
Sur les rives du Rhin, de la Seine & du Tage,  
La victoire m'appelle, & voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, & songe que demain  
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CESAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire;  
Il est digne de toi; mais pour ne te rien taire,  
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CESAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah, croi qu'avec César on partage sans peine.

CESAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.

Va, ne te flatte pas que jamais à son char

L'heureux Catilina puisse enchaîner César.

Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être:

A a 4

Mais

Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.  
 Pompée en ferait digne, & s'il l'ose tenter,  
 Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.  
 Sylla dont tu reçus la valeur en partage,  
 Dont j'estime l'audace, & dont je hais la rage,  
 Sylla nous a réduits à la captivité.  
 Mais s'il ravit l'empire, il l'avait mérité.  
 Il soumit l'Hellepont, il fit trembler l'Euphrate;  
 Il subjuga l'Asie, il vainquit Mithridate.  
 Qu'as-tu fait? quels états, quels fleuves, quelles mers,  
 Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers?  
 Tu peux avec le tems être un jour un grand homme;  
 Mais tu n'as pas acquis le droit d'affervir Rome:  
 Et mon nom, ma grandeur, & mon autorité,  
 N'ont point encor l'éclat & la maturité,  
 Le poids qu'exigerait une telle entreprise.  
 Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.  
 J'ignore mon destin; mais si j'étais un jour  
 Forcé par les Romains de régner à mon tour,  
 Avant que d'obtenir une telle victoire,  
 J'étendrai, si je puis, leur empire & leur gloire;  
 Je serai digne d'eux, & je veux que leurs fers  
 D'eux-mêmes respectés de lauriers soient couverts.

## C A T I L I N A .

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.  
 Qu'était donc ce Sylla, qui s'est fait notre maître?  
 Il avait une armée; & j'en forme aujourd'hui;  
 Il m'a falu créer ce qui s'offrait à lui;  
 Il profita des tems, & moi je les fais naître.  
 Je ne dis plus qu'un mot: il fut roi; veux-tu l'être?

Veux-

Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,  
Vivre son courtifan, ou régner avec moi ?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre : il n'est pas tems de feindre ;  
J'estime Cicéron, fans l'aimer, ni le craindre.  
Je t'aime, je l'avoue, & je ne te crains pas.  
Divise le sénat, abaisse des ingrats,  
Tu le peux, j'y consens ; mais si ton ame aspire,  
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,  
Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins,  
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

( Il sort. )

S C E N E I V.

CATILINA.

AH ! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'aime,  
Et s'il n'en est l'apui, qu'il en soit la victime.  
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien.  
Son génie en secret est l'ennemi du mien.  
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

S C E N E V.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

César s'est-il montré favorable ou contraire ?

CA-

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.  
 Il faut & nous servir , & nous venger de lui.  
 Nous avons des soutiens plus sûrs & plus fidelles.  
 Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

---

## S C E N E V I .

C A T I L I N A , Les Conjurés.

C A T I L I N A .

Venez, noble Pison, vaillant Autronius,  
 Intrépide Vargonte, ardent Statilius,  
 Vous tous braves guerriers de tout rang, de tout âge,  
 Des plus grands des humains redoutable assemblage;  
 Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,  
 Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens.  
 Encor quelques momens; un Dieu, qui vous seconde,  
 Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.  
 De trente nations malheureux conquérans,  
 La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.  
 Vos mains n'ont subjugué Tigrane & Mithridate,  
 Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,  
 Que pour enorgueillir d'indignes sénateurs,  
 De leurs propres apuis lâches persécuteurs;  
 Grands par vos travaux seuls, & qui pour récompense  
 Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.  
 Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.  
 Je ne propose point à votre fier courroux  
 Des travaux sans périls & des meurtres sans gloire:  
 Vous

Vous pourriez dédaigner une telle victoire.  
 A vos cœurs généreux je promets des combats ;  
 Je vois vos ennemis expirans sous vos bras.  
 Entrez dans leurs palais ; frappez , mettez en cendre  
 Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre ;  
 Mais surtout qu'un concert unanime & parfait  
 De nos vastes desseins assure en tout l'effet.  
 A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneſte ;  
 Des soldats de Sylla le redoutable reste ,  
 Par des chemins divers & des sentiers obscurs ,  
 Du fond de la Toscane avance vers ces murs.  
 Ils arrivent , je fors , & je marche à leur tête.  
 Au dehors , au dedans , Rome est votre conquête.  
 Jé combats Pétreius , & je m'ouvre en ces lieux ,  
 Au pied du capitole , un chemin glorieux.  
 C'est là que par les droits que vous donne la guerre ,  
 Nous montons en triomphe au trône de la terre ,  
 A ce trône fouillé par d'indignes Romains ,  
 Mais lavé dans leur sang , & vengé par vos mains.  
 Curius & les siens doivent m'ouvrir les portes.  
 ( *Il s'arrête un moment , puis il s'adresse à un Conjuré.* )  
 Vous , des gladiateurs aurons-nous les cohortes ?  
 Leur joignez-vous surtout ces braves vétérans ,  
 Qu'un odieux repos fatigua trop longtems ?

## L E N T U L U S .

Je dois les amener , si-tôt que la nuit sombre  
 Cachera sous son voile & leur marche & leur nombre.  
 Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

## C A T I L I N A .

Vous , du mont Célius êtes-vous assuré ?

Les gardes sont séduits , on peut tout entreprendre.

C A T I L I N A .

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre.  
 Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,  
 De ce signal terrible allumez les flambeaux.  
 Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.  
 La première victime à mes yeux présentée,  
 Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron.  
 Immolez César même, oui César & Caton.  
 Eux morts, le sénat tombe, & nous sert en silence.  
 Déjà notre fortune aveugle sa prudence :  
 Dans ses murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,  
 Nous disposons en paix l'appareil du trépas.  
 Surtout avant le tems ne prenez point les armes.  
 Que la mort des tyrans précède les allarmes ;  
 Que Rome & Cicéron tombent du même fer ;  
 Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.  
 Vous avez dans vos mains le destin de la terre ;  
 Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,  
 C'est reprendre vos droits, & c'est vous ressaisir  
 De l'univers dont on osait vous ravir...

( à Céthégus & à Lentulus - Sura. )

Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,  
 Venez dans le sénat, venez voir vos victimes.  
 De ce consul encor nous entendrons la voix ;  
 Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.  
 Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,  
 Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,  
 Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

M A R :

MARTIAN.

Oui , nous le jurons tous par ce fer & par toi.

UN AUTRE CONJURE.

Périffe le Sénat !

MARTIAN.

Périffe l'infidelle ,

Qui pourra différer de venger ta querelle !

Si quelqu'un se repent , qu'il tombe sous nos coups !

CATILINA.

Allez , & cette nuit Rome entière est à vous.

*Fin du second acte.*



ACTE

## A C T E III.

## SCENE PREMIERE.

CATILINA, CETHEGUS, Affranchis,  
MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.  
Tout est-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle?

MARTIAN.  
Oui, seigneur, Mallius à ses fermens fidelle,  
Vient entourer ces murs aux flammes destinés.  
Au dehors, au dedans les ordres sont donnés.  
Les Conjurés en foule au carnage s'excitent,  
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.  
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.  
Si-tôt que du sénat vous me verrez sortir,  
Commencez à l'instant nos sanglans sacrifices;  
Que du sang des proscrits les fatales prémices  
Consacrent sous vos mains ce redoutable jour.  
Observez, Martian, vers cet obscur détour,  
Si d'un consul trompé les ardens émissaires,  
Oseraient épier nos terribles mystères.

CETHEGUS.  
Peut-être avant le tems faudrait-il l'attaquer,  
Au milieu du sénat qu'il vient de convoquer;  
Je vois qu'il prévient tout, & que Rome allarmée...:

## CATILINA.

Prévient-il Mallius ? prévient-il mon armée ?  
 Connait-il mes projets ? faut-il , dans son effroi ,  
 Que Mallius n'agit , n'est armé que pour moi ?  
 Suis-je fait pour fonder ma fortune & ma gloire  
 Sur un vain brigandage , & non sur la victoire ?  
 Va , mes desseins sont grands , autant que mesurés ;  
 Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés ,  
 Quand des mortels obscurs , & de vils téméraires ,  
 D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires ;  
 Un seul ressort qui manque à leurs pièges tendus ,  
 Détruit l'ouvrage entier , & l'on n'y revient plus .  
 Mais des mortels choisis , & tels que nous le sommes ,  
 Ces desseins si profonds , ces crimes de grands hommes ,  
 Cette élite indomtable , & ce superbe choix  
 Des descendans de Mars & des vainqueurs des rois ,  
 Tous ces ressorts secrets , dont la force assurée  
 Trompe de Cicéron la prudence égarée ,  
 Un feu dont l'étenduë embrasé au même instant  
 Les Alpes , l'Apennin , l'aurore & le couchant ,  
 Que Rome doit nourrir , que rien ne peut éteindre ;  
 Voilà notre destin , di-moi s'il est à craindre .

## CETHEGUS.

Sous le nom de César Préneſte est-elle à nous ?

## CATILINA.

C'est là mon premier pas ; c'est un des plus grands coups ;  
 Qu'au sénat incertain je porte en assurance .  
 Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance ,  
 Tandis qu'il est perdu , je fais fermer le bruit ,  
 Que tout ce grand complot par lui-même est conduit .

La

La moitié du sénat croit Nonnius complice,  
 Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse ;  
 Avant que ce sénat, si lent dans ses débats,  
 Ait démélé le piège où j'ai conduit ses pas,  
 Mon armée est dans Rome, & la terre asservie.  
 Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,  
 Et que rien ne partage un si grand intérêt.

## S C E N E II.

AURELIE, CATILINA, CETHEGUS, &amp;c.

AURELIE (*une lettre à la main.*)

**L**I ton fort & le mien, ton crime & ton arrêt,  
 Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire...

Eh bien, je reconnais le feing de votre père.

AURELIE.

Li..

CATILINA *lit la lettre.*

» La mort trop longtems a respecté mes jours ;  
 » Une fille que j'aime en termine le cours.  
 » Je suis trop bien puni, dans ma triste vieillesse,  
 » De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse.  
 » Je fais de votre époux les complots odieux.  
 » César qui nous trahit veut enlever Préneste ;  
 » Vous avez partagé leur trahison funeste.  
 » Repentez-vous, ingrante, ou périssez comme eux...  
 Mais comment Nonnius aurait-il pû connaître

Des

Des secrets qu'un consul ignore encor peut-être ?

C E T H E G U S .

Ce billet peut vous perdre.

C A T I L I N A (à Céthégus.)

Il pourra nous servir.

(à Aurélie.)

Il faut tout vous apprendre , il faut tout éclaircir ;  
Je vais armer le monde , & c'est pour ma défense ;  
Vous , dans ce jour de sang marqué pour ma puissance ,  
Voulez-vous préférer un père à votre époux ?  
Pour la dernière fois dois-je compter sûr vous ?

A U R E L I E .

Tu m'aurais ordonné le silence & la fuite ,  
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite ;  
Eh bien , que prétens-tu ?

C A T I L I N A .

Partez au même instant ;

Envoyez au consul ce billet important.  
J'ai mes raisons , je veux qu'il apprenne à connaître  
Que César est à craindre , & plus que moi peut-être ,  
Je n'y suis point nommé ; César est accusé ,  
C'est ce que j'attendais ; tout le reste est aisé.  
Que mon fils au bûcheau , mon fils né pour la gloire ,  
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.  
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés ,  
Que quand j'en serai maître , & quand vous régnerrez  
Notre hymen est secret , je veux qu'on le publie  
Au milieu de l'armée , aux yeux de l'Italie.  
Je veux que votre père , humble dans son courroux ,  
Soit le premier sujet qui tombe à vos genoux.

Partez ; daignez me croire , & laissez-vous conduire ;  
 Laissez-moi mes dangers , ils doivent me suffire ;  
 Et ce n'est pas à vous de partager mes soins.  
 Vainqueur & couronné cette nuit je vous joins.

AURELIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage ?

CATILINA.

Oui , de nos ennemis j'y vais punir la rage.  
 Tout est prêt , on m'attend.

AURELIE.

Commence donc par moi ;

Commence par ce meurtre , il est digne de toi :  
 Barbare , j'aime mieux , avant que tout périsse ,  
 Expirer par tes mains , que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi . . .

CETHEGUS.

Ne desespérez point un époux , un ami.  
 Tout vous est confié , la carrière est ouverte ;  
 Et reculer d'un pas , c'est courir à sa perte.

AURELIE.

Ma perte fut certaine , au moment où mon cœur  
 Reçut de vos conseils le poison séducteur ;  
 Quand j'acceptai sa main , quand je fus abusée ;  
 Attachée à son sort , victime méprisée ;  
 Vous pensez que mes yeux timides , consternés ;  
 Respecteront toujours vos complots forcenés.  
 Malgré moi sur vos pas vous m'avez sù conduire.  
 J'aimais ; il fut aisé , cruels , de me séduire !  
 Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir ;  
 Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu servir.

Dans

Dans mon aveuglement , que ma raison déplore ;  
 Ce reste de raison m'éclaire au moins encore.  
 Il fait rougir mon front de l'abus détesté  
 Que vous avez tous fait de ma crédulité.  
 L'amour me fit coupable , & je ne veux plus l'être ;  
 Je ne veux point servir les attentats d'un maître ;  
 Je renonce à mes vœux , à ton crime , à ta foi ;  
 Mes mains , mes propres mains s'armeront contre toi ;  
 Frappe & traîne dans Rome embrasée & fumante ,  
 Pour ton premier exploit , ton épouse expirante.  
 Fai périr avec moi l'enfant infortuné ,  
 Que les Dieux en courroux à mes vœux ont donné ;  
 Et couvert de son sang , libre dans ta furie ,  
 Barbare , affouvi-toi du sang de ta patrie .

## CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur , & qui me fut soumis ?  
 Ainsi vous vous rangez parmi ntes ennemis ?  
 Ainsi dans la plus juste & la plus noble guerre ,  
 Qui jamais décida du destin de la terre ,  
 Quand je brave un consul , & Pompée , & Caton ;  
 Mes plus grands ennemis seront dans ma maison ?  
 Les préjugés Romains de votre faible père  
 Arment contre moi-même une épouse si chère ?  
 Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi ?

## AURELIE.

Je menace le crime... & je tremble pour toi.  
 Dans mes emportemens vois encor ma tendresse ;  
 Frémi d'en abuser , c'est ma seule faiblesse.  
 Craîn...

## CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur.

Ne me parlez jamais de paix ni de terreur :  
 C'est assez m'offenser. Ecoutez, je vous aime ;  
 Mais ne présumez pas que m'oubliant moi-même ;  
 J'immole à mon amour ces amis généreux ,  
 Mon parti, mes desseins & l'empire avec eux.  
 Vous n'avez pas osé regarder la couronne.  
 Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne ;  
 Mais fachez...

AURELIE.

La couronne où tendent tes desseins ;  
 Cet objet du mépris du reste des Romains ,  
 Va, je l'arracherais sur mon front affermie ,  
 Comme un signe insultant d'horreur & d'infamie.  
 Quoi, tu m'aimes assez pour ne te pas venger ?  
 Pour ne me punir pas de t'oser outrager ,  
 Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes ?  
 Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes.  
 Et je cours...

S C E N E III.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA,  
 AURELIE &c.

LENTULUS-SURA.

En est fait, & nous sommes perdus ;  
 Nos amis tout trahis, nos projets confondus.  
 Préneste entre nos mains n'a point été remise ;  
 Nonnius vient dans Rome, il fait notre entreprise.  
 Un de nos confidens dans Préneste arrêté

A

A sibi les tourmens , & n'a pas résisté.  
 Nous avons trop tardé , rien ne peut nous défendre.  
 Nonnius au sénat vient accuser son gendre.  
 Il va chez Cicéron , qui n'est que trop instruit.

AURELIE.

Eh bien , de tes forfaits tu vois quel est le fruit.  
 Voilà ces grands desseins , où j'aurais dû souscrire ,  
 Ces destins de Sylla , ce trône , cet empire !  
 Es-tu défabusé ? tes yeux font-ils ouverts ?

CATILINA ( après un moment de silence. )

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.  
 Mais... me trahiriez-vous ?

AURELIE.

Je le devrais peut-être.

Je devrais servir Rome , en la vengeant d'un traître :  
 Nos Dieux m'en avoüraient. Je ferai plus ; je veux  
 Te rendre à ton pays , & vous sauver tous deux.  
 Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage.  
 Je n'ai point tes fureurs , mais j'aurai ton courage ;  
 L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger ,  
 Ce danger est venu , je vais le partager.  
 Je vais trouver mon père ; il faudra que j'obtienne  
 Qu'il m'arrache la vie , ou qu'il sauve la tienne.  
 Il m'aime , il est facile , il craindra devant moi  
 D'armer le desespoir d'un gendre tel que toi.  
 J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.  
 Ce consul qui te craint , ce sénat où l'on t'aime ,  
 Où César te soutient , où ton nom est puissant ,  
 Se tiendront trop heureux de te croire innocent.  
 On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.

Repen-toi seulement ; mais repen-toi sans feindre :  
 Il n'est que ce parti quand on est découvert.  
 Il blesse ta fierté , mais tout autre te perd.  
 Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,  
 Le tems de quitter Rome , ou d'oser t'y défendre.  
 Plus de reproche ici sur tes complots pervers ;  
 Coupable je t'aimais , malheureux je te sers :  
 Je mourrai pour sauver & tes jours & ta gloire.  
 Adieu. Catilina doit apprendre à me croire :  
 Je l'avais mérité.

CATILINA (*l'arrêtant.*)

Que faire , & quel danger ?

Ecoutez .. le fort change , il me force à changer ...  
 Je me rends .. je vous cède .. il faut vous satisfaire ..  
 Mais .. songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père,  
 Et que dans le péril dont nous sommes pressés ,  
 Si je prens un parti , c'est vous qui m'y forcez.

AURELIE.

Je me charge de tout , fût-ce encor de ta haine.  
 Je te sers , c'est assez. Fille , épouse & Romaine ,  
 Voilà tous mes devoirs , je les fais , & le tien  
 Est d'égalier un cœur aussi pur que le mien.

S C E N E IV.

CATILINA , CETHEGUS , LENTULUS

SURA , Affranchis.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre ?

N'es-

N'es-tu de Nonnius que le timide gendre ?  
 Esclave d'une femme , & d'un seul mot troublé ,  
 Ce grand cœur s'est rendu si-tôt qu'elle a parlé.

C E T H E G U S.

Non , tu ne peux changer , ton génie invincible  
 Animé par l'obstacle en fera plus terrible.  
 Sans ressource à Préneste , accusés au sénat ,  
 Nous pourrions être encore les maîtres de l'état ;  
 Nous le ferions trembler , même dans les supplices.  
 Nous avons trop d'amis , trop d'illustres complices ,  
 Un parti trop puissant , pour ne pas éclater.

S U R A.

Mais avant le signal on peut nous arrêter.  
 C'est lorsque dans la nuit le sénat se sépare ,  
 Que le parti s'assemble , & que tout se déclare.  
 Que faire ?

C E T H E G U S ( à Catilina. )

Tu te tais , & tu frémis d'effroi ?

C A T I L I N A.

Oui , je frémis du coup que mon sort veut de moi.

S U R A.

J'attens peu d'Aurélié , & dans ce jour funeste ,  
 Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

C A T I L I N A.

Je compte les momens , & j'observe les lieux.  
 Aurélié en flattant ce vicillard odieux ,  
 En le baignant de pleurs , en lui demandant grace ;  
 Suspendra pour un tems sa course & sa menace.  
 Cicéron que j'allarme est ailleurs arrêté ;  
 C'en est assez , amis , tout est en sûreté.

Bb 4

Qu'on

Qu'on transporte soudain les armes nécessaires ;  
 Armez tout , affranchis , esclaves & sicaires ;  
 Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains ,  
 Et qu'il en reste encor assez pour mes desseins .  
 Vous , fidèle affranchi ! brave & prudent Septime ;  
 Et vous , cher Martian , qu'un même zèle anime ,  
 Observez Aurélie , observez Nonnius :  
 Allez , & dans l'instant qu'ils ne se verront plus ;  
 Abordez-le en secret de la part de sa fille ;  
 Peignez-lui son danger , celui de sa famille ;  
 Attirez-le en parlant vers ce détour obscur ,  
 Qui conduit au chemin de Tibur & d'Anxur :  
 Là , saisissant tous deux le moment favorable ,  
 Vous ... Ciel , que vois-je ?

---

## S C E N E V.

C I C E R O N , *les précédens.*

C I C E R O N .

**A**Rrête , audacieux coupable ;  
 Où portes-tu tes pas ? Vous , Céthégus , parlez...  
 Sénateurs , affranchis , qui vous a rassemblés ?

C A T I L I N A .

Bientôt dans le sénat nous pourons te l'apprendre .

C E T H E G U S .

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre .

S U R A .

Nous verrons si toujours prompt à nous outrager ;  
 Le fils de Tullius nous ose interroger .

CICÉRON.

Jose au moins demander qui sont ces téméraires ?  
Sont-ils ainsi que vous des Romains consulaires ,  
Que la loi de l'état me force à respecter ,  
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter ?  
Qu'on les charge de fers , allez qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté Romaine ?  
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons ?

CICÉRON.

Ils sont de ton conseil , & voilà mes raisons.  
Vous-même , frémissez. Licteurs , qu'on m'obéisse.

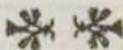
( On emmène *Septime & Martian.* )

CATILINA.

Implacable ennemi , poursui ton injustice ;  
Abuse de ta place , & profite du tems.  
Il faudra rendre compte , & c'est où je t'attens.

CICÉRON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.  
Va , je pourai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.  
J'ai mandé Nonnius , il fait tous tes desseins.  
J'ai mis Rome en défense , & Préneſte en mes mains.  
Nous verrons qui des deux emporte la balance ,  
Ou de ton artifice , ou de ma vigilance.  
Je ne te parle plus ici de repentir ;  
Je parle de suplice , & veux t'en avertir.  
Avec les assassins , sur qui tu te reposes ,  
Vien t'asseoir au sénat ; & sui-moi , si tu l'oses.



SCENE

## SCENE VI.

CATILINA, CETHEGUS, LENTULUS-SURA

CETHEGUS.

Faut-il donc succomber sous les puissans efforts  
 D'un bras habile & prompt, qui romt tous nos ressorts ?  
 Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie ?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.  
 C'est un homme allarmé, que son trouble conduit ;  
 Qui cherche à tout apprendre, & qui n'est pas instruit :  
 Nos amis arrêtés vont accroître ses peines ;  
 Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.  
 Dans ce billet fatal César est accusé.  
 Le sénat en tumulte est déjà divisé.  
 Manlius & l'armée aux portes vont paraître.  
 Vous m'avez cru perdu ; marchez, & je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas ; c'est moi qui t'en répons.  
 Marchez, dis-je, au sénat, parlez en assurance ;  
 Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.  
 Allons, ... Où vais-je ?

CETHEGUS

Eh bien ?

CATILINA

## CATILINA.

Aurélié ! ah grands Dieux !

Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux ?

Ecartez-la surtout. Si je la vois paraître ,

Tout prêt à vous servir je tremblerai peut-être.

*Fin du troisième acte.*

ACTE

## A C T E I V.

## S C E N E P R E M I E R E.

*Le Théâtre doit représenter le lieu préparé pour le sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélius au temple de Tellus. Un double rang de sièges forme un cercle dans cette salle ; le siège de Cicéron plus élevé est au milieu.*

C E T H E G U S , L E N T U L U S - S U R A ,  
( retirés vers le devant. )

S U R A.

Tous ces pères de Rome au sénat apellés ;  
Incertains de leur fort , & de soupçons troublés ,  
Ces monarques tremblans tardent bien à paraître.

C E T H E G U S .

L'oracle des Romains , ou qui du moins croit l'être ;  
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé ,  
Interroge Septime , & par ses soins trompé ,  
Il a retardé tout par ses fausses allarmes.

S U R A.

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes !  
Je crains, je l'avoûrai, cet esprit du sénat,  
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'état,  
Cet antique respect, & cette idolatrie,  
Que réveille en tout tems le nom de la patrie.

C 26

C E T H E G U S.

La patrie est un nom sans force & sans effet ;  
 On le prononce encor , mais il n'a plus d'objet.  
 Le fanatisme usé des siècles héroïques  
 Se conserve , il est vrai , dans des ames stoïques ;  
 Le reste est sans vigueur , ou fait des vœux pour nous ;  
 Cicéron respecté n'a fait que des jaloux ;  
 Caton est sans crédit ; César nous favorise.  
 Défendons - nous ici , Rome sera soumise.

S U R A.

Mais si Catilina , par sa femme séduit ,  
 De tant de nobles soins nous ravissait le fruit !  
 Tout homme a sa faiblesse , & cette ame hardie  
 Reconnaît en secret l'ascendant d'Aurélie.  
 Il l'aime , il la respecte , il pourra lui céder.

C E T H E G U S.

Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

L E N T U L U S.

Mais tu l'as vû frémir , tu fais ce qu'il en coûte ;  
 Quand de tels intérêts....

C E T H E G U S ( en le tirant à part. )

Caton approche , écoute.

( Lentulus & Céthégus s'assoyent à un bout de la salle. )



SCENE

## S C E N E II.

CATON *entre au sénat avec* LUCULLUS , CRASSUS , FAVONIUS , CLODIUS , MURENA , CESAR , CATULLUS , MARCELLUS &c.

CATON (*en regardant les deux conjurés.*)

**L**UCULLUS , je me trompe , ou ces deux confidens  
S'occupent en secret de soins trop importants.  
Le crime est sur leur front , qu'irrite ma présence.  
Déjà la trahison marche avec arrogance.  
Le sénat qui la voit cherche à diffimuler.  
Le démon de Sylla semble nous aveugler.  
L'ame de ce tyran dans le sénat respire.

C E T H E G U S .

Je vous entens assez , Caton , qu'osez-vous dire ?

CATON (*en s'asseyant , tandis que les autres prennent place.*)

Que les Dieux du sénat , les Dieux de Scipion ,  
Qui contre toi peut-être ont inspiré Caton ,  
Permettent quelquefois les attentats des traîtres ;  
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres ;  
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains  
La maîtresse du monde & le fort des humains.  
J'ose encor ajouter , que son puissant génie ,  
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie ,  
Poura dans Céthégus , & dans Catilina ,  
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

C E

C E S A R.

Caton ; que faites-vous ? & quel affreux langage !  
 Toujours votre vertu s'explique avec outrage.  
 Vous révoltez les cœurs , au lieu de les gagner.  
 (*César s'assied.*)

C A T O N à César.

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.  
 Pour les séditieux César toujours facile ,  
 Conserve en nos périls un courage tranquille.

C E S A R.

Caton , il faut agir dans les jours des combats ;  
 Je suis tranquille ici , ne vous en plaignez pas.

C A T O N.

Je plains Rome , César , & je la vois trahie.  
 O ciel , pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie !  
 Pompée en ces périls soit encor arrêté ?

C E S A R.

Quand César est pour vous Pompée est regretté ?

C A T O N.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

C E S A R.

Je lui dispute tout , jusqu'à l'amour de Rome.

## S C E N E I I I.

CICERON arrivant avec précipitation , tous les  
*sénateurs se lèvent.*

AH ! dans quels vains débats perdez-vous ces instans ?  
 Quand Rome à son secours appelle ses enfans ,

Qu'elle

Qu'elle vous tend les bras, & que ses sept collines  
 Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,  
 Qu'on a déjà donné le signal des fureurs,  
 Qu'on a déjà versé le sang des sénateurs ?

LUCULLUS.

O ciel!

CATON.

Que dites-vous ?

CICERON *deboit.*

J'avais d'un pas rapide  
 Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,  
 Assuré des secours aux postes menacés,  
 Armé les citoyens avec ordre placés,  
 J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême;  
 Aux yeux de Céthégus, j'avais surpris moi-même.  
 Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,  
 Cet homme incorruptible, en ces tems malheureux ?  
 Pour sauver Rome & vous, arrive de Prénette.  
 Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste,  
 M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,  
 Lorsque de notre sang deux monstres altérés,  
 A coups précipités frappent ce cœur fidèle,  
 Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle;  
 Il tombe mort. On court, on vole, on les poursuit;  
 Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,  
 Le peuple qui se presse, & qui se précipite,  
 Leurs complices enfin favorisent leur fuite.  
 J'ai saisi l'un des deux, qui le fer à la main,  
 Egaré, furieux, se frayait un chemin.  
 Je l'ai mis dans les fers, & j'ai su que ce traître

Avait

Avait Catilina pour complice & pour maître,

(Cicéron s'assied avec le sénat.)

## SCÈNE IV.

CATILINA debout entre Caton & César;

(Céthégus est auprès de César, le sénat assis.)

OUI, sénat, j'ai tout fait, & vous voyez la main  
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.  
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,  
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe, toi barbare ?

CATON.

Oses-tu te vanter ? ..

CÉSAR.

Nous pouvons le punir, mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS.

Parle, Catilina, parle & force au silence,  
De tous tes ennemis l'audace & l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où sommes-nous ?

CATILINA.

Dans les tems du malheur,  
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,  
Parmi l'embrasement qui menace le monde,  
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.  
Les neveux de Sylla séduits par ce grand nom,  
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.

J'ai vû la liberté dans les cœurs expirantes  
 Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,  
 Le désordre en tous lieux, & surtout Cicéron  
 Semant ici la crainte, ainsi que le soupçon.  
 Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée :  
 Il vous parle pour elle, & moi je l'ai vengée.  
 Par un coup effrayant, je lui prouve aujourd'hui ;  
 Que Rome & le sénat me sont plus chers qu'à lui.  
 Sachez que Nonnius était l'ame invifible,  
 L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,  
 Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins  
 S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.  
 Les momens étaient chers, & les périls extrêmes.  
 Je l'ai sù, j'ai sauvé l'état, Rome & vous-mêmes.  
 Ainsi par un soldat fut puni Spurius ;  
 Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.  
 Qui m'osera punir d'un si juste homicide ?  
 Qui de vous peut encor m'accuser ?

CICERON.

Moi, perfide ;

Moi, qu'un Catilina se vante de sauver,  
 Moi qui connais ton crime, & qui vais le prouver  
 Que ces deux affranchis viennent se faire entendre.  
 Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre ;  
 Sur un père de Rome il a porté ses coups ;  
 Et vous souffrez qu'il parle, & qu'il s'en vante à vous ?  
 Vous souffrez qu'il vous trompe, alors qu'il vous opprime,  
 Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime ?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur  
 Des meilleurs citoyens soit le persécuteur ?

Après

Aprenez des secrets que le consul ignore,  
 Et profitez-en tous, s'il en est tems encore.  
 Sachez qu'en son palais, & presque sous ces lieux,  
 Nonnius enfermait l'amas prodigieux  
 De machines, de traits, de lances & d'épées,  
 Que dans des bords de sang Rome doit voir trempées.  
 Si Rome existe encor, amis, si vous vivez,  
 C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.  
 Pour prix de mon service approuvez mes allarmes;  
 Sénateurs, ordonnez qu'on faisisse ces armes.

CICERON *aux lecteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, & qu'à nos yeux,  
 On amène sa fille en ces augustes lieux.  
 Tu trembles à ce nom ?

CATILINA.

Moi trembler ? je méprise  
 Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.  
 Sénat, le péril croit, quand vous délibérez.  
 Eh bien, sur ma conduite êtes-vous éclairés ?

CICERON.

Oui, je le suis, Romains, je le suis sur son crime.  
 Qui de vous peut penser qu'un vieillard magnanime  
 Ait formé de si loin ce redoutable amas,  
 Ce dépôt des forfaits & des assassinats ?  
 Dans ta propre maison ta rage industrieuse  
 Craignait de mes regards la lumière odieuse.  
 De Nonnius trompé tu choisís le palais,  
 Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.  
 Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille.  
 Ah, cruel, ce n'est pas la première famille,

Où tu portas le trouble, & le crime, & la mort:  
 Tu traites Rome ainsi : c'est donc là notre fort !  
 Et tout couvert d'un sang qui demande vengeance,  
 Tu veux qu'on t'applaudisse, & qu'on te récompense.  
 Artisan de la guerre, affreux conspirateur,  
 Meurtrier d'un vieillard, & calomniateur,  
 Voilà tout ton service, & tes droits & tes titres.  
 O vous des nations jadis heureux arbitres,  
 Attendez-vous ici, sans force & sans secours,  
 Qu'un tyran forcené dispose de vos jours ?  
 Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?  
 Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.  
 Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.  
 Vous n'avez qu'un moment ; jugez entre elle & lui.

C E S A R.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice.  
 C'est la cause de Rome, il faut qu'on l'éclaircisse.  
 Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter ?  
 Toujours dans ses pareils il faut se respecter.  
 Trop de sévérité tient de la tyrannie.

C A T O N.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.  
 Quoi, Rome est d'un côté, de l'autre un assassin ;  
 C'est Cicéron qui parle, & l'on est incertain ?

C E S A R.

Et nous faut une preuve, on n'a que des allarmes.  
 Si l'on trouve en effet ces parricides armes,  
 Et si de Nonnius le crime est avéré,  
 Catilina nous sert, & doit être honoré.

(à Ca)

TRAGÉDIE.

409

( à Catilina. )

Tu me connais : en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

O Rome ! ô ma patrie , ô Dieux du capitolé !

Ainsi d'un scélérat un héros est l'apui !

Agissez-vous pour vous , en nous parlant pour lui ?

César , vous m'entendez ; & Rome trop à plaindre

N'aura donc désormais que ses enfans à craindre ?

CLODIUS.

Rome est en sureté , César est citoyen.

Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien ?

CICÉRON.

Clodius , achevez : que votre main seconde

La main qui prépara la ruine du monde.

C'en est trop , je ne vois dans ces murs menacés

Que conjurés ardents & citoyens glacés.

Catilina l'emporte , & sa tranquille rage

Sans crainte & sans danger médite le carnage.

Au rang des sénateurs il est encor admis ;

Il proscriit le sénat , & s'y fait des amis ;

Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes :

Il vous voit , vous menace , & marque ses victimes :

Et lorsque je m'opose à tant d'énormités ,

César parle de droits & de formalités ;

Clodius à mes yeux de son parti se range ;

Aucun ne veut souffrir que Cicéron le venge.

Nonnius par ce traître est mort assassiné.

N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné ?

Le devoir le plus saint , la loi la plus chérie ,

Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.

Mais vous n'en avez plus.

Cc 3

SCÈNE

## S C E N E V.

Le Sénat, AURELIE.

AURELIE.

O Vous, sacrés vengeurs ;  
 Demi-dieux sur la terre, & mes seuls protecteurs,  
 Consul, auguste apui, qu'implore l'innocence,  
 Mon père par ma voix vous demande vengeance.  
 J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.  
 (*en voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)  
 Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.  
 Secourez-moi ; vengez ce sang qui fume encore,  
 Sur l'infame assassin que ma douleur ignore.

CICERON (*en montrant Catilina.*)

Le voici.

AURELIE.

Dieux !

CICERON.

C'est lui, lui qui l'assassina ;

Qui s'en ose vanter.

AURELIE.

O ciel ! Catilina !

L'ai-je bien entendu ? Quoi, monstre sanguinaire,  
 Quoi, c'est toi, c'est ta main qui massacra mon père !

(*Des listeurs la souiennent.*)

CATILINA *se tournant vers Céthégus, & se jettant  
 éperdu entre ses bras.*

Quel spectacle, grands Dieux ! Je suis trop bien puni.

C E

CETHEGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a faisi ?  
Aurèlie à nos pieds vient demander vengeance :  
Mais si tu servis Rome, attente ta récompense.

CATILINA se tournant vers Aurèlie.

Aurèlie, il est vrai... qu'un horrible devoir...  
M'a forcé... Respectez mon cœur, mon desespoir...  
Songez qu'un nœud plus saint & plus inviolable...

SCENE VI.

LE SENAT, AURELIE, le chef  
des Licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

**S** Eigneur, on a saisi ce dépôt formidable.

CICERON.

Chez Nonnius ?

LE CHEF.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés  
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURELIE.

O comble de la rage & de la calomnie !  
On lui donne la mort : on veut flétrir sa vie !  
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

CICERON.

Achevez.

AURELIE.

Justes Dieux, où me réduisez-vous ?

CICERON.

Parlez ; la vérité dans son jour doit paraître.

Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître.  
 Vous baïffez devant lui vos yeux intimidés.  
 Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURELIE.

Ah! je vous ai trahis; c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURELIE.

Va, monstre impitoyable;  
 Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.  
 Dieux! j'ai trop tard connu ma détestable erreur.  
 Sénat, j'ai vû le crime, & j'ai tû les complices;  
 Je demandais vengeance, il me faut des supplices.  
 Ce jour menace Rome, & vous, & l'univers.  
 Ma faiblesse a tout fait, & c'est moi qui vous perds.  
 Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,  
 Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.  
 Périrfe, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour,  
 Où ta rage a trompé mon innocent amour!  
 Ce jour où malgré moi secondant ta furie,  
 Fidèle à mes sermens, perfide à ma patrie,  
 Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,  
 Et pour mieux l'égorger le pressant dans mes bras,  
 J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire!

*(Tandis qu'Aurèlie parle au bout du théâtre, Cicéron  
 est assis plongé dans la douleur.)*

Murs sacrés, Dieux vengeurs, sénat, mânes d'un père,  
 Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi;  
 Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.

*(Elle se frappe.)*

CATILINA

CATILINA.

Où suis-je ? malheureux !

CATON.

O jour épouvantable !

CICÉRON *se levant.*

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable !

AURÉLIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...

Consul... de tous côtés je vois vos assassins...

Je me meurs...

*(On emmène Aurélie.)*

CICÉRON.

S'il se peut, qu'on la secoure, Aufide ;  
 Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide ?  
 Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas,  
 Pour venger tant de sang, & tant d'assassinats ?  
 Il vous impose encor. Vous laissez impunie  
 La mort de Nonnius, & celle d'Aurélié ?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait ; c'est ton inimitié  
 Qui me rend dans ma rage un objet de pitié :  
 Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,  
 Dont la fortune heureuse à mes destins fatale,  
 M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.  
 Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.  
 J'ai haï ton génie, & Rome qui l'adore ;  
 J'ai voulu ta ruine, & je la veux encore.  
 Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu :  
 Ton sang payera ce sang à tes yeux répandu :  
 Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,  
 D'un esclave échappé que fait punir son maître.

Que

Que tes membres sanglans dans ta tribune épars ;  
 Des inconstans Romains repaissent les regards.  
 Voilà ce qu'en partant ma douleur & ma rage  
 Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage ;  
 C'est le sort qui t'attend ; & qui va s'accomplir ;  
 C'est l'espoir qui me reste , & je cours le remplir.

C I C E R O N.

Qu'on faisisse ce traître.

C E T H E G U S.

En as-tu la puissance ?

S U R A.

Oses-tu prononcer , quand le sénat balance ?

C A T I L I N A.

La guerre est déclarée ; amis , suivez mes pas.  
 C'en est fait ; le signal vous appelle aux combats.  
 Vous , sénat incertain , qui venez de m'entendre ;  
 Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.

( Il sort avec quelques sénateurs de son parti. )

C I C E R O N.

Eh bien , choisissez donc , vainqueurs de l'univers ;  
 De commander au monde , ou de porter des fers.  
 O grandeur des Romains , ô majesté flétrie !  
 Sur le bord du tombeau , réveille-toi , patrie !  
 Lucullus , Muréna , César même , écoutez :  
 Rome demande un chef en ces calamités ;  
 Gardons l'égalité pour des tems plus tranquilles ;  
 Les Gaulois sont dans Rome , il vous faut des Camilles ;  
 Il faut un dictateur , un vengeur , un apui :  
 Qu'on nomme le plus digne , & je marche sous lui.

SCENE

## SCÈNE VII.

LE SENAT, le chef des licteurs.

LE CHEF DES LICTEURS.

S Eigneur, en secourant la mourante Aurélie,  
Que nos soins vainement rapellaient à la vie,  
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICERON *en lisant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'état est menacé !  
« César qui nous trahit veut enlever Préneste.  
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste !  
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.  
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans ?

CESAR.

J'ai lû, je suis Romain, notre perte s'annonce.  
Le danger croît, j'y vole, & voilà ma réponse.  
( *Il sort.* )

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur apui.

CICERON.

Marchons, servons l'état, contre eux &amp; contre lui.

( *à une partie des sénateurs.* )

Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,  
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,  
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos ayeux,  
Courez au capitolé, & défendez vos Dieux :  
Du fier Catilina soutenez les aproches.  
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches,

D'avoir

D'avoir pû balancer entre ce monstre & moi.

( à d'autres sénateurs. )

Vous, sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,

Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres;

Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.

( Les sénateurs se séparent de Céthégus & de Lentulus-Sura. )

Point d'esprit de parti, de sentimens jaloux :

C'est par là que jadis Sylla régna sur nous.

Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent ;

Où de l'embrasement les flammes étincellent.

Dieux, animez ma voix, mon courage & mon bras ;

Et sauvez les Romains, dussent-ils être ingrats.

*Fin du quatrième acte.*



ACTE

## A C T E V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CATON, & une partie des sénateurs *debout*  
*habit de guerre.*

CLODIUS à Caton.

QUoi ! lorsque défendant cette enceinte sacrée,  
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,  
Quand partout le sénat s'exposant au danger,  
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger ;  
Cet altier plébéien nous outrage & nous brave :  
Il fert un peuple libre, & le traite en esclave !  
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,  
Il ose en abuser, & contre des Romains !  
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre !  
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre ;  
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du fort,  
Condamne insolemment ses maîtres à la mort.  
Catilina pour nous serait moins tyrannique ;  
On ne le verrait point flétrir la république,  
Je partage avec vous les malheurs de l'état ;  
Mais je ne peux souffrir la honte du sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.  
Allez de vos amis déplorer les injures ;  
Mais sachez que le sang de nos patriciens,  
Ce sang des Céthégus & des Cornéliens,

Ce

Ce sang si précieux, quand il devient coupable ;  
 Devient le plus abject & le plus condamnable.  
 Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis ;  
 On les mène à la mort, & c'est par mon avis.  
 Celui qui vous sauva les condamne au supplice.  
 De quoi vous plaignez-vous ? est-ce de sa justice ?  
 Est-ce elle qui produit cet indigne courroux ?  
 En craignez-vous la fuite, & la méritez-vous ?  
 Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme ;  
 Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome !  
 Murmurez, mais tremblez ; la mort est sur vos pas.  
 Il n'est pas encor tems de devenir ingrats.  
 On a dans les périls de la reconnaissance ;  
 Et c'est le tems du moins d'avoir de la prudence.  
 Catilina paraît jusqu'aux pieds du rempart ;  
 On ne fait point encor quel parti prend César ;  
 S'il veut ou conserver ou perdre la patrie.  
 Cicéron agit seul, & seul se sacrifie ;  
 Et vous considérez, entourés d'ennemis,  
 Si celui qui vous sert vous a trop bien servis.

## C L O D I U S.

Caton plus implacable encor que magnanime,  
 Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.  
 Respectez le sénat, ne lui reprochez rien.  
 Vous parlez en censeur, il nous faut un soutien.  
 Quand la guerre s'allume, & quand Rome est en cendre ;  
 Les édits d'un consul pourront-ils nous défendre ?  
 N'a-t-il contre une armée, & des conspirateurs,  
 Que l'orgueil des faisceaux, & les mains des licteurs ?  
 Vous parlez de dangers ! Pensez-vous nous instruire

Que ▼

Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire ?  
 Vous redoutez César ! Eh qui n'est informé  
 Combien Catilina de César fut aimé ?  
 Dans le péril pressant , qui croit & nous obsède ,  
 Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède ?

C A T O N.

Oui , j'ose conseiller , esprit fier & jaloux ,  
 Que l'on veille à la fois sur César & sur vous.  
 Je conseillerais plus ; mais voici votre père.

## S C E N E I I.

CICERON , CATON , une partie des sénateurs.

C A T O N ( à Cicéron. )

Vien , tu vois des ingrats. Mais Rome te défère  
 Les noms , les sacrés noms de père & de vengeur ,  
 Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

C I C E R O N.

Romains , j'aime la gloire , & ne veux point m'en taire.  
 Des travaux des humains c'est le digne salaire.  
 Sénat , en vous servant il la faut acheter :  
 Qui n'ose la vouloir , n'ose la mériter.  
 Si j'applique à vos maux une main salutaire ,  
 Ce que j'ai fait est peu , voyons ce qu'il faut faire.  
 Le sang coulait dans Rome : ennemis , citoyens ,  
 Gladiateurs , soldats , chevaliers , plébéiens ,  
 Etalent à mes yeux la déplorable image  
 Et d'une ville en cendre & d'un champ de carnage.  
 La flamme en s'élançant de cent toits dévorés ,

Dans

Dans l'horreur du combat guidait les conjurés;  
 Céthégus & Sura s'avançaient à leur tête.  
 Ma main les a faisis, leur juste mort est prête.  
 Mais quand j'étouffe l'hydre, il renait en cent lieux;  
 Il faut fendre partout les flots des factieux.  
 Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.  
 Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte;  
 Et là, sur des amas de mourans & de morts,  
 Ayant fait à mes yeux d'ineroyables efforts,  
 Il se fraye un passage, il vole à son armée.  
 J'ai peine à rassurer Rome entière allarmée.  
 Antoine qui s'opose au fier Catilina,  
 A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,  
 Antoine que poursuit notre mauvais génie;  
 Par un coup imprévu voit sa force affaiblie;  
 Et son corps accablé, désormais sans vigueur;  
 Sert mal en ces momens les soins de son grand cœur;  
 Pétreius étonné vainement le seconde;  
 Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,  
 Affiégée au dehors, embrasée au dedans,  
 Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

C R A S S U S.

Que fait César ?

C I C E R O N.

Il a, dans ce jour mémorable;  
 Déployé, je l'avouë, un courage indomtable;  
 Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.  
 Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.  
 Je l'ai vû diffiper les plus hardis rebelles:  
 Mais bientôt ménageant des Romains infidelles;  
 Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,

Aux

Aux peuples , aux soldats , & même aux conjurés.  
 Dans le péril horrible où Rome était en proie ,  
 Son front laissait briller une secrète joie :  
 Sa voix d'un peuple entier sollicitant l'amour ,  
 Semblait inviter Rome à le servir un jour.  
 D'un trop coupable sang sa main était avare.

C A T O N.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.  
 Je le redis encor , & veux le publier ,  
 De César en tout tems il faut se défier.

## S C E N E D E R N I E R E.

L E S E N A T , C E S A R.

C E S A R.

**E**H bien , dans ce sénat , trop prêt à se détruire ;  
 La vertu de Caton cherche encor à me nuire.  
 De quoi m'accuse-t-il ?

C A T O N.

D'aimer Catilina ;  
 De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna ,  
 De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre ;  
 De leur avoir parlé quand il falait combattre.

C E S A R.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers ;  
 Je parle aux citoyens , je combats les guerriers.

C A T O N.

Mais tous ces conjurés , ce peuple de coupables ;  
 Que font-ils à vos yeux ?

C E S A R.

Des mortels méprisables.

A ma voix , à mes coups ils n'ont pû résister.  
 Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.  
 C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.  
 Des soldats de Sylla l'élite redoutable  
 Est sous un chef habile , & qui fait se venger.  
 Voici le vrai moment où Rome est en danger.  
 Pétreius est blessé , Catilina s'avance.  
 Le soldat sous les murs est à peine en défense.  
 Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.  
 Qu'ordonnez-vous , consul ? & quels sont vos desseins ?

C I C E R O N.

Les voici : que le ciel m'entende & les couronne !  
 Vous avez mérité que Rome vous soupçonne.  
 Je veux laver l'affront , dont vous êtes chargé ,  
 Je veux qu'avec l'état votre honneur soit vengé.  
 Au salut des Romains je vous crois nécessaire ,  
 Je vous connais : je fais ce que vous pouvez faire ,  
 Je fais quels intérêts vous peuvent éblouir :  
 César veut commander , mais il ne peut trahir.  
 Vous êtes dangereux , vous êtes magnanime.  
 En me plaignant de vous je vous dois mon estime.  
 Partez , justifiez l'honneur que je vous fais.  
 Le monde entier sur vous a les yeux désormais.  
 Secondez Pétreius , & délivrez l'empire.  
 Méritez que Caton vous aime & vous admire.  
 Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.  
 Nous avons des guerriers , il faut un général :  
 Vous l'êtes , c'est sur vous que mon espoir se fonde.

César,

César, entre vos mains je mets le sort du monde.

CÉSAR (*en l'embrassant.*)

Cicéron à César a dû se confier ;

Je vais mourir, seigneur, ou vous justifier.

(*Il sort.*)

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes !

CICÉRON.

Va, c'est ainsi qu'on traite avec les grandes âmes.

Je l'enchaîne à l'état, en me fiant à lui.

Ma générosité le rendra notre apui.

Apprens à distinguer l'ambitieux du traître.

S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.

Un courage indomté dans le cœur des mortels,

Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.

Qui du crime à la terre a donné les exemples,

S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.

Catilina lui-même à tant d'horreurs instruit,

Eût été Scipion, si je l'avais conduit.

Je répons de César, il est l'apui de Rome.

J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.

*se tournant vers le Chef des Licteurs, qui entre  
en armes.)*

Eh bien, les conjurés ?

LE CHEF DES LICTEURS :

Seigneur, ils sont punis ;

Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis.

C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre ;

Un tremblement de plus va partout le répandre ;

Et si de Pétreius le succès est douteux,

Ces murs font embrasés , vous tombez avec eux.  
 Un nouvel Annibal nous assiège & nous presse :  
 D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse ,  
 Que jusqu'au sein de Rome , & parmi ses enfans ,  
 En creusant vos tombeaux il a des partisans.  
 On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruïne ;  
 Il l'attaque au dehors , au dedans il domine ;  
 Tout son génie y régné , & cent coupables voix  
 S'élèvent contre vous , & condamnent vos loix.  
 Les plaintes des ingrats , & les clameurs des traîtres ,  
 Reclament contre vous les droits de nos ancêtres ,  
 Redemandent le sang répandu par vos mains :  
 On parle de punir le vengeur des Romains.

C L O D I U S.

Vos égaux après tout , que vous deviez entendre ,  
 Par vous seul condamnés , n'ayant pu se défendre ,  
 Semblent autoriser . . .

C I C E R O N.

Clodius arrêtez ;

Renfermez votre envie & vos témérités ;  
 Ma puissance absoluë est de peu de durée ;  
 Mais tant qu'elle subsiste , elle sera sacrée.  
 Vous aurez tout le tems de me persécuter ;  
 Mais quand le péril dure , il faut me respecter.  
 Je connais l'inconstance aux humains ordinaire.  
 J'attens sans m'ébranler les retours du vulgaire.  
 Scipion accusé sur des prétextes vains ,  
 Remercia les Dieux , & quitta les Romains.  
 Je puis en quelque chose imiter ce grand homme.  
 Je rendrai grace au ciel , & resterai dans Rome.

A l'état malgré vous j'ai consacré mes jours ;  
Et toujours envié je servirai toujours.

C A T O N.

Permettez que dans Rome encor je me présente ;  
Que j'aïlle intimider une foule insolente,  
Que je vole au rempart , que du moins mon aspect  
Contienne encor César , qui m'est toujours suspect.  
Et si dans ce grand jour la fortune contraire ...

C I C E R O N.

Caton, votre présence est ici nécessaire.  
Mes ordres sont donnés, César est au combat ;  
Caton de la vertu doit l'exemple au sénat.  
Il en doit soutenir la grandeur expirante.  
Restez ... Je vois César , & Rome est triomphante.

( Il court au devant de César. )

Ah ! c'est donc par vos mains que l'état soutenu ....

C E S A R.

Je l'ai servi peut-être , & vous m'aviez connu ..  
Pétreius est couvert d'une immortelle gloire ;  
Le courage & l'adresse ont fixé la victoire.  
Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart ,  
Que pour ne rien laisser au pouvoïr du hazard ,  
Que pour mieux enflammer des ames héroïques ,  
A l'aspect imposant de leurs Dieux domestiques.  
Métellus , Muréna , les braves Scipions ,  
Ont soutenu le poids de leurs augustes noms.  
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage ,  
Qui subjuga l'Asie ; & détruisit Carthage.  
Tous sont de la patrie & l'honneur & l'apui.  
Permettez que César ne parle point de lui.

Les

Les soldats de Sylla renversés sur la terre,  
 Semblent braver la mort & défier la guerre.  
 De tant de nations ces tristes conquérans  
 Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.  
 Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,  
 Nous mettrons sous nos loix ce qui reste du monde.  
 Mais il est, grace au ciel, encor de plus grands cœurs,  
 Des héros plus choisis, & ce sont leurs vainqueurs.

Catilina terrible au milieu du carnage,  
 Entouré d'ennemis immolés à sa rage,  
 Sanglant, couvert de traits, & combattant toujours,  
 Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.  
 Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.  
 Romain je le condamne, & soldat je l'admire.  
 J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;  
 Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON.

Tu n'as point démenti mes vœux & mon estime.  
 Va, conserve à jamais cet esprit magnanime.  
 Que Rome admire en toi son éternel soutien.  
 Grands Dieux! que ce héros soit toujours citoyen.  
 Dieux! ne corrompez pas cette ame généreuse;  
 Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

*Fin du cinquième & dernier acte.*

Poz. ks. Inw. ~~5014/46~~



TA

---

---

# T A B L E

## D E S P I È C E S

contenues dans ce Volume.

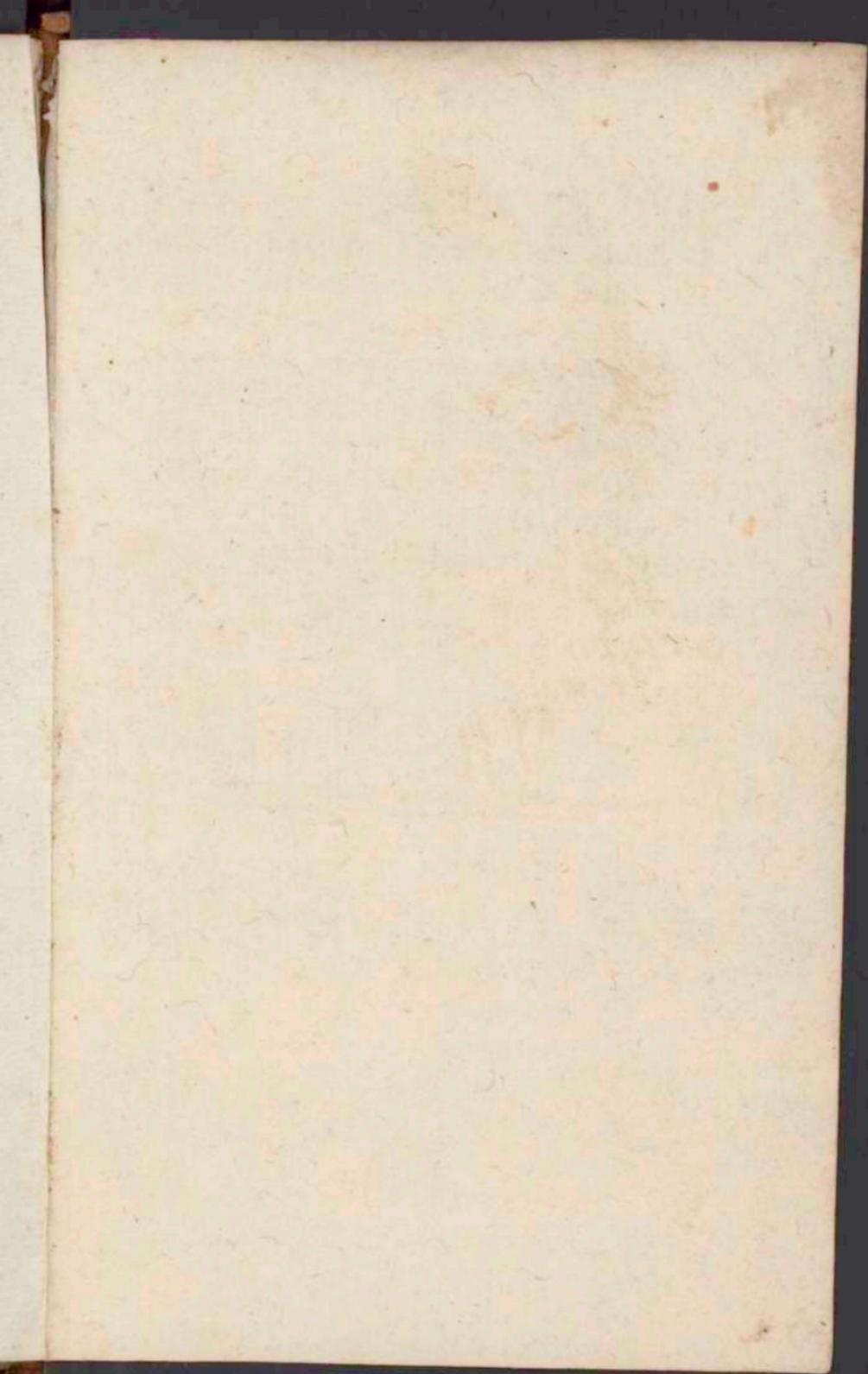
<i>Dissertation sur la tragédie ancienne &amp; moderne ; à S. Em. Mgr. le cardinal Querini.</i>	pag. 9
I. Partie. <i>Des tragédies Grecques imitées par quelques opera Italiens &amp; Français.</i>	. . . 9
II. Partie. <i>De la tragédie Française comparée à la tragédie Grecque.</i>	. . . . . 16
III. Partie. <i>De Semiramis.</i>	. . . . . 28
<i>Avertissement.</i>	. . . . . 36
SEMIRAMIS, tragédie.	. . . . . 37
<i>Epitre à S. A. S. Mad. la duchesse du Maine, sur la tragédie d'ORESTE.</i>	. . . . . 119
<i>Acteurs.</i>	. . . . . 134
ORESTE, tragédie, telle qu'on la joue aujour- d'hui sur le théâtre du roi à Paris.	. . . 135
<i>Dissertation sur les principales tragédies anciennes &amp; modernes, qui ont paru sur le sujet d'ELECTRE, &amp; en particulier sur celle de Sophocle.</i>	. . . . . 217

L

T A B L E.

I. Partie. <i>De l'ELECTRE</i> de Sophocle	p. 220
II. Partie. <i>De la tragédie d'ORESTE.</i>	. . . 243
III. Partie. <i>Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des anciens dans les sujets qu'ils ont traités.</i>	. . . . . 269
<i>Préface sur la tragédie d'AMELIE.</i>	. . . 272
<i>AMELIE, ou LE DUC DE FOIX, tragédie.</i>	. . . . . 273
<i>Avertissement sur la tragédie de CATILINA.</i>	340
<i>Préface.</i>	. . . . . 341
<i>CATILINA, ou ROME SAUVÉE, tragédie.</i>	. . . . . 351









**XXVIII**

**Wydawnictwa  
do 1945 r.**

**Biblioteka Gł. AP w Siedlcach**  
nr inw.: KG - 49158



49158



GAL